

HISTOIRE

DE

MARIE STUART,
REINE D'ECOSSE
ET DE FRANCE,

AVEC

LES PIÈCES JUSTIFICATIVES,
& des Remarques.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCCXLII.

Ceux qui voudront jamais escrire de cette illustre Reyne d'Ecosse, en ont deux très-amples sujets; l'un celui de sa vie, & l'autre celui de sa mort; l'un & l'autre très-mal accompagnez de la bonne fortune, ainsi que j'en veux toucher quelque poincts en ce petit discours par forme d'abregé, & non en longue histoire: laquelle je laisse à décrire, &c. Brantome, Dames Illustres.



HISTOIRE

DE

MARIE STUART,
REINE D'ECOSSE
ET DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

*Epoque de la Monarchie Ecoissoise.
Démêlé de Robert Bruce & de Jean
de Bailleul. Comment il fut décidé par
Edouard I. La Couronne passe dans
la Maison de Stuart. Origine de cette
Maison. Naissance de Marie Stuart.
Démêlés pour la Régence du Royaume.*

Tome I.

A

Hamilton est fait Régent. Intrigues du Cardinal Béton son Concurrent. Retour du Comte de Lénox: son Caractere. Couronnement de Marie Stuart. Le Comte de Lénox est trompé par la Reine Mere & par Béton. Il se retire en Angleterre. Henry VIII envoie une Armée en Ecosse. Le Comte de Lénox fait une entreprise sur Dumbarton. Il échoué. Arrivée d'un secours de France. Traité de paix entre la France, l'Angleterre & l'Ecosse. Le Cardinal poursuit vivement les Sectaires. Supplice de Wiseheart. Le Cardinal est poignardé. Nouvelle irruption des Anglois. On envoie la Reine d'Ecosse en France.

BUCHANAN Historien plus élégant qu'exact, fait remonter l'origine de la Monarchie Ecossoise, jusques trois cens ans par de-là l'Ere chrétienne; ce qui en feroit la plus ancienne Monar-

chie de l'Europe. Mais nous reculerons au moins de sept cens ans l'époque de sa fondation. Cette Nation nous sçauroit-elle mauvais gré d'effacer de ses annales ces siècles fabuleux, qui n'ajoutent rien à sa gloire ? L'ancienneté ne décida jamais du mérite d'un peuple. Nous fixerons l'établissement de son Empire au commencement du cinquième siècle , & au lieu de cent six Rois que compte Buchanan, jusqu'à Marie Stuart, remontant jusqu'à un certain Fergus, qui selon lui régna environ l'an 420 de Rome , nous n'en compterons que soixante & sept, à commencer par un autre Fergus, que les Ecoissois doivent regarder comme leur véritable Fondateur, & qui ne régna que plus de quatre cens ans après J. C.

Alexandre III, qui monta sur le Thrône d'Ecosse long-temps après Fergus, étant mort sans laisser d'héritiers en ligne directe, la Couronne tomba aux descendants de David Comte d'Huntington frere de Guillaume I, & grand oncle d'Alexandre. Robert Bruce & Jean de Bailleul, l'un Anglois d'extraction, l'autre né en Ecosse, mais François d'origine, tous deux sortis de la Maison d'Huntington par les femmes, se disputèrent la Couronne. David avoit laissé deux filles, Marguerite & Isabelle. L'aînée épousa Alain de Gallowai, un des premiers Seigneurs d'Ecosse. Elle lui donna une fille nommée Dornagille, qui fut depuis mariée à Jean de Bailleul, pere de Jean de Bailleul qui fut le

DE MARIE STUART. 5
compétiteur de Robert. Le Pere
d'Orleans prétend faussement que
le dernier Bailleul épousa Dor-
nagille. La conformité des noms
l'a apparemment trompé. Les
Actes de Rymer ne laissent là-
dessus aucun doute.

Bruce Seigneur Anglois, qui
épousa la cadette, en eut un fils,
qui fut pere de ce Robert Bruce
dont nous parlons. Bailleul fon-
doit ses prétentions sur celles de
Dornagille, qui ayant pour me-
re l'aînée des filles de David, de-
voit selon lui succeder à tous ses
droits, à l'exclusion de Robert
Bruce, qui ne descendoit que de la
cadette. Mais Robert soutenoit
qu'il devoit passer devant Dor-
nagille, par la raison que le masle
au même degré exclut la femelle.
Ils avoient tous deux de grands

établissmens en Ecosse , & ils tenoient par leurs alliances aux familles les plus considérables du Royaume.

Les Etats de la Nation qui s'étoient assemblés pour élire un Roy , n'osant juger ce grand démêlé , engagèrent les deux Concurrens à en remettre la décision à Edoüard I Roy d'Angleterre. Edoüard songea à profiter de cette conjoncture pour rendre l'Ecosse tributaire , & résolut de n'adjuger la Couronne, qu'à celui des deux qui lui en promettroit l'hommage. Il sonda d'abord Robert Bruce , qui étant Anglois d'origine lui parut plus facile à gagner. Mais Robert rejetta les propositions d'Edoüard , & par le refus qu'il fit d'un Thrône, qu'il falloit acheter par une bassesse,

il montra qu'il en étoit le plus digne.

Bailleul fut moins généreux ; 1292.
il accepta la Couronne , & par une convention secrète il la rendit tributaire. Mais il fut à peine sur le Thrône , que prenant des sentimens plus nobles, il résolut de secouer le joug d'Edouard.

Dès le temps de Charlemagne , les Rois d'Ecosse avoient pris des liaisons avec la France , & cette union subsistoit depuis plusieurs siècles. La guerre s'étant allumée entre Edouard & Philippe le Bel , Jean de Bailleul pour se fortifier contre l'Angleterre , renouvela avec Philippe les anciennes alliances. Cette démarche lui coûta le Thrône & la liberté. Edouard ayant marché 1295. contre lui, le fit prisonnier dans

1295. une bataille, & le retint pendant six ans en Angleterre. Au bout de ce temps, il le relâcha à la priere de Boniface VIII, & consentit qu'il se retirat en France, où il finit ses jours en homme privé.

Après un interregne de huit ans, pendant lequel l'Ecosse fut cruellement déchirée, Robert Bruce fils du premier Bruce, ^{1304.} monta sur le Thrône, & le remplit plus dignement que Bailleul. Son courage l'y plaça malgré Edouard, & l'y maintint contre toute sa puissance. Il releva la gloire de son Pays à la Journée de Bannafbornes, où il lava dans le sang de cinquante mille Anglois, la honte de l'hommage, que Bailleul leur avoit rendu.

Ce Prince se voyant vieux & ^{1329.}
infirmé, nomma pour son successeur, en pleine Assemblée des Etats, David son fils, & à son défaut, Gautier Stuart son gendre, & ses descendans. Ce Gautier étoit issu d'une des plus anciennes Maisons d'Ecosse. Il étoit grand Sénéchal du Royaume, charge héréditaire dans sa famille, depuis l'an 1057, que Malcom III la créa en faveur d'un de ses ancêtres, qui prit pour cette raison le nom de Stuart. Ce mot Anglois répond en notre langue à celui de Sénéchal, ou de Gouverneur de Province.

Malgré les sages précautions qu'avoit prises Robert, pour assurer la Couronne à ses descendans, ce Prince eut à peine fermé les yeux, qu'elle fut enlevée à son

1329.

1329. fils, par Edouard de Bailleul, fils de ce Jean de Bailleul qui l'avoit anciennement disputée à son pere. Edouard étant passé en Ecoffe, à la sollicitation d'un Anglois nommé Laurent Tuine, qui s'étoit établi dans ce Royaume, il s'y forma un parti si considérable en sa faveur, que le jeune Monarque fut obligé, pour céder à l'orage, de se réfugier en France avec sa mere. Il ne remonta sur le Thrône que neuf ans après, & il n'y fut pas long-tems tranquille; car étant tombé entre les mains des Anglois dans un combat, ils le comdamnerent à une dure captivité. Enfin après un regne aussi long que malheureux, ayant été neuf ans dans une espece d'exil, 1370. & onze ans captif, il mourut sans enfans, laissant aux Stuarts un

sceptre dont il n'avoit pû soutenir le poids, & qui ne fut pas plus heureux dans leurs mains. De sept Rois qui le porterent, & qui le transmirent à Marie Stuart, sous les plus malheureux auspices, trois périrent par le fer ou par le poison, deux furent tués à la guerre, & Robert troisiéme du nom, mourut de regret d'avoir perdu deux de ses enfans, dont l'un avoit été égorgé par son frere, & l'autre fait captif par les Anglois.

Jacque V, pere de la Princesse 1515. dont j'écris la vie, étoit au berceau lorsqu'il fut élevé sur le Thrône. Les troubles qui agiterent son enfance, lui préparèrent un regne difficile. Dès qu'il eût pris en main le gouvernement, il eut à lutter contre les Grands de son

1515. Royaume, devenus trop puissans pendant sa minorité. La Religion lui suscita bien-tôt de nouveaux ennemis, inconnus à ses prédécesseurs, & plus difficiles à combattre.

L'hérésie de Luther, après avoir ravagé l'Allemagne & les Provinces du Nord les plus voisines, commença à se répandre en Ecosse vers l'année 1530. Des Ministres de cette Religion s'étant glissés à la Cour, y dogmatiferent sourdement, & trouverent le moyen de séduire quelques-uns des principaux Seigneurs. Jacques V. eut besoin de toute sa fermeté pour étouffer le mal dans sa naissance; il fit faire une exacte recherche des Sectaires; on alluma des feux à Edimbourg & dans les principales Villes de l'Ecosse,

& l'hérésie arrêtée dans ses progrès, fut contrainte de ramper. Henry VIII Roy d'Angleterre, oncle maternel de Jacque, tâcha de son côté de l'attirer dans le schisme, tantôt en lui envoyant des livres qui contenoient, disoit-il, la plus pure morale de l'Evangile, tantôt en lui proposant une entrevûë en Angleterre, où il lui promettoit de lui apprendre des choses, que l'interêt de son salut ne lui permettoit pas d'ignorer. Jacque sçut se défendre de tous ces pièges, & refusa de s'aboucher avec Henry. Celui-ci offensé de ses résistances, résolut de lui faire la guerre. Il envoya une puissante Armée en Ecosse, sous la conduite du Général Howard. Jacque de son côté, se mit en campagne, & quoiqu'avec

1542.

des troupes fort inférieures en nombre, il voulut, contre l'avis des principaux de sa noblesse, livrer bataille au Général Anglois. Mais les Nobles qui n'avoient engagé l'Action que malgré eux, lâcherent le pied dès le premier choc, & aimerent mieux se laisser tailler en pièces que de combattre. Cette défaite causa une grande consternation dans l'Ecosse, & ranima le courage des Sectaires, qui commencerent à lever la tête, & à dogmatifer hautement. Ce fut au milieu de ces troubles étrangers & domestiques, peu de jours après cette sanglante déroute, que nâquit * Marie Stuart, fille du malheureux Jacque V, & de Marie de Lorraine, l'aînée des filles de Claude de Lorraine, premier Duc de Guise. Huit jours

* Le 7
Décem-
bre de
l'année

1542.

DE MARIE STUART. 15

après sa naissance elle perdit son ^{1542.}
pere, qui, selon quelques-uns, ne
put survivre à la douleur de sa dé-
faite, & selon d'autres, fut empoi-
sonné par ces mêmes Seigneurs
qui l'avoient si lâchement trahi.

La mort de Jacque V, & la ^{1543.}
naissance de Marie Stuart firent
éclore à la Cour d'Angleterre un
double projet, dont les vûes po-
litiques & ambitieuses de Henry,
durent être également satisfaites.
Ce fut d'établir le schisme en
Ecosse, à la faveur des troubles
inséparables d'une minorité, &
de réunir cette Couronne à celle
d'Angleterre, par le mariage de
l'héritiere d'Ecosse, avec le Prince
Edouard, fils de Henry VIII.
Pour l'exécution de ces projets,
Henry résolut d'employer l'en-
treprise de quelques Seigneurs

1543.

Ecoffois, qui étoient alors en Angleterre. Les uns s'y étoient réfugiés sous le dernier regne, pour se dérober aux flammes des Inquisiteurs; les autres avoient été pris dans la dernière bataille. Ce Prince crut pouvoir se servir utilement des premiers pour établir sa Religion en Ecoffe, & il songea à intéresser les uns & les autres dans le projet du mariage. Il renvoya les prisonniers sans rançon: mais il leur fit promettre qu'ils employeroient tout leur crédit, pour faire réussir cette alliance, & il les obligea de laisser en Angleterre leurs femmes & leurs enfans, pour gages de leur parole. Ces Seigneurs de retour en Ecoffe, y trouverent les Etats assemblés, & les esprits fort partagés au sujet de la Régence. Deux hommes
d'un

d'un caractère bien différent se ^{1543.}
disputoient cette dignité ; l'un
étoit le Cardinal Béton Primat du
Royaume , & l'autre Jacque Ha-
milton Comte d'Aran. Le Car-
dinal fendoit ses prétentions sur
le Testament du feu Roy , qui
le chargeoit, conjointement avec
trois autres Seigneurs , de la tu-
telle de la jeune Reine , & de
l'administration du Royaume
pendant sa minorité. Mais com-
me ce Testament n'étoit daté que
des derniers jours de la vie du
Roy, le Prélat qui ne l'avoit point
quitté durant sa maladie , fut
suspçonné de l'avoir suggéré à ce
Prince , dans ces momens de
foiblesse , toujours équivoques ,
où il est facile de faire dire &
penser aux hommes ce que l'on
veut. Le Comte d'Aran appuyoit

1543.

son droit sur sa qualité de premier Prince du Sang , & dans le fond il n'avoit que ce titre pour aspirer à la Régence. C'étoit un homme d'un caractère lent & timide , de peu d'esprit , d'une grande irrésolution , & peu propre à porter le poids d'une Régence , sur tout dans des tems difficiles & orageux. Mais ces défauts , bien loin de l'exclure de l'administration des affaires , contribuerent à l'en faire charger , & son incapacité même le fit préférer au Cardinal , homme intrigant , qui avoit gouverné le feu Roy , & dont on redoutoit les talens. Hamilton faisoit profession du nouvel Evangile , & son élection étoit un acheminement aux desseins de Henry VIII. Ce Prince en profita , pour faire

jouer les ressorts que sa politique ^{1543.} avoit préparés. Il fit offrir la paix aux Ecoissois, par son Ambassadeur Sadler, & il accompagna ces offres de la demande de la jeune Reine pour le Prince Edouard. Les Seigneurs nouvellement arrivés d'Angleterre ne manquerent pas de l'appuyer, & Sadler eut soin de s'assurer d'un grand nombre d'autres, dont il acheta les suffrages : mais malgré les efforts de cette puissante cabale, l'affaire fut long-tems débattue, & ne passa qu'après bien des obstacles. Il fallut vaincre l'opposition de la Reine mere, du Cardinal Béton, & de tout ce qu'il y avoit de zélés Catholiques, qui ne vouloient point d'alliance avec l'Angleterre, & qui regardoient le projet du mariage & les offres de Henry

1543.

comme un double piège, que ce Prince tendoit à leur conscience & à leur liberté. Le Cardinal sur tout, homme ardent & emporté, combatit avec tant de chaleur cette délibération, que non content de refuser son suffrage, il voulut empêcher les autres de donner le leur; en sorte que pour aller aux voix, on fut obligé de l'enfermer dans une chambre voisine. Les propositions de Henry ayant été enfin acceptées dans le Conseil d'Ecosse, on nomma des Députés pour aller conclure à Londres le Traité de paix & de mariage. Henry exigea d'abord qu'on amenât en Angleterre la Princesse d'Ecosse, pour la faire élever auprès du jeune Prince, qu'on lui destinoit pour époux; mais il trou-

va tant de résistance dans les Plé- 1543.

nipotentiaires , qu'il ne crut pas devoir se roidir sur cet article ; il fut seulement stipulé que la jeune Reine auroit un Gouverneur Anglois ; qu'à dix ans elle seroit conduite en Angleterre , & que le Parlement d'Ecosse livreroit trois ôtages pour la garantie de ce dernier article.

Si Henry dut s'applaudir du succès de cette négociation , on peut juger du chagrin que la Reine Mere , & le Cardinal en concurent. Cette Princesse qui étoit sœur du Duc de Guise , & du Cardinal de Lorraine , joignoit à la grandeur de courage du premier , l'habileté & l'expérience du second , & rassembloit heureusement en elle les qualités de ces deux grands hommes. Elle

1543. unit ses ressentimens à ceux du Cardinal Béton , & ils travaillerent de concert à ruiner les projets de Henry VIII. Béton qui étoit assis sur le premier siège d'Ecosse , convoqua une assemblée générale des Ecclesiastiques du Royaume , sur le prétexte ordinaire de pourvoir aux besoins de l'Eglise , mais en effet pour s'assurer des principaux membres du Clergé , & les mettre dans les intérêts de sa faction. Quand ils furent assemblés , & qu'il crût les esprits disposés à entrer dans les vûes de son ressentiment , & à recevoir les impressions de sa haine , il leur exagéra l'indignité de l'alliance qu'on venoit de conclure avec les Anglois , & la honte qui en rejailliroit éternellement sur l'Ecosse : » Sommes-

DE MARIE STUART. 23

» nous , leur dit-il , ce même B543
» Peuple jadis si fier , & si jaloux
» de nôtre liberté ? Emules dans
» tous les tems , & ennemis irré-
» conciliables de l'Angleterre ,
» nous nous croyons aujourd'hui
» trop heureux de faire avec elle
» une paix honteuse , nous cou-
» rons au devant de ses fers ;
» nous lui livrons notre Reine ,
» & nous jurons de prendre un
» Roy de sa main ! Avons-nous
» oublié les diverses fureurs de ce
» Peuple toujours avide de notre
» sang , ses anciennes entreprises
» sur notre liberté , les horribles
» ravages , les violences , & les
» cruautés inouïes qu'il a exer-
» cées sur cette malheureuse ter-
» re , qu'il a toujours regardée
» comme un Fief mouvant de
» son Empire , & qui , faisant

1543.

» partie de l'Isle qu'il habite, de-
» voit aussi faire partie de sa
» Souveraineté ? Ignorons-nous
» en particulier le génie féroce
» & sanguinaire du Prince dont
» nous recherchons l'Alliance ?
» Quel fruit attendons-nous de
» l'amitié d'un Barbare, qui ne
» connoît d'autre loi que celle
» de sa fureur ou de son caprice,
» qui sacrifie tous les jours ses
» meilleurs amis aux plus légers
» soupçons, qui s'est baigné jus-
» ques dans le sang de ses Fem-
» mes & de ses Maîtresses ? Ce-
» pendant pour nous faire de
» tels amis, nous rompons d'an-
» ciens & d'utiles engagements.
» Nous renonçons à l'Alliance
» des François, si solennellement
» jurée, & cimentée par tant de
» Traités ; nous nous privons des
» secours

» secours de cette Puissance , & 1543.
» nous nous l'attirons peut-être
» sur les bras. Mais ce qui doit
» plus nous intéresser que tout
» le reste , songeons-nous aux
» risques que va courir notre
» Religion , sous la domination
» d'un Prince qui a levé l'éten-
» dard du Schisme , & qui per-
» sécute les Catholiques avec une
» fureur digne des premiers ty-
» rans ? Voulons-nous voir nôtre
» Eglise en proie aux mêmes ra-
» vages , nôtre Discipline ren-
» versée , nos Monasteres démo-
» lis de fond en comble , le pa-
» trimoine des Pauvres livré à
» des mains avarés & profanes ,
» le Schisme & l'Hérésie porter
» dans nos Provinces la désola-
» tion & le ravage , & renouvel-
» ler dans ce malheureux Empire,

1543. » toutes les scènes sanglantes ;
» dont l'Angleterre vient d'être le
» Théâtre.

Ce discours fit une grande impression dans l'assemblée ; tout le monde se crut menacé des plus grands malheurs , & l'on se fit un devoir de les prévenir. On accorda au Cardinal un subside considérable ; chacun se taxa , & il n'y eut personne qui ne se crut obligé, de contribuer au soutien de la cause commune. Le Cardinal après s'être ainsi assuré des suffrages , & des secours du Clergé , s'appliqua à gagner à son parti les Seigneurs Ecoffois exilés ou captifs, récemment arrivés d'Angleterre , qui avoient si bien servi Henry VIII, dans la dernière assemblée des Etats. Ceux d'entre ces Seigneurs qui

s'étoient laissés corrompre par l'argent d'Angleterre, ne furent pas insensibles aux largesses du Prélat, & rentrèrent avec plaisir dans leur devoir par la même route qu'ils s'en étoient écartés. Les autres qui avoient donné en ôtages leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de plus cher, paroissoient plus difficiles à ramener; mais l'éloquence du Cardinal, secondée de ses largesses, surmonta encore cet obstacle. Il leur fit entendre qu'ils n'étoient nullement obligés à retirer leurs ôtages, s'ils ne pouvoient les dégager qu'en se livrant eux-mêmes à une mort certaine : que leurs jours étoient trop chers à l'Ecosse, pour qu'il leur fut permis d'en disposer si témérairement. » Votre vie, leur dit-il, est un bien

1543.

» moins à vous qu'à la Patrie ;
» vous ne pouvez la prodiguer
» sans crime , quand son intérêt
» exige que vous en soyez avares ; l'Ecosse n'a pas besoin de
» vos femmes , ni de vos enfans :
» elle a besoin de votre bras.
Le Prélat habile n'eut pas de peine à faire goûter cette morale à des cœurs , que l'avarice avoit plus qu'à demi persuadés. Le seul Gilbert Kennédi Comte de Cassils ne se laissa point corrompre ; ni les offres , ni les menaces du Cardinal ne purent l'ébranler. Il retourna à Londres dégager sa foi , & ses ôtages.

Tandis que Béton enlevoit au Roy d'Angleterre ses plus zélés partisans , la Reine agissoit auprès du Parlement d'Ecosse , pour l'engager sous divers prétextes à

retarder le départ des trois ôtages 1543.
promis à Henry VIII , pour la
garantie du dernier traité. Sadler
eut beau se plaindre de ces délais ;
bien loin de l'appaiser , on aposta
des gens pour lui faire insulte ,
& par là on disposa les choses à
une rupture ouverte. Mais avant
que d'en venir à cet éclat , la
Reine & le Cardinal envoyèrent
secrettement à la Cour de France
des Députés de leur faction , pour
représenter à François I l'extrême
danger où étoit l'Ecosse , de
tomber sous la domination An-
gloise , l'instruire des mesures
qu'ils prenoient pour parer un tel
coup , & le prier de ne les point
abandonner dans la poursuite
d'une entreprise , qui n'intéressoit
guères moins la France que l'E-
cosse. Ces Députés avoient or-

1543.

dre de s'aboucher avec Mathieu Stuart, Comte de Lénnox, jeune Seigneur de la famille Royale, ennemi mortel des Hamiltons, qui l'avoient forcé de se réfugier en France, sous le dernier Regne, après avoir inhumainement massacré son pere proche de Lithquo. Voici ce qui donna lieu aux démefflés de ces deux Maisons, les plus puissantes du Royaume. Jacque Hamilton, ayeul du Régent, épousa unè des Filles de Jacque II Roy d'Ecosse : il en eut deux enfans, Jacque Comte d'Arran, & Marie. Jacque après avoir répudié une premiere femme dont l'histoire ne dit pas le nom, épousa Jeannette Béton, tante du Cardinal, & de ce mariage nâquit Hamilton, Regent d'Ecosse. La Princesse Marie épousa Mathieu

Stuart, Comte de Lénox, pere de ^{1543.}
celui dont nous parlons. Comme
Hamilton n'étoit né que d'un se-
cond mariage qui n'étoit pas fort
régulier, les Lénox lui disputé-
rent sa naissance, & prétendirent
qu'il étoit le bâtard & non le
Fils du Comte d'Aran. Il n'en
fallut pas davantage pour allumer
la haine entre ces deux Maisons.
Elle alla si loin que les Hamiltons
assassinèrent le Comte de Lénox.
Les grandes espérances qu'on
avoit conçues de son Fils, la mé-
moire toute récente du Pere, sa
naissance, ses vertus, ses malheurs
mêmes, tout le rendoit cher aux
Ecoffois, & faisoit désirer son
retour. La Reine & le Cardinal
jugerent qu'un homme de ce ca-
ractere donneroit un grand relief
à leur Parti, & pourroit contre-

1543.

balancer le crédit du Régent, qui étoit tout dévoué à la faction d'Angleterre. Auffi n'omirent-ils rien pour l'attirer en Ecosse, & les Députés lui firent de leur part les offres les plus engageantes. On lui promit de le mettre à la tête des affaires, de lui faire épouser la Reine Mere, & de le placer sur le Trône d'Ecosse, au cas que la jeune Reine vint à être enlevée, par un de ces accidens auxquels l'enfance n'est que trop sujette. Stuart étoit jeune & ambitieux : Ces promesses l'ébloüirent. Il partit en diligence pour l'Ecosse, où il eut bien-tôt rassemblé un corps de quatre mille hommes. Le Régent allarmé de ces levées, se mit lui-même en campagne, & marcha vers Lithquo, à dessein de se rendre maître

de la personne de la jeune Reine. 1543.

Mais le Cardinal Béton secondé des troupes que lui amena le Comte de Lénnox, lui en fit fermer les portes, & le força à lui demander la paix. Une des conditions de l'accommodement fut que la Reine d'Ecosse seroit conduite à Sterlyn, qu'elle y seroit couronnée, & qu'on la donneroit en garde à quatre Seigneurs neutres, également agréables aux deux factions.

Marie Stuart fut sacrée le 21 Août de l'année 1543, huit mois & quatorze jours après sa naissance. On remarqua que pendant la cérémonie, elle versa beaucoup de larmes, comme si dans un âge où les enfans ordinaires n'ont aucune connoissance, elle eût déjà pressenti tous les mal-

1543. heurs qui l'attendoient sur le
Thrône.

Depuis l'arrivée du Comte de Lénnox, la faction de la Reine & du Cardinal avoit pris le dessus. Le Régent n'avoit plus qu'une ombre d'autorité, & il leur eût été facile de l'en dépouïller entièrement. Mais ils craignirent que sa chute n'élevât trop haut le Comte de Lénnox, & ne le mît en état d'exiger avec empire, l'accomplissement des promesses qu'on lui avoit faites, & qu'on étoit bien résolu de ne lui pas tenir, sur-tout dans l'étenduë que l'ambition du jeune Comte leur donnoit. Ces considérations les porterent non seulement à ménager Hamilton, mais même à rechercher son amitié; & comme ils n'avoient rappelé Lénnox

en Ecosse que pour balancer par 1543.
sa présence l'autorité du Régent,
ils résolurent de maintenir celui-
ci, pour l'opposer à son tour au
Comte de Lénox. Dans cette vûë
le Cardinal alla le trouver secrè-
tement, le pria d'oublier ce qui
s'étoit passé entre eux, lui inspira
ses défiances sur Lénox, & n'eut
pas de peine à lui faire entendre,
que leurs communs intérêts de-
mandoient qu'ils vécussent amis.
Il mania si habilement cet esprit
naturellement inconstant, que non
seulement il rompit les liens qui
le retenoient dans la faction An-
gloise, mais même ceux qui l'at-
rachoient au parti de la Réforme.
Hamilton fit son abjuration à Ster-
lyn entre les mains du Cardinal,
qui eut lieu de s'applaudir de cette
double conquête qu'il faisoit à sa

1543.

Religion & à son Parti. La réconciliation de la Reine Mere & du Cardinal avec le Régent ne fut que la moindre des mortifications qu'ils préparoient au Comte de Lénnox. Sa présence leur devint si importune , qu'ils écrivirent au Roy de France pour l'engager à le rappeler. Ils ne pouvoient colorer cette démarche d'aucune plainte raisonnable ; ils reconnoissoient même que c'étoit à son zele & à son courage que l'Etat étoit redevable de la tranquillité dont il commençoit à jouir. Mais ils ajoutoient que le calme étant rendu à l'Ecosse , bien loin que la présence du Comte y fût désormais nécessaire , elle ne pouvoit que tirer à conséquence , & causer de nouveaux desordres ; qu'il avoit

de puissants ennemis, & une faction toute entiere déchaînée contre sa personne ; que les Hamiltons humiliés & soumis ne lui pardonneroient jamais leur défaite ; que sa présence ne feroit qu'irriter leur haine , & que ce seroit éterniser les querelles & les dissensions en Ecosse, que d'y maintenir tant de chefs de factions.

Tandis que la Reine Mere & le Cardinal tendoient ces pièges au Comte de Lénnox , ils continuoient à l'amuser par leurs promesses. Mais ils trouvoient tous les jours de nouveaux prétextes pour en reculer l'accomplissement. Le Comte ouvrit enfin les yeux. Il comprit qu'il étoit joué , & il résolut de s'en venger. Le Roy de France , qui ignoroit les

1543.

termes où il en étoit avec la Reine & le Cardinal , lui ayant envoyé trente mille écus , pour être distribués au Parti de la Reine-Mere , le Comte les employa à s'en faire un à lui-même. Aidé de ses amis & de ses vassaux qui partagèrent avec chaleur son ressentiment, il eut bien-tôt assemblé un corps de troupes considérable , dont le nombre fut encore augmenté par l'arrivée de plusieurs Seigneurs mécontents , la plupart Luthériens , & de la faction Angloise , ennemis personnels du Cardinal , & qui ne haïssoient gueres moins le Régent depuis sa désertion. Ils grossirent tellement ses forces , qu'il se vit en peu de temps à la tête de dix mille hommes , avec lesquels il marcha à Leith.

Le Régent & le Cardinal s'é-^{1543.}
toient mis en campagne à la pre-
miere nouvelle de ce souleve-
ment, & s'étoient approchés de
Glasgow, à dessein d'attaquer le
Comte, s'ils pouvoient le sur-
prendre; mais voyant qu'il étoit
sur ses gardes, & que son Armée
étoit préparée à les bien recevoir,
ils changerent de résolution, &
se contenterent de le fatiguer
par de fréquentes escarmouches,
observant tous ses mouvemens,
le harcelant sans cesse, mais évi-
tant toujours d'en venir à une ac-
tion décisive.

Le Comte qui brûloit de com-
batre, mais qui ne put jamais y
déterminer l'ennemi, éprouva
que l'inaction est souvent aussi
fatale à une armée qu'une dé-
faite. Ses troupes qui manquerent

1543.

bien-tôt de vivres , commencerent à murmurer , & la désertion suivit de près les murmures. Béton instruit de tout par ses espions , envoya dans le Camp de Lénnox de secrets émissaires. Ceux-ci lui débaucherent grand nombre de Soldats & d'Officiers , qui s'accommoderent secrètement avec le Cardinal , & qui passerent dans son camp. Leur défection força Lénnox à traiter lui-même avec Béton , & à lui demander la paix. Elle se conclut à Edimbourg où le Comte & le Régent se virent , & parurent se réconcilier sincèrement. Mais sur les avis que reçut Lénnox , qu'on lui tendoit de nouvelles embûches , & qu'on se préparoit à se saisir de sa personne , il quitta brusquement la Cour , se rendit à

à Glasgow, où il jetta des hom- 1543.

mes & des munitions, & ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se renferma dans Dumbarton, Place importante de son Comté de Lénnox.

Le Régent ayant appris son évasion, fit publier à son de trompe que tous ceux qui habitoient en deçà du Mont Grampian, & qui feroient en état de porter les armes, se rendissent à Sterlyn avec des vivres pour dix jours, & se tinssent prêts à marcher au premier ordre. Lénnox de son côté fit des levées, de concert avec le Comte de Glencarn, qui s'étoit attaché à sa fortune. Le rendez-vous général devoit être à Glasgow, où ce dernier commandoit. Mais avant la jonction des troupes, Glencarn se hâta

1543.

de se mettre en campagne , & marcha à la rencontre du Régent avec une poignée de gens ramassés à la hâte , & de toutes sortes de professions , Artisans , Ecclésiastiques mêmes & Religieux , mauvais Moines , & plus mauvais soldats. Cette imprudence lui coûta cher. Ses troupes furent taillées en pieces ; il perdit deux de ses fils dans le combat , & Glasgou fut la proie du vainqueur.

La défaite de Glencarn découragea de telle sorte les Partisans du Comte de Lénnox , qu'ils ne voulurent point tenter les risques d'une seconde bataille. Ce Comte se voyant presque généralement abandonné , résolut de se jeter entre les bras du Roy d'Angleterre , dont il avoit fondé secret-

tement les dispositions. Il distribua dans Dumbarton, & aux environs, le peu de troupes qui lui restoit, laissa le Commandement de la Citadelle à George Sterlyn, & contre l'avis de ses proches & de ses amis, qui lui conseilloyent de s'enfermer dans cette Place, qui passoit pour imprenable, & d'y attendre les événemens de la guerre, il s'embarqua, & fit voile vers l'Angleterre.

Henry VIII le reçut à bras ouverts, lui promit de le venger du Cardinal & des Hamiltons, de le rétablir dans ses biens qu'on avoit confisqués, & de forcer l'Ecosse à le reconnoître pour Régent. Pour se l'attacher par des nœuds encore plus forts, il lui fit épouser Marguerite Douglas sa nièce, fille du Comte

1543. d'Angus , à qui il donna en dot
une riche Abbaye , & des terres
confidérables. Le Comte s'enga-
gea de son côté à ne jamais se
1544. départir de l'alliance d'Angleter-
re , & à introduire les troupes
de Henry dans la Citadelle de
Dumbarton.

Telle fut l'origine de ces liai-
sons si funestes à l'Ecosse , que
les mécontents de ce Royaume
prirent alors avec l'Angleterre ;
on peut les regarder comme une
des principales sources des trou-
bles , qui agitèrent la minorité de
Marie Stuart , & qui influèrent si
fort sur toute la suite de son Re-
gne. Comme ces événemens ont
un rapport essentiel au sujet
que je traite , & qu'ils servent
naturellement d'introduction à
cette Histoire , je ne puis me dis-

penſer d'entrer dans quelque détail là deſſus. 1544.

Henry VIII voyant ſes projets déconcertés par les intrigues du Cardinal Béton, avoit réſolu depuis longtems de porter la guerre en Ecoſſe pour ſe faire juſtice des infractions du dernier Traité, & venger le droit des Gens violé dans la perſonne de ſon Ambaſſadeur. La déſertion du Comte de Lénnox lui parut une occaſion favorable de faire éclater ſes deſſeins. Il envoya le Comte de Hertford en Ecoſſe, avec une flotte qui portoit près de dix mille hommes de débarquement. L'Amiral d'Angleterre parut à la hauteur de Leith le 4 May de l'année 1544. Le Régent d'Ecoſſe voulut d'abord ſ'oppoſer à la deſcente des An-

1544.

glois ; mais voyant qu'ils étoient fort supérieurs en nombre , il députa au Comte de Hertford le Gouverneur de la Place , pour traiter avec lui à l'amiable. Le Général Anglois avant que d'entendre à aucun accommodement , exigea pour préliminaire qu'on lui livrât la jeune Reine , promit un an auparavant à Edoüard , qu'on lui ouvrît les portes de Leith , & que tous les habitans sortissent au devant de lui : menaçant si on refusoit d'en passer par ces conditions , de saccager la Place , de mettre tout le Pays à feu & à sang , & de porter le ravage jusques dans la Capitale. Les habitans moins effrayés de ces menaces , qu'indignés des moyens honteux qu'on leur offroit de les

prévenir , refusèrent de se sou-
mettre , & l'Amiral Hertford se
prépara à leur tenir parole. Il des-
cendit un peu au dessus de Leith ,
entra dans la Place qui étoit
hors de défense , & l'abandon-
na au pillage. Trois jours après
il prit la route d'Edimbourg, qu'il
trouva pareillement ouverte, tous
les Bourgeois s'étant réfugiés dans
la Citadelle. Hertford n'espérant
pas les forcer dans ce poste , mit
le feu à la Ville , qu'il réduisit
presque en cendres. De là il re-
vint à Leith où il mit aussi le feu ;
& après cette rapide expédition,
à laquelle il ne mit que dix-sept
jours, il se retira sur ses vaisseaux ,
& fit voile vers Berwick. Il en sor-
tit quelque temps après, pour aller
surprendre Coldingham qu'il for-
tifiera à la hâte. Il y laissa une nom-

1544. breufe garnifon, qui défola tout le País.

Le Régent d'Ecoffe fur pendant quelque temps fpectateur oifif de ces ravages. Enfin ayant raflemblé quelque huit mille hommes, il s'avança vers Coldingham qu'il fit mine de vouloir affiéger. Mais fur le bruit que les Anglois accouroient au fecours de la Place, la peur le faifit tellement qu'il fe fauva du camp pendant la nuit, & s'enfuit avec précipitation à Dumbarton, où il arriva prefque avant qu'on fçût dans l'armée la nouvelle de fon évaſion.

Cette lâcheté du Général découragea les Soldats qui ſe débandèrent en un moment, & qui abandonnèrent aux irruptions des Anglois, les Provinces de la Marche, de Thevot & de Lawder.

Dans

Dans ce même tems le Comte 1544.
de Lénnox pour remplir les engagements qu'il avoit pris avec Henry VIII, fit une entreprise sur Dumbarton, où il tâcha d'introduire les troupes Angloises. Comme cette Ville étoit de son Apanage, & que personne ne soupçonnoit ses desseins; les habitans s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Le lendemain de son arrivée il donna un grand repas dans la Citadelle, où il invita les principaux Bourgeois de la Ville. Il fit entrer avec lui un assez grand nombre d'Anglois, qui y furent reçûs comme ses amis, ou comme gens de sa suite. Au sortir de table il prend en particulier Sterlyn, qu'il en avoit fait Gouverneur, s'ouvre à lui du véritable dessein qui l'amène,

1544.

& le prie de le seconder dans une entreprise, dont le succès dépendoit de son zèle & de son courage. Sterlyn ancienne créature du Comte de Lénox, mais que des liens plus forts attachoient à son devoir, frémit à cette proposition, & témoigna au Comte la juste horreur qu'elle lui inspiroit. Il le conjura les larmes aux yeux d'abandonner un si coupable dessein, ou de s'adresser à un autre qu'à lui pour l'exécution. Cet entretien qui fut fort animé ne pût être si secret qu'il ne fut aisé de remarquer d'une part, l'air inquiet & agité du Comte de Lénox, & de l'autre l'étonnement & la tristesse peints sur le visage de Sterlyn. On commença à soupçonner quelque chose, & tous les yeux se fixèrent en un

moment sur Lénnox, & sur les Anglois de sa suite. L'alarme se répandit bientôt dans la Citadelle; on court aux armes de toutes parts, on se jette sur les Anglois que l'on précipite du haut du rempart, & l'on ne laisse au chef de l'entreprise que la liberté de se dérober par une honteuse fuite.

Tandis que les Anglois étoient ainsi malmenés à Dumbarton, ils recevoient un autre échec sur la frontiere d'Ecosse à l'Orient. Le Régent, ou plutôt le Comté d'Angus qui avoit forcé le Régent de marcher à la guerre, les ayant attirés dans une embuscade, leur tua trois cens hommes, fit sur eux près de mille prisonniers, & laissa sur le champ de bataille Radolphe Evéry leur chef, célèbre brigand qui avoit

1544.

desolé toutes ces Provinces. Ces divers avantages joints à l'arrivée d'un secours de France, commandé par M. de Montgomery, re-

1545. leverent le courage des Ecoffois.

On fit de nouvelles recruës dans le Royaume, & l'on assemble jusqu'à quinze mille hommes. Cette armée étoit en état de venger l'Ecoffe de toutes ses pertes, s'il y eut eû dans les troupes du Régent autant de résolution que dans celles de France. Mais les Ecoffois campés sur les bords de la Twede, au lieu de passer cette riviere, comme Montgomery le vouloit, se contenterent de faire en deçà quelques legères excursions, n'osant jamais perdre de vûe leur Camp, dans lequel ils rentroient tous les soirs. Dix jours se passerent dans cette inac-

tion; au bout de ce terme, cha-^{1545.}
 cun se retira chez soi, & ce grand
 corps se dissipa avec la même
 promptitude qu'il s'étoit assem-
 blé.

Sur la fin de cette année la
 paix s'étant concluë entre la Fran-
 ce & l'Angleterre, l'Ecosse, l'alliée
 de la France, en recüeillit les fruits,
 & Henry VIII, à la priere de
 François I, la laissa tranquille.

Le Cardinal Béton crût devoir^{1546.}
 profiter de ce calme pour signa-
 ler son zèle contre les Sectaires.
 Au commencement de l'Hyver
 il mena le Régent à Perth où ils
 s'étoient fort multipliés, & lui
 persuada d'en ôter le gouverne-
 ment au Comte de Ruthwen, zélé
 Luthérien. Ruthwen étoit fort
 aimé dans la Ville, & ce change-
 ment y causa une telle émeute, qu'il

1546.

fallut presque en former le siège pour y installer le nouveau Gouverneur. On sévit avec la dernière rigueur contre tout ce qui persista dans la réforme. L'exil, le fer & les tortures, tout fut mis en œuvre, & les feux se rallumèrent de toutes parts; armes ordinaires dont on combattoit alors l'hérésie, & dont la raison & l'humanité nous ont heureusement appris à ne nous plus servir.

On rapporte qu'un Ministre Luthérien nommé George Wiseheart ayant été dénoncé au Cardinal, ce Prélat le fit condamner au feu. Wiseheart demanda pour toute grace qu'on lui permit de se préparer à la mort par la Communion, ce qui lui fut refusé. Mais le jour du supplice le Gou-

verneur de la Citadelle de Saint ^{1546.}

André lui ayant fait dire de venir dîner chez lui avec quelques uns de ses amis, Wise-heart après leur avoir fait une courte exhortation leur distribua le pain & le vin, & en prit lui-même, suivant la forme prescrite par Luther. Ensuite il les embrassa, & marcha au supplice. On avoit dressé un bucher dans la place, & un peuple innombrable s'y étoit rendu. Le Cardinal étoit à une fenêtre qu'il avoit fait orner d'un riche tapis. Lorsque le feu fut allumé, Wise-heart adressant la parole au Gouverneur qui l'exhortoit à souffrir la mort avec courage, *cette flâme,* dit-il, *peut bien endommager mon corps, mais elle ne peut ébranler mon ame. Mais cet homme qui placé dans un lieu élevé nous regarde aujourd'hui d'un œil*

1546. superbe, vous le verrez bientôt dans une posture bien différente. Quoiqu'il en soit de cette Prophétie, toujours facile à faire d'un chef de parti, dont la vie coure tant de risques, elle s'accomplit quelque tems après à la lettre.

Normand Lesley, fils du Comte de Rothes, ayant fait un procès au Cardinal, celui ci l'engagea à s'en désister, moyennant quelques dédommagemens qu'il lui promit. Lesley quelques mois après ayant sommé le Cardinal de sa parole, la dispute s'échauffa entre eux, & des discours on en vint aux injures & aux menaces. Ils se séparèrent fort irrités l'un contre l'autre, Béton de ce que Lesley lui avoit manqué de respect, & Lesley de ce que le Cardinal ne lui avoit pas fait jus-

tice. Il résolut de se la faire lui-même, & il en tira une vengeance qui surpassa de beaucoup l'injure. Le Cardinal faisoit alors travailler aux fortifications de Saint André, & les portes de la Citadelle s'ouvroient de grand matin. Lesley s'y rendit dès la pointe du jour avec six Conjurés. La veille il en avoit fait entrer dix autres, qu'il avoit distribués dans différentes maisons. Il en plaça quatre à la porte du Palais, il ordonna aux autres d'éveiller les domestiques du Cardinal, & de les faire sortir sans bruit de la Citadelle. Ensuite il en fit fermer les portes, & il monta à l'appartement de Béton suivi des autres Conjurés. Il lui commanda d'ouvrir après avoir dit son nom, & lui avoir promis de ne lui faire

1546. aucun mal. Mais Béton n'eut pas plutôt paru que les assassins se jettèrent sur lui le poignard à la main, & le percèrent de plusieurs coups. Ils attachèrent son corps à cette même fenêtre d'où il avoit vû le supplice de Wise-heart, & où il servit à son tour de spectacle au peuple.

Malgré ces violences où se portoient quelques séditeux, l'Ecosse, depuis le dernier traité, jouïssoit d'une paix, qui sembloit assez bien établie. Mais ce calme dura peu, & fut suivi d'une des plus rudes tempêtes qu'elle eut encore essuyées.

1547. Henry VIII étant mort le 25 Janvier de l'année 1547, laissa la Couronne à Edoüard VI du nom, encore mineur, & l'administration du Royaume à seize

Régens, du nombre desquels étoit ^{1547.}
le Comte de Hertford, oncle maternel d'Edoüard. Hertford ayant usurpé la principale autorité, & s'étant fait déclarer Protecteur, résolut de signaler les commencemens de sa Régence, par une expédition contre les Ecoffois. Il entra sur leurs terres à la tête de quinze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux. Il rencontra les Ennemis dans la plaine de Pinkey, & quoiqu'ils fussent fort supérieurs en nombre, il ne balança pas à les attaquer. Jamais victoire ne fut plus complete. Quatorze mille Ecoffois restèrent sur le champ de bataille, & quinze cens furent faits prisonniers. Si le Général Anglois eut voulu profiter de sa victoire, il lui eût été facile de terminer la

1547. guerre, en forçant les Ecoffois à lui livrer leur Reine, & à consentir à son mariage avec Edoüard. Mais sur les avis qu'il reçût que des hommes jaloux de son crédit & de sa gloire, cabaloient en Angleterre contre lui, & que l'Amiral Seymour son frere étoit à la tête de toutes ces intrigues, il interrompit le cours de ses victoires, aimant mieux aller combattre ses propres ennemis, que de poursuivre ses conquêtes sur ceux de son Roy.

Sa retraite donna le tems aux Ecoffois de revenir de leur première frayeur. Le Régent se rendit en diligence à Sterlyn, où étoient les deux Reines. Il y convoqua les principaux membres de la Noblesse, & délibéra avec eux des moyens de sauver l'Etat de

sa ruine , & principalement de ^{1547.}
mettre en sûreté les jours de la
jeune Reine. Il fut résolu qu'on
la transporterait à Dumbarton,
& qu'on la confierait à Jean Ares-
kine, & à Guillaume Levingston.
En même tems la Reine Mere
envoya des députés en France
pour solliciter de nouveaux se-
cours , & afin d'intéresser plus
efficacement cette Couronne, elle
chargea secrètement les envoyés
de faire la première ouverture,
d'un projet qui devoit naturelle-
ment intéresser cette Cour. C'é-
toit de faire passer l'héritière d'E-
cosse en France, & de la marier
au Dauphin.

Henry II étoit alors sur le
Thrône. Il venoit de succéder à
François I, qui ne survêcut que
de quelques mois au Roy d'An-
gleterre.

1547.

Henry qui crût par cette alliance acquérir une nouvelle Couronne , fit aux Députés mille caresses , & se prépara à envoyer en Ecosse de prompts & de puissans secours. Mais malgré les diligences que l'on fit , les six mille hommes que l'on destina pour cet armement , ne purent être prêts que pour le mois de Juin de l'année suivante. Trois mois au-

1548.

paravant les Anglois firent une seconde irruption en Ecosse. Ils ouvrirent la campagne par le siège de Hadington , qu'ils prirent & qu'ils fortifièrent à la hâte. Comme ce Château n'étoit qu'à douze mille d'Edimbourg , & qu'il mettoit les Ennemis à portée d'étendre leurs contributions jusqu'aux portes de cette Capitale , la frayeur en avoit déjà saisi

les habitans. Le Régent au lieu ^{1548.}
de s'opposer au progrès de l'En-
nemi, s'arrêtoit depuis trois mois
au siège de Brochty, méchante
bicoque qu'il ne pût jamais pren-
dre. Enfin, la flotte Françoisse
parut sur les côtes d'Ecosse, &
débarqua à Leith au commen-
cement de Juillet. Ce secours
étoit commandé par Dessé d'E-
panvilliers, Capitaine fort expé-
rimenté qui s'étoit signalé sous le
dernier règne, par la défense de
Landrecy. Dessé ayant joint ses
forces à celles du Régent, ils al-
lèrent ensemble investir Hading-
ton. Tandis qu'on en formoit le
blocus, Hamilton convoqua pour
la seconde fois l'assemblée des
Nobles. Quoique la résolution fut
déjà toute prise d'embarquer au
premier jour la jeune Reine, sur

1548. les mêmes vaisseaux qui avoient apporté le secours, la Reine Mere & le Régent firent semblant de mettre la chose en délibération dans le Conseil. Ceux qui étoient mal instruits de leurs véritables sentimens, ou qui se soucioient peu de les combattre, s'opposèrent fortement au départ de Marie Stuart; disant que ce seroit d'un côté se rendre l'Angleterre irréconciliable, & éterniser une guerre déjà si funeste à l'Ecosse, & de l'autre se donner un Maître dans la personne de Henry II, & se livrer sans nécessité à la discrétion de la France: qu'il seroit bien plus expédient de garder une espèce de neutralité entre ces deux Couronnes, & d'accepter les dix ans de trêve que le Protecteur offroit depuis quelque
tems

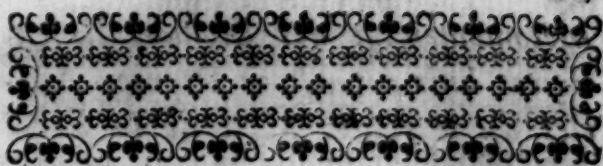
tems: qu'il falloit sur tout ne point se défaisir de la jeune Reine, attendre pour décider de son sort, qu'elle fût elle même en âge de disposer de sa main, & par l'incertitude même de ce choix, tenir en suspens ces deux puissances, en faveur desquelles il seroit toujours assez tems de se déclarer. Ce sentiment qui étoit peut-être le plus sage, ne fut pas celui du plus grand nombre; on se déterminina à faire passer la Reine d'Ecosse en France, & l'on résolut de ne plus différer son départ. Mais dans la crainte que les Partisans secrets d'Angleterre ne vinssent à traverser son embarquement, on résolut de le tenir secret. Les vaisseaux qui avoient amené le secours, mirent à la voile, comme pour repren-

1548.

dre la route de France. Mais après avoir croisé le Nord de l'Ecosse, ils rabattirent sur Dumbarton où ils reçurent la jeune Reine. Elle s'embarqua avec ses femmes & ses gouverneurs sur une galere que commandoit Villegagnon. La navigation fut difficile & périlleuse, & la flotte après avoir été jettée par la tempête sur les côtes de Bretagne, aborda avec peine au port de Brest. Marie fut conduite à Saint-Germain en Laye, où elle fut reçûe avec tous les honneurs dûs à sa naissance.

Fin du Livre premier.





HISTOIRE

DE

MARIE STUART, REINE D'ECOSSE ET DE FRANCE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Education de Marie Stuart. Projet de son mariage avec le Dauphin. Empressements des Guises. Oppositions des Montmorencys. Motifs de ces oppositions. Le Roy de France écrit aux Etats d'Ecosse. Suite des affaires de ce Royaume. Abdication forcée d'Hamilton. Intrigues de Jean Pasley son frere. Mauvaise politique de la Reine Mere.

F ij

Mécontentement des Ecoſſois. Ils envoient huit députés en France. Articles du mariage. Mort de la Reine d'Angleterre. Marie Stuart & Elisabeth ſe diſputent la ſucceſſion de ce Royaume. Le droit d'Elisabeth eſt préféré par les Anglois. Marie Stuart prend les armes & le titre de Reine d'Angleterre. Politique d'Elisabeth. Troubles d'Ecoſſe. Traité de Berwick, entre Elisabeth & les rebelles de ce Royaume. Démarches des Guiſes vers la paix. Traité d'Edimbourg. Mort de la Reine Mere. Mort de François II. La Reine d'Ecoſſe quitte la Cour de France. Elle a une entrevüe avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Elle retourne en Ecoſſe.

1548. **M**ARIE n'avoit point encore ſix ans accomplis, mais dans un age ſi tendre elle montrait les plus heureuſes diſpoſitions. Elle avoit l'eſprit viſ, la mémoire facile, jointe à une

pénétration naturelle qui la rendoit capable des plus hautes connoissances. Elle apprit en peu de mois ce que les enfans ordinaires n'apprennent qu'en plusieurs années. On l'appliqua à l'étude des langues , & elle y fit de si heureux progrès qu'à l'âge de douze ans elle sçavoit le François , l'Italien , l'Espagnol & le Latin. Elle composa dans cette dernière langue un discours qu'elle récita dans une salle du Louvre en présence du Roy , & de toute la Cour. Elle entreprit d'y faire voir que la carrière des Sciences étoit ouverte aux Dames aussi bien qu'aux Hommes ; & elle soutint avec esprit cette espèce de paradoxe , dont elle étoit elle-même la preuve la plus sensible. Elle aimoit la conversa-

1548. tion des gens de Lettres, surtout des Poëtes; Ronfard, du Bellai, Maisons fleur étoient ses plus chers courtisans. Elle faisoit elle-même des vers, & Brantome nous en a conservé des fragmens, dans lesquels à travers l'obscurité & la rudesse du langage, on ne laisse pas d'appercevoir des semences de feu & de génie. A mesure que son esprit se perfectionnoit, les graces de sa personne commençoient à se développer, & déjà l'on découvroit en elle les premiers traits de cette rare beauté, qui la distingua entre toutes les Princesses de son tems. Je ne dirai rien encore des qualités de son cœur. Il est un âge où la contrainte & la timidité, jointes aux impressions toutes récentes d'une éducation

1554.

vertueuse , tiennent comme en ¹⁵⁵⁴ suspens nos véritables penchans , & ne laisse voir à leur place que des inclinations empruntées , & souvent de fausses vertus. Ce n'est point là le tems de juger du cœur des hommes , & cette époque est presque toujours trompeuse. Il faut attendre que dans un âge plus libre , le cœur soit dégagé de tous ces liens , & que rendu à lui même il se montre tel qu'il est.

Quoiqu'on n'eût fait venir la Reine d'Ecosse en France , que pour lui faire épouser le Prince Dauphin , & que ce mariage fût presque universellement désiré , il y eut néanmoins à la Cour quelques Seigneurs , qui par des vûes particulieres d'intérêt , entreprirent de le traverser. Le

1554. Connétable de Montmorency entre autres s'y opposa fortement, soutenant qu'une telle alliance feroit également préjudiciable à la France & à l'Ecoffe; à la France pour qui elle feroit une source éternelle de guerres: & à l'Ecoffe qui ne feroit jamais tranquille sous la domination d'un Maître éloigné, elle que la présence de ses Souverains pouvoit à peine contenir. Ces considérations générales du bien public couvroient des intérêts plus délicats & plus chers qui agissoient bien plus puissamment sur l'esprit de Montmorency. La Reine d'Ecoffe étoit niece des Guises, & les Guises étoient ennemis secrets du Connétable, qui voyoit d'un œil jaloux leur crédit & leur puissance augmenter de jour en jour.

jour. Ils étoient alors six freres ^{1554.}
tous en faveur , dignes presque
tous des plus grands emplois , &
dans qui l'on voyoit le rare assem-
blage de tout ce que la fortune
& le mérite peuvent réunir de
dignités & de talens dans une
même famille. Ils étoient fils de
Claude de Lorraine, premier Duc
de Guise , qui fut lui même un
très grand Homme , & qui mé-
rita par ses services que François I
érigeât en Duché son Comté
de Guise. François l'aîné de tous
nâquit avec les qualités qui font
les Héros , & ce qui n'est pas
moins essentiel pour l'être , il se
trouva de bonne heure dans l'oc-
casion de les faire briller. Elevé
auprès de Henri II, lorsque ce
Prince n'étoit encore que Dau-
phin , il scût en devenir le con-

1554.

fidant, & il profita avec habileté de ces premiers momens de faveur, si décisifs pour la fortune d'un courtisan. La défense de Mets où il triompha du bonheur & de la puissance de Charle V, le Siège de Calais qu'il emporta en huit jours au cœur de l'Hiver, la journée mémorable de Dreux où il tailla en pièces les Huguenots, l'ont fait passer à

1556.

Capitaines de son siècle. Au tems dont je parle il commandoit l'armée d'Italie; l'année suivante il fut fait généralissime des troupes, avec le titre de Lieutenant Général du Roy dans tout le Royaume. Le commandement de l'armée d'Italie fut donné au Duc d'Aumale, & celui des troupes d'Ecosse au Marquis d'Elbeuf,

ses freres. François de Lorraine 1556.
 étoit grand Prieur ; Louis &
 Charle furent faits Cardinaux.
 Ce dernier si connu sous le nom
 de Cardinal de Lorraine, le plus
 politique & le plus rusé des six,
 avoit le maniement des Finances,
 & la principale autorité dans le
 ministère. C'étoient autant de con-
 currens avec lesquels le Conné-
 table étoit forcé de partager la
 confiance & les bienfaits du Roy
 son maître. La crainte de voir
 leur niece devenir l'Epouse d'un
 Dauphin, & ces Princes étran-
 gers approcher si fort du Thrô-
 ne, réveilla toute sa jalousie.
 Les plus grands hommes ne sont
 pas exempts de ces foiblesses. Il
 n'oublia rien pour traverser cette
 alliance. Il en parla plusieurs fois 1557.
 au Roy qui ne laissa pas d'être

1557. ébranlé de ses raisons ; & malgré tous les mouvemens que se donnoient les Guises , peut être que le mariage ne se fût pas si-tôt conclu, si le Connétable eût toujours été à portée de s'y opposer par lui même. Mais ce Seigneur ayant été défait à la malheureuse journée de Saint-Quentin , où il perdit avec la liberté une partie de sa réputation & de sa faveur, les Guises délivrés de ce fâcheux adversaire n'eurent pas de peine à consommer l'affaire du mariage. Ils engagèrent le Roy à envoyer à ce sujet un courier en Ecoſſe avec une lettre adreſſée aux Etats du Royaume , convoqués pour le mois de Décembre de l'année 1557. Mais avant que de dire quel fut le succès de cette dé-

marche , il est à propos de re-
prendre le fil des affaires d'E-
cosse que nous avons été forcés
d'interrompre.

Les Troupes Françoises qui
secondées des milices du Royau-
me avoient formé le blocus d'Ha-
dington, commencerent à l'atta-
quer dans les regles , peu de
tems après l'embarquement de
la jeune Reine. Mais les Ecoffois
s'étant retirés à leur ordinaire
après avoir achevé le tems de
leur service, & les Anglois ren-
fermés dans Hadington recevant
tous les jours de nouveaux ren-
forts, Dessé Général des Trou-
pes de France fut contraint de
lever le siège. Quelque tems après
il revint à la charge , & fit une
seconde tentative sur cette place
qu'il pensa surprendre. Plusieurs

1548. de ses soldats s'y étoient déjà introduits , & commençoient à faire main basse sur la sentinelle , lorsqu'un déserteur des Troupes de France ayant mis le feu à une piece de Canon qui étoit sur le rempart , la Garnison accourut à ce signal , & la terreur s'étant repandue parmi les François , Dessé fit sonner la retraite. l'An-
1549. née suivante il s'empara du Château de Humes , place importante par la communication qu'elle coupoit à Hadington , & il chassa les Anglois de l'Isle de Keth , où ils avoient commencé à s'établir , & à se fortifier. Mais Dessé ayant déplû à la Nation Ecoissoise , & peut-être n'ayant pas assez plû aux Guises , fut révoqué malgré ses services. Le Marquis de Thermes fut envoyé

en sa place avec un nouveau renfort. Il ouvrit la campagne par le siège d'Hadington qu'il ferra de fort près. Cette place n'avoit point été ravitaillée depuis longtems. Les Anglois ne laisserent pas de s'y defendre avec vigueur. Mais enfin la peste & la famine les forcèrent de l'abandonner. Le Général François reprit aussi sur eux Brochty, Fastcastle, & plusieurs autres places, & il étoit sur le point de s'emparer de Lauder, lorsque la paix qui se conclut à Boulogne entre la France & l'Angleterre suspendit ces hostilités. L'Ecosse fut comprise dans le traité, & recouvra par les articles de cette paix la plus grande partie des places que l'Angleterre lui avoit enlevées.

1549.

24 Mars
1550.

1551.

Mais ce peuple ne pouvoit être long tems tranquille. Une légère révolution qui arriva dans le gouvernement jettâ de nouvelles semences de révolte dans ces cœurs toujours prompts à se soulever. La Reine Mere lassée de partager avec le Régent l'autorité Souveraine, résolut de l'exclure entièrement du ministère, & de se faire déclarer elle même Régente du Royaume. Elle n'eût pas de peine à faire goûter ce projet à la Cour de France, où elle fit un voyage exprès, l'an 1551. Elle se fit accompagner d'un grand nombre de Seigneurs, dont quelques uns, connus par leur attachement pour le Régent, auroient pu s'opposer plus fortement à ses desseins. Elle songea à les mettre dans ses intérêts, par

les graces qu'elle leur fit conférer à la Cour de France, où ses Freres étoient tout puissans. Le Comte d'Aran, fils du Régent, fut fait Capitaine des Gardes Ecoissoises. On donna de riches Abbayes à Robert Carnégny, & à David Pantar, Evêque de Ross. Les Comtes de Rothes & de Huntley furent gagnés par les mêmes artifices, & vendirent aux Guises leur voix & leur suffrage. Le plus difficile étoit de résoudre le Régent à une abdication volontaire, telle qu'on la vouloit, pour ne point aigrir les choses, & replonger l'état dans de nouveaux troubles. Ce fut l'Evêque de Ross que l'on chargea de cette commission délicate; & d'abord il s'en acquitta assez heureusement. Le Régent lui pro-

1551. mit de donner sa démission à la Reine, moyennant certaines conditions. Le Prélat en écrivit à cette Princesse qui partit sur le champ pour l'Ecosse. Mais lorsqu'à son arrivée elle voulut sommer Hamilton de sa parole, le Régent soutint qu'il n'avoit rien promis, & refusa de rendre la Régence. La Reine, sans paroître trop offensée de ses refus, se contenta de se retirer de la Cour, & affecta de ne prendre aucune part aux affaires; feignant d'attendre que le tems de l'administration d'Hamilton fût expiré, mais au fond bien déterminée à l'abrégier le plus qu'elle pourroit. Marie Stuart avoit près d'onze ans, & suivant les Loix du Royaume qui fixent la majorité des Reines à douze,

1552
l'autorité d'Hamilton devoit subsister encore un peu plus d'une année. Mais la Reine Mere prétendit qu'on devoit comprendre dans le nombre des douze années les neuf mois que sa fille avoit été dans son sein ; & ayant assemblé à Sterlyn un grand nombre de Seigneurs qui lui étoient tout dévoués , elle proposa en plein conseil cette question bizarre, qui fut décidée à son avantage. Hamilton voyant que toutes les voix se réunissoient pour la Reine , ne songea plus à lui disputer la Régence. Il résolut seulement de tirer parti de son abdication & de la vendre le plus cher qu'il pourroit. Il exigea les conditions suivantes : que le Roy de France le feroit Duc de Châtelleraud & lui assigneroit

1553.

douze mille livres de pension : qu'on le déchargeroit du compte de Régence & de tutelle, & généralement de toute recherche pour le tems qu'avoit duré son administration : Enfin qu'il seroit déclaré héritier présomptif de la Couronne dans la premiere assemblée des Etats. Le Regent ayant obtenu tout ce qu'il demandoit, convoqua lui-même à Edimbourg le Parlement où il devoit être déposé. Les députés des trois Ordres du Royaume s'étant assemblés le 10 d'Avril

1554. de l'année 1554, il se dépouilla en leur présence des marques de sa dignité, & les remit entre les mains de la Reine qui fut proclamée Régente. Elle sortit du lieu de l'assemblée, accompagnée d'un nombreux cortège, précédée

dée de Liéteurs qui portoient
devant elle l'Epée & le Sceptre, 1554.
& suivie d'un peuple innombrable. L'exRégent qu'une démission si honteuse acheva de deshonorer sortit seul, & alla se confondre dans la multitude.

Pasley Archevêque de saint André frere naturel d'Hamilton ne souffrit pas si tranquillement que lui son abdication. Il murmura hautement contre les auteurs de cette violence, & résolut d'en tirer raison. Comme sa qualité de Primat du Royaume le mettoit à portée de se faire un grand nombre de créatures dans le Clergé, la Reine craignit qu'il ne s'en formât un parti capable de balancer sa puissance. Pour se mettre à couvert de ses intrigues, elle ne fit point de scrupule

1554.

pule de rechercher l'appui des Protestans. Elle pratiqua des intelligences avec leurs chefs, ferma les yeux sur leurs assemblées, & suspendit pendant un tems la rigueur des Edits. Cette politique lui réussit fort mal, & ne servit qu'à lui aliéner les Catholiques; tandis qu'elle fournissoit au parti protestant de nouvelles armes, qu'il ne manqua pas dans la suite de tourner contre elle. Ce ne fut pas la seule faute qu'elle commit au commencement de sa Régence. Au lieu de consulter les grands du Royaume, si jaloux dans ces Pays républicains de partager l'autorité souveraine, elle parut se gouverner uniquement par les conseils de l'Ambassadeur de France, & ne suivre que les impressions qui lui venoient de

cette Cour. D'Oifel Ambassadeur 1554.

de Henry II, de Ruby, & quelques autres François avoient toute sa confiance. Ils étoient les dispensateurs de toutes les graces, & l'on prétend qu'ils ne s'oublioient pas eux-mêmes dans la distribution. Ces distinctions toujours odieuses, sur tout lorsqu'elles tombent sur des étrangers, exciterent la jalousie des Grands, & aigriront les esprits contre la Régente, & contre ses favoris.

Un nouveau projet d'imposition 1556. qu'elle présenta à l'assemblée des Etats, & dont on ne manqua pas de faire honneur aux Ministres de France, acheva de les rendre odieux. C'étoit une espèce de taxe qu'on devoit lever sur chaque particulier, à proportion de ses revenus, & que

1556.

l'on destinoit à entretenir une armée toujours prête à repousser les incursions des Anglois. Les vuës de la Régente , & de ses Ministres pouvoient être droites ; mais ces innovations choquoient trop directement les usages de ce peuple , naturellement ombrageux , & fort jaloux de ce qu'il appelle sa liberté. Aussi les Barons des Etats s'éleverent-ils avec force contre ces entreprises de la Cour. Ils s'assemblerent au nombre de 300 aux environs du Palais , & par leurs vives & courageuses remontrances , ils forcèrent la Régente à se désister d'une nouveauté , également contraire aux Loix du Royaume , & aux privilèges de la Nation.

On ne peut croire combien toutes

toutes ces démarches refroidirent 1556.

les Ecoſſois ſur les interêts de la France. La Régente eut bien lieu de ſ'en appercevoir à l'occafion que je vais rapporter.

Dom Philippe fils de Charles V, avoit épouſé en 1554, la Reine Marie, fille aînée de Henry VIII, qui étoit montée ſur le Thrône d'Angleterre par la mort d'Edouïard, enlevé un an auparavant. L'année ſuivante Charles V ayant réſigné l'Empire à Ferdinand ſon frere, & ſes Etats d'Eſpagne à Dom Philippe, celui ci trouva la guerre allumée entre ſes nouveaux ſujets & la France. Quoiqu'il eût été ſtipulé dans le traité du mariage que l'Angleterre ne prendroit point de part aux démêlés qui pourroient naître entre les Eſpagnols

1556. & les François, Marie se déclara pourtant en faveur des premiers, & fit passer huit mille Anglois dans les Pays bas sous la conduite du Comte de Pembroke. Le Roy de France pressa de son côté la Régente d'Ecosse de se déclarer contre l'Angleterre, & d'engager les Etats à prendre les armes. Mais les résistances qu'elle trouva dans les membres du Parlement, lui apprirent combien leur ardeur s'étoit ralentie pour les François. N'en pouvant rien obtenir, ni par raison ni par menaces, elle eut recours à l'artifice. Elle fit défiler vers Dumbardes troupes, avec ordre de fortifier Aymouth, contre un article exprès du dernier Traité. Les Anglois renfermés dans Berwick, qui n'est qu'à une petite

distance d'Aymouth, en prirent l'alarme, & insultèrent à diverses reprises les travailleurs. Les Ecoffois voulant tirer raison de ces hostilités tombèrent à leur tour sur les Anglois, & l'on en vint de part & d'autre à une rupture ouverte, comme la Régente l'avoit souhaité. Ainsi cette Princesse occasionna par adresse une guerre qu'elle n'avoit pû obtenir par autorité. Elle engagea même les Etats à envoyer une députation à la Reine d'Angleterre pour la sommer de ne point prendre parti dans la guerre d'Espagne, où pour la lui déclarer à elle même en cas de refus. En attendant le retour des Députés on assembla les milices d'Ecosse, & les Grands du Royaume se rendirent à Edimbourg, pour y concerter ensemble.

1557.

ble les opérations de la campagne. Mais tandis qu'ils étoient à délibérer, d'Oifel & quelques Seigneurs Ecoffois des plus dévoués à la France, se mirent à la tête de quelques troupes, & passèrent la Tweede sans attendre les avis du Conseil, ni la jonction des milices. Cette précipitation du Général François, choqua à un tel point les Seigneurs assemblés à Edimbourg, qu'ils lui firent ordonner de revenir promptement sur ses pas, le menaçant, s'il n'obéissoit, de le traiter comme rebelle & comme criminel de haute trahison. D'Oifel fut obligé de se soumettre, & les choses demeurèrent plus aigries que jamais.

Telle étoit la situation des affaires d'Ecosse, lorsque le courier de France arriva. Les Etats s'étant

affemblés , on y ouvrit les dé- 1557.
pêches de Henry II , elles con-
tenoient en substance ce qui
suit. Henry après avoir rappelé
aux Ecoſſois le ſouvenir des
anciens Traités , & de l'intel-
ligence qui avoit toujours régné
entre les deux peuples , prioit
l'Assemblée des Etats , représen-
tant les trois ordres du Royau-
me , d'envoyer en France des dé-
putés , pour traiter en leur nom
du mariage de leur Reine avec
le Dauphin , ou plutôt pour ter-
miner cette grande affaire qui fai-
ſoit depuis tant d'années l'objet
des vœux & des empreſſemens
des deux Nations. Il ajoutoit ,
qu'entre tous les motifs qui lui
 faiſoient deſirer cette alliance , il
n'en étoit point qui le flattât plus
ſenſiblement que le plaifir de

1557. voir, par ce mariage, l'ancienne union se renouveler entre la France & l'Ecosse, & les deux peuples n'en faire plus qu'un. Qu'il ne doutoit pas que le même motif n'agît aussi puissamment sur leur esprit, & qu'ils n'apportassent à la conclusion de cette affaire toutes sortes de facilités; qu'au reste il n'oubliroit point les marques d'attachement & de zèle qu'ils lui donneroient en cette rencontre, & qu'ils devoient s'attendre à toute la reconnoissance, dont un Prince sensible & généreux est capable.

Mais malgré les instances de Henry, & les pressantes sollicitations de la Régente, il est plus que probable, vû l'indisposition où étoient les esprits, que l'affaire du mariage n'eût pas passé sans

de grandes difficultés, si les Seigneurs du Parlement eussent eû la hardiesse, ou la liberté de la traverser. Mais qu'eussent servi leurs résistances? Leur Reine étoit majeure; elle n'étoit point entre leurs mains, & son sort ne dépendoit plus d'eux. Les obstacles eussent donc été inutiles, & ç'eût été s'exposer à pure perte, aux ressentimens d'une Cour puissante. Ces considérations l'emportèrent sur leurs répugnances, & le Parlement nomma huit députés des trois ordres du Royaume; les Comtes de Cassils, de Rothes, & de Wigton pour la Noblesse, l'Archevêque de Glasgow, l'Evêque d'Orkney, & le Prieur de Saint André pour le Clergé; Séton & Areskinc pour le peuple. Ces Députés arrivés à Paris en 1558.

1558. rent diverses conférences, non pas avec le Chancelier, comme le dit Buchanan, mais avec Bertrandi, Garde des Sceaux, qui en faisoit les fonctions à la place de François Olivier, que les Guises avoient fait éloigner de la Cour. Après bien des difficultés de la part des Ministres d'Ecosse, qui firent les choses de très mauvaise grace, les articles du mariage furent enfin dressés. Il fut stipulé que le Dauphin porteroit le titre de Roy d'Ecosse, mais qu'il ne se mêleroit ni directement, ni indirectement des affaires de ce Royaume. Le Prince par les ordres du Roy, fut appelé Roy Dauphin. Henry II assigna pour doüaire à la Reine d'Ecosse des terres considérables dans la Champagne, & dans le Poitou,

Poitou , avec vingt mille livres ^{1558.} de pension. On prétend que quelques jours avant la conclusion de son mariage , cette Princesse à l'instigation des Guises , fit au Roy Dauphin & à ses successeurs , une donation de son Royaume à perpétuité, soit qu'elle laissât de postérité ou non. Si ce fait est véritable , on peut dire , qu'ils lui firent plus promettre qu'elle ne pouvoit , & peut-être qu'elle ne devoit donner. Le mariage se célébra à Paris , le 24 Avril de l'année 1558. Marie n'avoit qu'un peu plus de quinze ans , & le Prince son époux n'en avoit pas seize accomplis. Dans un repas qui se donna le jour de cette fête , le Duc de Guise fit les fonctions de Grand Maître , à la place du Connétable de Mont-

1558.

morency, prisonnier en Flandres. Le Duc ambitionnoit depuis long-tems cette charge, & il vint à bout dans la suite d'en dépouïller les Montmorency.

Quelques jours après les Ministres Ecoffois ayant été requis de présenter au Dauphin la Couronne, & les autres marques de la Royauté, ils refusèrent de le faire, disant qu'ils n'avoient point reçu d'instructions à ce sujet. Bertrand eut beau leur représenter qu'étant chargés d'un plein pouvoir, rien ne devoit les arrêter. Ils répondirent, que tous les pouvoirs dont ils étoient revêtus, n'empêchoient pas que leur commission ne fût renfermée dans de certaines bornes que la fidélité ne leur permettoit pas de franchir. Tout ce que l'on put obtenir

nir d'eux fût qu'ils proposeroient la chose à leur retour dans l'assemblée des Etats, & la Reine Dauphine leur remit là dessus d'amples instructions, qu'elle les chargea de faire présenter aux Etats par l'Ambassadeur de France. Ayant demandé leur audience de congé, ils partirent pour Dieppe, où ils devoient s'embarquer. Mais avant qu'ils pussent se mettre en Mer, ils furent attaqués les uns après les autres d'un mal, dont les symptomes parurent n'avoir rien de naturel. Quatre des envoyés en moururent, & plusieurs gens de leur suite furent aussi enlevés. Cet accident fit beaucoup parler, & donna matière à d'étranges soupçons. Quand les autres députés furent arrivés en Ecosse, ils pré-

1558. sentèrent aux Etats le traité du mariage, qui fut solennellement ratifié. Ensuite l'Ambassadeur de France ouvrit les instructions dont Marie Stuart avoit chargé les Envoyés. Elles contenoient un ample détail des motifs qui la portoient à demander pour son Epoux la Couronne Matrimoniale (c'est ainsi, dit Buchanan, qu'elle l'appelloit, d'un mot barbare & inusité.) Elle représentoit aux Ecoissois, que c'étoit pour eux une occasion précieuse de s'acquitter de tout ce qu'ils devoient à la nation Françoisse, dont le sang avoit tant de fois coulé pour la cause de l'Ecosse: que pour elle attachée au sort d'un Prince puissant, & appelée à partager avec lui un des premiers Thrônes de l'Europe, elle

ne pouvoit moins faire en sa fa-
 veur, que de l'associer à son pro-
 pre Thrône : que la chose n'étoit
 point sans exemple, que des Rei-
 nes de Naples, d'Espagne & de
 Navarre avoient ainsi partagé
 leur Couronne avec leurs Epoux,
 du consentement de la Noblesse
 & du Peuple : elle ajoutoit, que
 ce seroit un des plus puissans
 motifs, qui pût déterminer le
 Roy de France, à faire valoir les
 droits qu'elle auroit sur le Thrô-
 ne d'Angleterre, si la Reine Ma-
 rie venoit à mourir sans enfans.

En effet, cette Princesse étoit
 attaquée depuis plusieurs mois
 d'une hydropisie qui commençoit
 à faire craindre pour ses jours;
 & Marie Stuart se portoit hau-
 tement pour son héritière. Tou-
 tes ces considérations détermi-

1558.

nérent les membres du Parlement à déferer aux instances de leur Reine. Car les choses étoient si fort en suspens , dans l'incertitude des révolutions que la mort de la Reine d'Angleterre pouvoit faire éclôre , qu'il n'y auroit point eû de prudence aux mécontents d'Ecosse d'éclater sitôt , & d'irriter par un refus une puissance formidable , qui pouvoit le devenir encore plus par la réunion de l'Angleterre. Gilespick Campbell, Comte d'Argyle , & Jacques Stuart , Pricur de Saint André, furent députés en France , pour porter au Roy Dauphin la Couronne. Mais sur la nouvelle qu'on reçût de la mort de la Reine d'Angleterre , ces deux Seigneurs jugèrent à propos de différer leur départ ; soit que prévoyant le

Le 17
Novem.
1558.

DE MARIE STUART. 103
changement qui arriva bientôt 1558.
après dans les affaires, ils ne cruf-
sent pas qu'il fût de la politique
de s'éloigner, soit qu'ils fussent
retenus par les plus factieux, qui
ne cherchoient qu'à semer de
nouvelles causes de broüilleries
entre les deux Royaumes.

La mort de la Reine Marie at-
tira l'attention de toute l'Euro-
pe sur l'Angleterre, par la célé-
bre contestation qu'elle fit naître
entre deux Princesses qui avoient
routes deux, mais l'une dans un
degré bien plus éminent que l'au-
tre, les qualités, les vertus, &
l'ambition dignes du Thrône. Pour
bien examiner ce grand démêlé,
il faut en développer l'origine.

Henry VIII Prince aussi in-
constant qu'emporté dans ses
amours, épousa successivement

1558.

cinq ou six femmes, dont il répudia les unes, & fit mourir les autres. De tant de mariages il ne laissa en mourant que trois enfans, Edoüard VI fils de Jeanne Seymour, qui lui succeda; Marie fille de Catherine d'Arragon, qui regna après Edoüard; & Elisabeth qui nâquit de son mariage avec Anne de Bollen, celle de ses maitresses qu'il aima le plus éperduëment, & qu'il maltraita le plus. Car non content de lui faire trancher la tête, il la répudia solennellement; déclarant qu'elle n'avoit pû être sa femme; par la raison peut-être qu'il avoit eü anciennement commerce avec sa mere, comme un Gentilhomme Anglois le reprocha un jour plaifamment à ce Prince, lui disant *qu'il avoit croqué la poule & le poussin.*

Il fit même confirmer ce divorce 1558.
par un acte autentique du Parle-
ment, dans lequel Elifabeth fut
déclarée bâtarde, & inhabile à suc-
ceder. Il est vrai que depuis dans
un autre acte, il la rétablit dans la
ligne de la succession, & la plaça
après Edouïard, & la Reine Marie.
Mais tous ces actes dictés par la
passion & par le caprice, bien loin
d'éclaircir le droit du Thrône,
ne faisoient que l'embroüiller de
plus en plus. Par le premier, Eli-
sabeth étoit excluë de la Couron-
ne, & n'avoit pas même d'état,
par le second elle étoit rétablie
dans ses droits, & son état étoit
constaté. L'un & l'autre de ces
actes avoit été confirmé dans le
Parlement, & aucun des deux
n'avoit été annullé; à moins qu'on
ne regarde la publication du se-

1558. cond comme une cassation, au moins tacite du premier. Mais en admettant cette interprétation qui peut être susceptible de dispute, il y aura bien d'autres difficultés à lever. Est-il au pouvoir d'un Souverain de baloter ainsi les droits de ses successeurs, & depend-t-il de lui de s'en choisir d'autres que ceux que l'ordre de la naissance appelle immédiatement au Thrône? sur ce principe mettant à part les dispositions particulières de Henry VIII, & examinant les prétentions d'Elisabeth selon les regles du droit ordinaire, quelle source de difficultés! que d'irrégularités ne trouvera-t-on pas dans le divorce de Henry avec Catherine d'Aragon, & dans son mariage avec Anne de Bollen? Après avoir eû

plusieurs enfans de la première, 1558.
il veut s'en séparer sous prétexte
de parenté : sur ce léger scrupule,
qui ne lui vient qu'après dix huit
ans de mariage, il poursuit la sen-
tence de divorce; il n'attend pas
même que cette Sentence soit pu-
bliée; & il consomme son mariage
avec Anne de Bollen avant la
promulgation de l'acte qui lui
permettoit de l'épouser.

Toutes ces irrégularités sur les-
quelles il n'y avoit qu'un Prince du
caractère de Henry VIII qui pût
passer si légèrement, répandoient
un fâcheux préjugé sur la nais-
sance d'Elisabeth, & faisoient le
fonds des prétentions de Marie
Stuart. En effet cette Princesse
étoit petite fille de Marguerite
l'ainée des sœurs de Henry VIII,
mariée en premières nœces à Jac-

1558. que IV Roy d'Ecosse, ainsi au défaut de la posterité légitime de Henry, elle avoit des droits incontestables sur la Couronne d'Angleterre. Mais ces sortes de procès ne se jugent pas toujours selon les regles de l'exacte équité, & en Angleterre moins qu'ailleurs. L'interêt & la politique décidèrent de celui ci. Marie Stuart étoit née hors du Royaume. Elle avoit épousé un Prince étranger, héritier présomptif de la Couronne de France, & qui alloit acquérir des droits sur celle d'Angleterre, si son épouse montoit sur le Thrône. La Nation avoit souffert trop impatiemment sous le dernier regne la domination Espagnole, pour s'exposer sous le regne d'une autre Marie à devenir la sujette de la France. Eli-

sabeth au contraire étoit née & 1558.
avoit été élevée en Angleterre;
ses interêts n'étoient liés aux in-
terêts d'aucune puissance, & sa
domination ne pouvoit causer
d'ombrage. Ce fut ce qui réunit
les suffrages en sa faveur. Elle fût
donc proclamée à Westminster.
Mais en France on jugea tout
autrement de ses droits, & en at-
tendant qu'on fût en état de faire
valoir plus efficacement les pré-
tentions de Marie Stuart, on lui
fit prendre le titre & les armes
de Reine d'Angleterre.

Cependant la paix se négocioit
depuis plus d'un an entre la France
& l'Espagne. Les Plénipotentiaires
des deux Couronnes s'étoient d'a-
bord assemblés à Cercamp, puis à
Cambray où les Ministres d'An-
gleterre s'étoient aussi rendus.

1558. Un des articles qui fut le plus débattu fut la cession de Calais, qui venoit de rentrer sous la domination de la France, & que Philippe voulut faire restituer à la Reine Marie son Epouse. La mort de cette Princesse eût peut-être aplani cette difficulté, si Philippe n'eût formé le dessein d'épouser en secondes noces Elisabeth, sœur de Marie. Il lui fit proposer ce mariage par le Comte
1559. de Feria son Ambassadeur, se faisant fort d'obtenir du Pape toutes les dispenses nécessaires. Philippe cherchoit par cette alliance à se conserver la Couronne d'Angleterre; & l'esperance qu'il eut d'y faire consentir Elisabeth, le rendit d'abord aussi vif sur ses intérêts qu'il l'avoit été pour ceux de sa sœur. Ainsi les

Ministres d'Espagne se roidirent 1559.

toujours sur l'article de Calais.

Mais Elifabeth après avoir amusé

Philippe pendant quelque tems,

fini par lui déclarer que sa con-

science ne lui permettoit pas d'é-

pouser le mari de sa sœur; & qu'il

n'y avoit point de dispense de

Rome qui pût calmer ses scrupu-

les. Le Monarque Espagnol pour

se venger d'avoir été joué par une

jeune Reine, déjà plus habile que

lui dans l'art de feindre, aban-

donna la cause de l'Angleterre, &

fit sa paix particuliere avec la

France. Il s'offrit néanmoins de

s'entremettre pour l'Angleterre

auprès de Henry II; mais il s'a-

quità si mollement de cette mé-

diation qu'Elifabeth voyant le

peu de fonds qu'elle avoit à faire

sur l'Espagne, fut obligée elle-

1559. même de s'accommoder avec la France. L'Ecosse fut comprise dans ce Traité. Voici les principaux articles qui la concernoient : que les Fortifications faites à l'embouchure de l'Aye, où ailleurs, depuis le Traité de Boulogne, seroient démolies : qu'on ne donneroit point d'azile aux rebelles, ni aux transfuges de part ni d'autre, mais qu'on seroit tenu de se les livrer réciproquement : que la Reine d'Angleterre & la Reine d'Ecosse ne renonçoient par ce traité à aucunes de leurs prétentions ; mais qu'elles se les réservoient dans leur entier. La paix fut jurée à Bruxelles par les Agens des trois Couronnes. Le Secrétaire d'Ardoi qui s'y rendit au nom du Roy & de la Reine d'Ecosse leur donna publiquement ces

ces titres qu'il mit à la tête de 1559.
 toutes ses expéditions. *Au nom de
 François & de Marie Rois d'Ecosse,
 d'Angleterre, & d'Irlande.* Ce qui fit
 dire en riant au Duc d'Alva & au
 Cardinal de Grandvelle: *Voici qui
 nous suscitera bientôt de nouvelles af-
 faires.*

Elisabeth alarmée de ces en-
 treprises de la Cour de France
 sur les droits de sa Couronne en
 fit faire de vives plaintes par Ni-
 colas Trochmorton son Ambaf-
 sadeur. Mais on n'eut aucun égard
 aux remontrances de ce Ministre;
 & les choses n'en fussent pas de-
 meurées là, si une mort aussi tra-
 gique qu'imprévûë n'eût enlevé
 Henry II au milieu de ses pro-
 jets, dans le tems qu'il agissoit
 puissamment à la Cour de Rome
 pour faire excommunier Elisa-

10 de
 Juillet
 1559.

1559. beth comme hérétique; & qu'il se préparoit lui même à porter en Angleterre une autre foudre plus crainte, & plus respectée dans ce Royaume. Henry laissa le Thrône à un Prince bien moins redoutable pour Elisabeth.

François II étoit d'un genie au dessous du médiocre, plus propre à se laisser conduire, qu'à gouverner par lui même; d'ailleurs d'une complexion fort délicate. Sous un Prince si foible, la Cour ne pouvoit être long-tems tranquille. Les factions qui avoient commencé à l'agiter sous le dernier regne, la déchirerent cruellement sous celui ci. Henry II qui avoit vu naître les demêlés des Montmorency & des Guises avoit maintenu une sorte d'équilibre entre ces deux Maisons, &

ab or

rollin

. 221

par cette sage politique, il avoit 1559.
empêché les deux partis d'en venir à certains éclats. François II ne fçut pas maintenir le même équilibre, & fit pancher entièrement la balance du côté des Princes Lorrains ses oncles. Le premier usage que firent les Guises de leur autorité, fut de faire éloigner le Connétable, qui fut remercié de ses services, sous prétexte de son grand âge, & que l'on pria d'aller se délasser à Chantilly de ses longues fatigues. L'Amiral de Coligny, & d'Andelot ses neveux furent enveloppés dans sa disgrâce. Tous les partisans de cette puissante Maison furent ou bannis de la Cour ou éloignés des affaires. Le despotisme des Princes Lorrains s'étendit jusques sur les Princes du Sang qui furent

1559. tenus dans une étroite sujettion. Antoine de Bourbon Roy de Navarre leur chef, Prince d'un caractère froid & phlegmatique souffroit assez tranquillement ces injures. Le Prince de Condé son frere, homme plein de feu, de courage & de fierté, les supportoit au contraire fort impatiemment, & ne pouvoit contenir ses murmures. Le refus qu'on lui fit du Gouvernement de Picardie, que le feu Roy lui avoit promis peu de tems avant sa mort, acheva de l'irriter. Il unit ses ressentimens à ceux du Connétable & des autres Seigneurs mécontens, & il n'oublia rien pour les porter à la vengeance. Ayant rassemblé les principaux Chefs de cette faction, il leur représenta avec une éloquence vive & na-

turelle l'indignité de l'esclavage 1559.

dans lequel les Guises renoient le Roy, la Famille Royale, la Noblesse & tout l'Etat: comme s'ils eussent prétendu faire revivre ces tems honteux de nôtre Monarchie où des Maires du Palais revêtus de la suprême puissance ne laissoient à nos Rois qu'une vaine ombre d'autorité, ou les réleguoient dans le coin de quelque Monastere. Il leur rappella le souvenir de toutes les injures personnelles qu'ils avoient reçûes des Princes Lorrains; leur crédit renversé & anéanti par ces nouveaux venus, leurs charges usurpées & envahies: & eux que l'éclat de leur naissance & l'ancienneté de leurs établissemens sembloient devoir fixer à la Cour, & attacher essentiellement à la

1559. personne du Roy, non seulement éloignés de son service, mais bannis de sa présence, & honteusement chassés. Ce portrait vif & touchant, des maux que leur avoient faits les Guises, rouvrit toutes leurs playes, & acheva d'ulcérer des cœurs qui ne respiroient que haine & que vengeance. On concint tout d'une voix à secouer le joug de ces indignes tyrans, dût on avoir recours aux derniers remèdes. On résolut d'intéresser les Huguenots dans cette querelle, & l'on prit avec eux d'étroites liaisons. Enfin, ce fut dans cette fatale assemblée que se trama la conjuration d'Amboise qui éclata quelques mois après.

Il eût été de la prudence des Guises d'étrouffer ces mouvemens

dans leur naissance, & de bien 1559.
affermir leur autorité au dedans
du Royaume, avant que de por-
ter leurs vûes au dehors. Mais
le soin d'appaiser ces troubles les
occupoit bien moins que le pro-
jet de placer leur Nièce sur le
Thrône d'Angleterre; & la pour-
suite de cette entreprise, qui par la
situation des affaires de France,
devenoit de jour en jour plus chi-
mérique, les engagea dans des dé-
marches fort imprudentes. Aussi-
tôt après l'avénement de Fran-
çois II au Thrône, le Cardinal
de Lorraine fit renouveler la
vaisselle de la Reine, & y fit
graver en plein les armes d'An-
gleterre. On affecta de les mettre
jusques sur son Sceau, sur ses
équipages & sur ses meubles. Le
Roy de son côté se porta hau-

1559. tement pour Roy d'Angleterre, & il en prit publiquement le titre dans ses ordonnances. Trochmorton Ambassadeur d'Elisabeth en fit de nouvelles plaintes, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. On lui dit que la Reine en faisant graver les armes d'Angleterre sur son écuillon, ne faisoit que suivre la coutume de France, & d'Allemagne, qui permet aux Cadets de prendre les armes du Chef de leur maison. Trochmorton demanda, si en vertu de cette coutume qui regardoit ces deux Royaumes, & non pas l'Angleterre, le Roy & la Reine étoient aussi autorisés à se faire appeller Rois d'Angleterre & d'Irlande. On lui répondit, qu'ils n'avoient pris cette qualité que pour forcer Elisabeth à quitter

ter le titre de Reine de France. 1559.

Trochmorton repliqua , que les Rois d'Angleterre étoient depuis long tems en possession de ce titre ; que douze Rois de suite l'avoient porté , sans qu'aucun traité les eût forcés d'y renoncer ; au lieu qu'il étoit nouveau de voir un Roy de France prendre la qualité de Roy d'Angleterre. Ces remontrances du Ministre Anglois , ne rendirent pas la Cour de France plus circonspecte , & l'on eut si peu de ménagement pour lui , qu'on affecta de ne servir sur sa table que des plats sur lesquels étoient gravées les armes d'Angleterre. François de Lorraine Grand Prieur , fit arrêter publiquement dans l'Hôtel même de l'Ambassadeur , un des gens de sa suite , qu'il envoya aux Ga-

1559. leres; & comme les domestiques de Trochmorton voulurent s'opposer à cette violence, les Officiers du Grand Prieur firent feu sur eux. En même tems l'on agit à Rome plus fortement que jamais pour engager le Saint Pere à excommunier Elisabeth, & à la faire déclarer bâtarde. Tant de coups sensibles portés à la fois à cette Reine, & qu'elle ne dût imputer qu'aux Guises, en firent l'ennemie capitale des Princes Lorrains, & surtout de Marie Stuart leur Nièce. C'est ainsi que se forma par degrés cette haine violente qu'elle lui porta toujours. La jalousie du Thrône l'a fit naître, mille sujets de brouillerie l'accrurent dans la suite, & elle ne put s'éteindre que dans le sang de cette malheureuse Reine. Mais

pour mieux assurer sa vengeance, 1559.
Elisabeth résolut d'en suspendre
les transports, & d'attendre le
moment favorable pour éclater
plus efficacement.

Instruite des complots que l'on
formoit contre sa Couronne, elle
songea d'abord à s'affermir au
dedans, & à se rendre absoluë.
Ensuite pour prévenir les attaques
du dehors, elle s'appliqua à trou-
bler les Princes voisins, & à leur
susciter tant d'affaires dans leurs
propres Etats, qu'ils ne fussent
pas tentés de rien entreprendre
sur les siens. Comme c'étoit prin-
cipalement de l'Ecosse que ve-
noient ses craintes, parce que la
France y faisoit passer continuel-
lement de nouvelles troupes, &
qu'il y avoit toute apparence
qu'on se dispoisoit à l'attaquer par

1559. là, elle tourna ses premiers soins du côté de ce Royaume, & s'attacha à y semer ou plutôt à y fomenter les divisions, qui depuis le mariage de la Reine s'y étoient violemment rallumées.

Dans le tems de ce mariage nous avons vû que l'Ecosse étoit partagée en deux factions, l'une toute dévouée aux volontés de la Régente, & favorisant les vûs de la France ; l'autre ouvertement déclarée contre le gouvernement présent, & ennemie de la domination Françoise. Outre ces deux factions, il y en avoit une troisiéme qui faisoit alors assez peu de bruit, mais qui à la faveur des ménagemens de la Régente se fortifioit de jour en jour, & devenoit plus formidable. C'étoit celle des Luthériens, des

Anglicans , & des Calvinistes ; 1559.

(car ces deux dernieres Sectes s'étoient aussi introduites en Ecosse, & quoique fort divisées pour les sentimens , elles ne laissoient pas de se réunir contre leurs communs ennemis.) Nous avons dit que la Reine les avoit favorisés pendant un tems pour rompre les intrigues de Pasley Archevêque de Saint André qui avoit entrepris de soulever les Catholiques contre elle. Tant que ces ménagemens politiques durèrent, cette faction lui fut entièrement soumise ; mais lorsqu'après le mariage de sa fille, croyant son autorité suffisamment affermie , elle commença à rougir de protéger des Hérétiques dont l'appui ne lui étoit plus nécessaire , elle éprouva qu'ils n'étoient plus

1559. aussi les mêmes à son égard, & qu'ils n'étoient rien moins que disposés à obeir. Envain voulut-elle renouveler contre eux les anciens Edits, & les livrer à la sevérité des Loix ; ces rigueurs ne firent que les enhardir à la révolte, & que hâter le soulèvement. La sédition commença dans Edimbourg, à l'occasion de la fête de Saint Gille ; Patron de la Ville. Ce jour avoit coutume d'être célébré par une Procession générale où l'on portoit la Statuë du Saint. Quelques jours avant la solennité, les hérétiques enleverent la Statuë, & la cachèrent si bien que les Catholiques ne la purent jamais trouver. On en fit faire une autre à la hâte, & la Procession commença à l'ordinaire. La Reine y

assista ; mais au milieu de la ^{1559.} marche , cette Princesse étant entrée dans une maison pour s'y reposer , les séditieux n'étant plus contenus par sa présence se jetterent sur la Statuë du Saint , la trainerent dans les bouës & la mirent en pièces. Ce fut là le premier signal de la révolte , qui devint bientôt générale. Quelques Gentilshommes de la Province de Fife & d'Angus s'étant ligués , sonnerent le tocsin dans toute l'Ecosse. Ils rassemblèrent un nombre incroyable de gens sous leurs drapeaux , & donnerent à cette ligue le nom de Congrégation. La Reine effrayée de ces mouvemens fut obligée de se relâcher de sa premiere sévérité. Elle accorda aux Réformés le libre exercice de leur religion. Il

1559. leur fut permis de s'assembler, mais on leur défendit de le faire avec tumulte, & de dogmatifer dans les grandes Villes.

Cette tolérance toute sage, & toute nécessaire qu'elle étoit fut blâmée à la Cour de France, & la Régente reçût des ordres précis de donner la chasse aux Sectaires, & de bannir de l'Ecosse toute autre religion que la Catholique. Cette Princesse se prépara à exécuter ces ordres rigoureux, & les Réformés de leur côté voyant qu'on étoit déterminé à les pousser à bout, résolurent de ne plus rien ménager. La Ville de Perth se souleva la première, & se signala par son emportement. Le Ministre Knox homme éloquent & hardi y remua tellement les esprits dans

un discours qu'il fit au peuple, 1559.
 qu'au sortir du prêche, tandis
 que les principaux Bourgeois
 étoient à table, la populacé se
 jetta sur les Eglises, & y com-
 mit les dernières violences. Le
 Monastere des Chartreux fut
 pillé & renversé de fond en com-
 ble; les Rebelles n'y laissèrent
 pas un arbre sur pied; tout jus-
 qu'aux démolitions mêmes fut
 emporté, & en trois jours la pla-
 ce fut nette. Buchanan dans son
 Histoire d'Ecosse dit que tout le
 butin qui se fit en cette rencon-
 tre dans les Eglises & dans les Mo-
 nasteres fut mis en réserve pour
 les pauvres, & que les soldats
 Protestans donnerent des preuves
 d'un désintéressement, qu'il a rai-
 son d'appeller incroyable *.

* *Incredibilis fuit militarium hominum à præ-
 dâ abstinencia.*

1559.

La nouvelle de ces violences ayant été portée à Edimbourg, la Régente en sortit à la tête d'un corps de trois mille hommes, & marcha contre les Rebelles. Mais elle les trouva si bien retranchés, & leurs forces étoient si supérieures, qu'elle ne vit point de sûreté à les attaquer. On parla, & l'on convint d'une trêve aux conditions suivantes : que les troupes feroient licenciées de part & d'autre ; que les portes de Perth feroient ouvertes à la Régente ; mais qu'elle n'y séjourneroit point, & qu'il seroit défendu aux François d'en approcher de plus de trois mille : que les disputes au sujet de la Religion feroient suspenduës, & remises à la décision des prochains Etats. Ces conditions furent assez

mal observées par la Régente qui 1559.
ne fut pas plutôt entrée dans
Perth qu'elle y rétablit la Messe,
y plaça des Magistrats & un
Gouverneur de sa main, châtia
les plus mutins, & laissa une
forte garnison dans la Ville.
Cette conduite excita de grands
murmures, & causa un nouveau
soulevement. Le Comte d'Ar-
gyle & le Prieur de Saint An-
dré, qui avoient négocié la trêve
au nom de la Régente, prirent
prétexte de son peu de fidélité à
l'observer pour rompre avec el-
le, & passèrent dans le camp
des Rebelles avec tous leurs vas-
saux. Leur exemple entraîna le
Comte de Maitland Secrétaire
de la Régente, le Duc de Châ-
tellerand, & le Comte d'Aran,
son fils. Ce dernier qui comman-

1559.

doit en France la garde Ecoſſoiſe, avoit quitté ce Royaume ſur les ſoupçons qu'il eut que les Guiſes vouloient le faire arrêter. Les Rebelles fortifiés de ces ſecours reprirent les armes, & ſe jetterent ſur la Ville de Saint André, où ils penſerent ſurprendre l'Archevêque. La Régente pour arrêter leurs progrès, fut obligée de leur faire de nouvelles propoſitions. Mais elle n'en put obtenir qu'une trêve de huit jours. Au bout de ce terme ils marcherent à Perth, chaſſerent le nouveau Gouverneur & les Magiſtrats, & y rétablirent la Réforme. De là ils prirent la route de Sterlin; ils ſaccagèrent Scone & Lithquo, & pouſſèrent juſqu'à Edimbourg, où la Régente ne les attendit pas. Cette

Princesse s'étoit réfugiée à Dum-^{1559.}
bar avec d'Oifel , & ceux des
Seigneurs Ecoffois qui lui étoient
demeurés fideles. Sa retraite ins-
pira une si grande confiance aux
chefs des Rebelles qu'ils licen-
tierent leurs troupes , & retour-
nerent chacun dans leurs maisons.
La Régente ayant été avertie
qu'il n'étoit resté dans Edim-
bourg qu'un petit nombre de
soldats , peu aguerris , & si mal
disciplinés qu'ils ne faisoient au-
cune des fonctions militaires ,
partit sur le champ avec tout
ce qu'elle avoit de troupes , &
se présenta devant la Capitale.
Elle s'en fit ouvrir les portes ,
& les Rebelles se crurent fort
heureux d'obtenir une trêve de
six mois. La Régente ne la leur
accorda que pour avoir le tems

1559. de faire travailler aux fortifications de la Ville de Leith, dont elle avoit résolu de faire sa place d'armes, & l'entrepôt de tous les secours qui lui arriveroient de delà la Mer. Mais les travaux furent à peine commencés que les Seigneurs confédérés sommèrent la Régente de les interrompre. Sur le refus qu'elle en fit, ils reprirent les armes, & se préparèrent à former le siège de Leith. Mais n'ayant pû s'assembler à tems, ils trouverent cette place hors d'insulte quand ils l'attaquerent, & ils furent contraints de l'abandonner.

Cependant on n'ignoroit pas à la Cour de France les nouvelles entreprises des Rebelles. La Régente écrivoit à ses Oncles les lettres les plus pressantes, &

n'oublioit rien pour les animer ^{1559.}
contre les auteurs de tous ces
désordres. Elle en rejettoit prin-
cipalement la cause sur Jacque
Stuart Prieur de Saint André,
qu'elle représentoit comme un
homme d'un esprit dangereux &
broüillon, dévoré d'une ambi-
tion secrète, qui le faisoit aspi-
rer au Thrône, où il esperoit
que sa qualité de bâtard du feu
Roy pourroit un jour l'élever,
à la faveur des troubles domes-
tiques. Ces plaintes attirèrent au
bâtard des lettres pleines de re-
proches & de menaces de la
part du Roy, & de la Reine de
France. Stuart en fut piqué jus-
qu'au vif, & il sentit d'où partoit
le coup. Il y répondit avec beau-
coup de hauteur, prenant le
Ciel à témoin de son innocence,

1595. & de l'injustice de ses ennemis qui ne cherchoient, disoit-il, qu'à empoisonner ses actions, & qu'à le perdre dans l'esprit de ses Souverains. Il protesta qu'il » n'avoit rien fait de contraire à » l'autorité des loix, ni à la majesté du Prince; à moins qu'on » ne prétendît lui faire un crime » d'avoir embrassé la cause du » pur Evangile, & vengé la Religion opprimée; que ce crime, » si c'en étoit un, lui étoit commun avec un trop grand nombre » de bons Citoyens, pour qu'il dût » s'en repentir, & qu'il ne craignoit point d'en partager le blâme avec tant d'illustres défenseurs de la même cause. »

Une réponse si fiere & si peu soumise, apprit à la Cour de France, ce qu'elle devoit attendre du caractère

caractère des Rebelles d'Ecosse. 1559.

Ses craintes ne furent que trop justifiées par la démarche à laquelle ils se portèrent vers le même tems. Las de lutter seuls contre une puissance formidable, & de soutenir tout le poids d'une guerre, dont ils pouvoient partager le risque & les dépenses avec des voisins, toujours prompts à entrer dans leurs démêlés, ils résolurent d'intéresser les Anglois dans leur querelle, & députèrent à Elifabeth le Comte de Maitland, pour négocier avec elle une ligue offensive & défensive. Le traité fut conclu & signé à Berwick aux conditions suivantes: que la Reine d'Angleterre, qui reconnoissoit le Duc de Châtelleraud pour le légitime & le présomptif héritier de la Couronne

1560.

1560.

d'Ecosse, le prendroit sous sa protection, lui, la Noblesse, & tout le peuple Ecossois, pendant tout le tems que dureroit le mariage de la Reine d'Ecosse & du Roy de France, & un an au delà : qu'elle envoyeroit par Mer & par Terre des troupes en Ecosse pour en chasser les François, & qu'elle ne feroit point de paix avec la France, que la liberté n'eût été rendue à ce Royaume : que les Ecossois de leur côté joindroient leurs forces à celles d'Elisabeth, & qu'ils tiendroient pour ennemis ceux de leurs compatriotes qui porteroient les armes contre les Anglois. Une circonstance fort remarquable dans ce traité, c'est que le Duc de Châtelleraud, & les autres Seigneurs confédérés, protestèrent en le signant,

qu'ils ne prétendoient s'écarter ^{1560.}
en rien de l'obéissance dûe à
leurs légitimes Souverains; & la
Reine d'Angleterre déclara elle-
même qu'elle ne s'obligeoit à les
prendre sous sa protection qu'au-
tant qu'ils seroient fidèles à leur
Reine, & qu'ils s'efforceroient de
maintenir les droits de sa Cou-
ronne.

Dans le temps que les Rebelles
d'Ecosse traitoient avec Elisa-
beth, les Protestans de France lui
députèrent la Renaudie Gentil-
homme Périgourdin, pour l'in-
téresser dans leur révolte, & lui
demander son appui. Ainsi, la
Reine d'Angleterre eut le plaisir
de voir la guerre civile s'allumer
presque en même tems dans la
France & dans l'Ecosse, & les
Rebelles des deux Royaumes.

1560. rechercher avec un égal empressement son alliance. Ce fut le moment qu'elle choisit pour faire éclater les projets de vengeance qu'elle méditoit depuis si long tems. Elle songea à attiser de plus en plus le feu de la révolte en France ; & elle envoya un armement formidable en Ecosse sous la conduite du Lord Grai. Le Général Anglois ouvrit son expédition par le siège de Leith, où la Régente avoit établi tous ses magasins, & où la plûpart des troupes françoises s'étoient retirées. Le siège fut poussé & soutenu avec une égale vigueur. Les François firent de fréquentes sorties, & soutinrent deux assauts dans lesquels les Anglois furent repoussés avec perte.

Cependant la nouvelle de cet

armement causa une grande inquiétude à la Cour de France. Elle étoit trop occupée à lutter contre les Huguenots, pour être en état de faire de puissans efforts en faveur de l'Ecosse. Une flotte considérable qu'on avoit armée quelque tems auparavant pour ce Royaume, n'avoit jamais pû y aborder; la tempête l'avoit dissipée, & avoit contraint le Marquis d'Elbeuf, qui la commandoit, de relâcher au port de Dieppe.

Les Guises se voyant tant d'affaires sur les bras, & ne pouvant suffire à tant d'ennemis, commencèrent à sentir la faute qu'ils avoient faite, en ménageant si peu Elisabeth, dans un tems surtout, où bien d'autres soins, que celui de conquérir le Royaume

1560. d'Angleterre, devoient les occuper. Pour appaïser cette Princeſſe, ils lui envoyèrent de Sévre, & Montluc, Evêque de Valence, avec ordre d'en paſſer par toutes les conditions qu'elle exigeroit. Comme l'uſurpation des armes d'Angleterre étoit un des articles qui lui tenoient le plus au cœur, Montluc entreprit de juſtifier ſes Maîtres là deſſus. Il ſoutint que cette démarche n'avoit rien d'offenſant, & qu'elle ne pouvoit ſignifier autre choſe, ſinon que le Roy & la Reine de France reconnoiſſoient Eliſabeth pour leur parente, & tenoient à honneur de porter ſes armes. La Reine d'Angleterre reçût ces excuſes avec beaucoup de fierté, & rejetta toutes les propoſitions d'accommodement. Les Ambaſſadeurs de

France lui offrirent la Ville de Calais, si elle vouloit consentir à retirer ses troupes d'Ecosse. Elisabeth refusa ces offres, disant qu'elle faisoit très peu de cas de cette bicoque, qu'elle reprendroit toujours, quand elle voudroit. Elle ajouta qu'elle ne rappellerait point ses troupes, que le Roy de France n'eût lui même fait revenir les siennes : ensuite se radoucissant un peu : » je consens » à la paix, dit-elle, mais je veux » qu'elle se traite, en Ecosse, en » présence des Seigneurs confédérés. » Il fallut en passer par tout ce qu'elle voulut, & les Ministres de France & d'Angleterre partirent ensemble pour ce Royaume. Les Conférences s'ouvrirent à Edimbourg au mois de May de cette même année. Jac- 1560.

1560.

que Stuart, Hamilton, d'Argyle, Maitland & les autres Chefs des rebelles, s'étant présentés pour traiter au nom de leur Parti, les Plenipotentiaires François refusèrent de s'aboucher avec eux; disant qu'il n'étoit point de la dignité du Roy leur Maître d'entrer en composition avec des sujets rebelles. Cet incident eut peut-être rompu la conférence, si les Négociateurs Anglois n'eussent imaginé un expédient qui fut agréé des Ministres de France: ce fut d'accorder aux Confédérés, non par voye de traité, mais à titre de pures graces, certains articles qu'on seroit néanmoins tenu d'observer. Ces articles furent, que le Roy de France retireroit toutes ses troupes d'Ecosse, à la réserve de soixante hommes, qui resteroient

resteroient en garnison dans l'Isle 1560.
 de Keth & dans la Citadelle de
 Dumbar : que Marie Stuart du
 consentement de son époux ac-
 corderoit aux Ecoffois une am-
 nistie générale, à commencer du
 10 de Mars de l'année 1559, jus-
 qu'au premier Aoust 1560 : que
 les fortifications faites à Dumbar
 & à Leith seroient rasées, & cette
 derniere place évacuée : que l'E-
 cosse durant l'absence de Marie
 Stuart seroit gouvernée par dou-
 ze Seigneurs, dont sept seroient
 nommés par cette Reine, & cinq
 par les Etats. Ainsi la Régence
 du Royaume fut ôtée à Marie de
 Lorraine. Cette Princesse ne sur-
 vécut pas long tems à sa déposi-
 tion : Elle étoit attaquée depuis
 plusieurs mois d'une maladie de
 langueur qui la consumoit insen-

1560. siblement, & qui la conduisit enfin au tombeau. Elle mourut le dixième jour de Juin de l'année 1560, peu de jours après la conclusion de ces articles; Princesse pleine de courage, de clémence & de bonté, & qui méritoit par ses vertus de régner sur un peuple plus docile. Elle étoit l'aînée des filles de Claude de Lorraine, premier Duc de Guise, & d'Antoinette de Bourbon. Elle épousa en premières nôtces le Duc de Longueville. Après la mort de ce Prince, François I la maria à Jacque V. La veille du jour qu'elle mourut, elle fit appeller les principaux de la Noblesse; & après leur avoir exposé en peu de mots les motifs de droiture & d'équité qui l'avoient conduite durant sa Régence, elle les con-

jura de mettre fin à leurs dissensions , de se réconcilier avec la France leur ancienne alliée , & de rentrer sous l'obéissance de leurs légitimes Souverains. Ensuite adressant la parole au Duc Hamilton , à Jacque Stuart , à d'Argyle, & aux autres Rebelles :
» j'oublie , leur dit-elle , tous les
» maux que vous m'avez faits ;
» oubliez aussi tous ceux que j'ai
» pû vous faire , sans le vouloir ;
» & pardonnez moi d'aussi bon
» cœur que je vous pardonne
moi même. » En signe d'une réconciliation parfaite , elle les embrassa , & par le généreux oubli de tant d'injures , elle arracha des larmes & des regrets à ces cœurs , si difficiles à s'ouvrir à la compassion. Son corps fut porté en France , & inhumé à Rheims dans

1560. le Monastère de Saint Pierre, dont Renée de Lorraine sa sœur étoit Abbessé.

Quand les articles préliminaires qui concernoient les rebelles d'Ecosse furent dressés, on travailla au traité de Paix entre la France & l'Angleterre. Il fut conclu un mois après la mort de la Régente, & telles en furent les principales conditions : le traité de Paix, fait à Câteau-Cambresis entre Elisabeth & Henry II, sera renouvelé & ratifié, de même que le traité conclu dans le même lieu entre l'Angleterre & l'Ecosse : les préparatifs de guerre cesseront de part & d'autre, & la Forteresse bâtie à l'embouchure de l'Aye sera démolie : Le Roy & la Reine de France ne prendront plus à l'avenir les armes,

ni les titres de Rois d'Angleterre ^{1560.}
& d'Irlande , & les feront effacer de leurs Armoiries & de leurs Ordonnances : les discussions qui pourroient naître , pour la garantie de cet article , seront renvoyées à une conférence particulière , ou remises à la décision du Roy d'Espagne : Le Roy & la Reine d'Ecosse se réconcilieront de bonne foy avec leurs sujets , & garderont fidèlement routes les promesses qui ont été faites en leur nom : Ce traité sera ratifié dans l'espace de soixante jours , & les deux parties feront serment de l'observer.

Tels furent les articles de la Paix d'Edimbourg , qui ne mérita rien moins que le nom de paix , par les contestations qu'elle fit naître entre les deux Reines , &

1560.

qui bien loin de terminer leurs anciens démêlés , fut elle même la source d'une infinité de différens. Quand ce traité fut porté à la Cour de France , le Roy & la Reine refusèrent de le ratifier , malgré les sommations réitérées de l'Ambassadeur d'Angleterre , & contre un des articles même du traité. Cette premiere contravention réveilla toutes les craintes d'Elisabeth , & lui apprit à se défier plus que jamais des intentions de Marie Stuart & des Guises. Mais les inquiétudes qu'ils lui caufoient depuis si long tems cessèrent enfin par un coup imprévu qui renversa toutes leurs espérances. François II se préparant un jour à partir pour la chasse , se sentit attaqué d'un mal d'oreille violent , causé par un abcès

qu'il avoit dans la tête. Il en perdit connoissance, & il lui en resta une foiblesse qui fit craindre pour sa vie. Depuis ce jour il ne fit que languir jusqu'au cinquième de Decembre qu'il expira dans de violentes convulsions, âgé d'un peu moins de dix huit ans, après un règne de dix huit mois. Cette mort causa de grands mouvemens à la Cour, & changea toute la face des affaires. Catherine de Medicis mere de Charles IX frere & successeur de François II, qui étoit mineur, ménagea si adroitement les Grands du Royaume, & surtout le Roy de Navarre premier Prince du Sang, qu'elle se fit déclarer Régente.

Cette Princesse n'aimoit ni les Guises, ni Marie Stuart, & n'étoit nullement disposée à embras-

1560. ser leur querelle, & à faire valoir leurs chimériques prétentions. D'ailleurs François II étant mort sans enfans, les interêts de la Reine d'Ecosse n'étoient plus liés à ceux de la France ; & Catherine étoit trop habile pour vouloir se broüiller avec l'Angleterre , surtout au commencement d'une Régence que l'ambition des Grands du Royaume, l'indocilité des peuples, & la fureur des dissensions civiles menaçoient de rendre déjà assez orageuse. Ce n'étoient plus deux factions particulieres, qui divisoient la Cour. Tout le Royaume étoit partagé, & la Religion, source féconde de discordes, servoit de prétexte à une guerre dont la jalousie, l'intérêt, & l'ambition étoient la véritable cause.

Le Connétable de Montmorency ¹⁵⁶⁰
qui s'étoit réconcilié avec les
Princes Lorrains , le Duc de
Guise , & le Maréchal de Saint
André étoient à la tête d'une des
deux cabales qu'on appelloit le
parti Catholique , & formoient
une espèce de Triumvirat. L'au-
tre faction qui étoit toute de Hu-
guenots avoit pour Chefs le Prin-
ce de Condé, l'Amiral de Coli-
gni, & d'Andelot son frere. Le
Roy de Navarre homme timide
& irrésolu flottoit entre ces deux
partis, & la Reine Mere qui avoit
profité de tous ces troubles pour
se faire donner la Régence , ne
songeoit qu'à les fomenter pour
maintenir son autorité. Ainsi,
quoi qu'elle parut d'abord pen-
cher pour le parti Catholique,
néanmoins il fut aisé de juger par

1560. les ménagemens qu'elle eut pour la faction contraire, que sa politique tendoit à entretenir les divisions, & à se rendre par là nécessaire aux deux partis.

Tels furent les changemens que la mort de François II apporta aux affaires de France : Elle en apporta de plus grands encore à la fortune de Marie Stuart. Cette Princesse ne trouvant dans son malheur aucune des ressources qui eussent pû en adoucir l'amertume, ne songea qu'à prendre des sentimens conformes à sa situation. Elle commença par quitter les armes & le titre de Reine d'Angleterre, & se dépouilla d'elle même d'un vain titre qu'elle n'étoit plus en état de soutenir. Elle abandonna une Cour où les intérêts & les plaisirs

avoient changé pour elle , & se 1561.
retira à Rheims , dans le Monas-
tere de Saint Pierre , auprès de
Renée de Lorraine sa tante. Ce
fut là qu'elle prit la résolution
de quitter entièrement la France,
& de retourner en Ecosse. Tout
conspira à l'y déterminer. Ses On-
cles qui songeoient déjà à la re-
marier , & qui la regardoient
toujours comme l'instrument de
leur agrandissement , crûrent
qu'ils en disposeroient avec bien
plus de liberté , lorsqu'elle seroit
hors du Royaume ; & qu'ils se-
roient plus à portée de lui mén-
ager quelque grande alliance ,
dont ils pourroient profiter eux
mêmes utilement. Ainsi ils lui
firent entendre que son propre
intérêt , & celui de sa maison
demandoient qu'elle quittât la

1561. France. Elle-même n'envisageoit plus que des dégoûts à cette Cour, où elle sentoit qu'il lui faudroit vivre dans une dépendance continuelle de la Régente sa belle mere, qui ne l'aimoit point, & pour laquelle elle avoit une égale antipatie. Cette dernière considération la plus capable peut-être d'agir sur le cœur d'une femme, acheva de la déterminer. Durant le séjour qu'elle fit à Rheims elle eut plusieurs conférences avec d'Oisel, & les autres Ministres qui avoient été employés dans les affaires d'Ecosse. Elle les questionna sur la situation présente de ce Royaume, & sur la maniere dont elle devoit se conduire pour pacifier les troubles qui le déchiroient. Ils lui conseillèrent de ménager les Pro-

testans , de s'appuyer même de ^{1561.}
 leur secours s'il le falloit , d'user
 de beaucoup de modération , &
 surtout de ne rien précipiter ; c'est
 à dire de prendre le contre-pied
 de tout ce qu'ils avoient fait eux
 mêmes. Avant que de faire les
 préparatifs pour son voyage ,
 elle dépêcha d'Oisel à Elisabeth
 pour lui en faire part , & pour
 lui demander un sauf-conduit.

En attendant le retour de ce
 Ministre elle partit pour Nancy,
 à dessein d'y voir le Duc de Lor-
 raine , & la Duchesse sa femme,
 qui étoit sœur de François II.
 Elle fut visitée sur sa route par
 Jacques Stuart son frere naturel,
 & par Jean Lesley , Evêque de
 Ross , qui se rendirent tous deux
 auprès de sa personne par des
 motifs fort différens. Lesley zélé

1561. Catholique n'oublia rien pour la prévenir en faveur de son parti, & lui donna des conseils assez violens. Il l'exhorta, aussitôt après son retour en Ecosse, à marcher contre les Rebelles à la tête d'un corps de troupes qu'elle trouveroit à Aberdeen, & qui la mettroit en état de leur faire la Loi. Il lui peignit le Bâtard avec les couleurs les plus noires, & lui conseilla d'employer le crédit de ses Oncles pour le faire arrêter, l'exhortant à le retenir en France jusqu'à l'entière pacification des troubles d'Ecosse. Le Bâtard homme intrigant & artificieux venoit sonder les sentimens les plus secrets de cette Reine, & se proposoit de s'insinuer dans son esprit, & de l'intéresser en faveur de la

Réforme. On prétend même qu'un 1561.
dessein plus caché l'amenoit en
France, & c'est de Cambden,
l'annaliste du regne d'Elisabeth,
que je tire cette particularité.
Cet écrivain assure que Stuart
s'étant persuadé que sa sœur ne
se détermineroit jamais à quit-
ter la France, n'avoit eu d'au-
tre but en se rendant auprès
d'elle, que de la confirmer dans
la pensée d'y rester, de lui insi-
nuer qu'il convenoit pendant son
absence, qu'elle se reposât sur
quelqu'un des soins du gouver-
nement, & d'amener les choses
au point de se faire nommer lui
même Régent du Royaume. Le
Bâtard voyant que les disposi-
tions présentes de Marie ne ré-
pondoient point à ses projets,
se hâta de repartir pour l'Ecosse;

1561.

jugeant par les impressions qu'on avoit données de lui à la Reine, & par l'exemple tout récent du Comte d'Aran, que les Guises, dit on, avoient voulu faire arrêter, qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à faire un plus long séjour en France. Jacques Stuart en prenant congé de la Reine lui demanda la permission de convoquer en son nom les Etats, sous prétexte de s'opposer à quelques désordres qui demandoient un prompt remède, & qu'elle trouveroit heureusement réprimés à son retour. Il lui dit que ses sujets l'attendoient avec impatience; que l'Ecosse commençoit à se calmer, & qu'il ne doutoit pas que sa présence n'y ramenât la paix: que le plus sûr moyen d'y regner heureusement étoit de

de se laisser conduire par les ^{1561.} conseils de sa Noblesse ; que l'exemple & les malheurs des Rois , qui l'avoient précédée , devoient l'instruire ; qu'elle se gardât surtout de rien innover en matiere de Religion , & d'attenter à leur croyance. Qu'enfin elle songeât à ménager la liberté de ce peuple qui aime ses Rois , mais qui déteste les Tyrans. Stuart prit sa route par l'Angleterre , où il eut plusieurs conférences secretes avec Elifabeth ; & si dans ces entrevûës il ne porta pas la perfidie jusqu'à lui conseiller de s'opposer au passage de Marie Stuart , & d'envoyer des vaisseaux pour l'enlever , comme l'annaliste Anglois & M. de Thou , d'ailleurs assez favorable à Stuart , l'en accusent , dumoins

1561.

est-il plus que probable qu'il prit avec elle de nouveaux, & de plus étroits engagemens que jamais. En effet Elifabeth qui continuoit d'entretenir des correspondances avec les rebelles d'Ecosse, n'avoit garde de négliger de s'attacher par toutes sortes de voyes un homme aussi puissant, & aussi accrédité que Jacque Stuart, & le bâtard lui même étoit trop habile, pour ne pas sentir de quelle ressource lui seroit Elifabeth, pour l'accomplissement des projets qu'il méditoit.

Pendant le séjour que la Reine fit à Nancy, elle fut attaquée d'une fièvre tierce qui l'obligea d'aller passer quelques jours dans une des maisons de plaisance du Duc. Quand elle fut rétablie, elle

partit pour Paris, où elle fut conduite par le Cardinal de Lorraine, le Duc de Guise, & le Duc d'Aumale ses oncles qui étoient allés la joindre en Lorraine. A son arrivée le Comte de Bedford que la Reine d'Angleterre avoit envoyé exprès en France l'alla trouver, & après l'avoir complimentée sur la mort de son époux, il la somma de ratifier le traité d'Edimbourg. Quoique Marie Stuart eût quitté les armes, & le titre de Reine d'Angleterre, Elisabeth n'étoit point encore tranquille sur cet article. Outre que c'étoit une démarche forcée à laquelle la nécessité de ses affaires, plus que toute autre considération l'avoit réduite, cette renonciation n'avoit rien de juridique, & la Reine d'Angleterre pouvoit craindre

1561.

que Marie ne fût un jour tentée de reprendre ces mêmes titres, & de faire revivre ses anciennes prétentions. Pour rassurer entièrement Elisabeth, il falloit que la Reine d'Ecosse s'en désistât solennellement & par un acte authentique; & c'est où l'on vouloit l'amener, en la forçant de ratifier le traité d'Edimbourg, dont le troisiéme, & le plus important article portoit: *que la Reine d'Ecosse renonceroit à l'avenir aux armes & au titre de Reine d'Angleterre & d'Irlande.* Marie qui ne vouloit point se broüiller avec Elisabeth, mais qui ne pouvoit renoncer entièrement à des prétentions si chéres, tâcha d'éluder les poursuites de l'Ambassadeur. Elle lui répondit: qu'elle ne pouvoit faire la démarche qu'on exigeoit d'elle,

sans en conférer auparavant avec les principaux Seigneurs d'Ecosse ; d'autant que par un des articles mêmes du traité , qu'on lui proposoit de ratifier , il étoit stipulé que douze de ces Seigneurs prendroient connoissance de toutes les affaires du Royaume. La Reine d'Angleterre qui ne s'attendoit pas à ces nouvelles difficultés en fut fort offensée , & d'Oysel l'Envoyé de Marie Stuart eut bien lieu de s'en appercevoir par la reception qu'on lui fit. Non seulement Elisabeth lui refusa, en présence de toute sa Cour, un passe-port pour sa Maîtresse ; * mais elle lui défendit sous peine de la vie de remettre le pied en Angleterre : » votre Maîtresse est

* M. de Thou s'est trompé lorsqu'il a dit que d'Oysel fut bien reçu d'Elisabeth , & qu'il obtint tout ce qu'il voulut. *de Thou, liv. 22.*

1561.

» jeune, lui dit elle en le congé-
» dant, l'expérience lui viendra
» peut-être avec l'âge. »

Si Marie Stuart fut piquée du refus d'Elisabeth, elle le fut encore plus des termes offensans dont il fut accompagné. Elle s'en plaignit avec beaucoup de chaleur à Trochmorton Ambassadeur d'Angleterre, avec qui elle eut un entretien à ce sujet. Je le rapporterai presque mot pour mot, tel qu'il se trouve dans Cambden qui l'a extrait des lettres originales de Trochmorton : » Je me
» défie, lui dit-elle, de la fois
» blessé de mon sexe, & je ne
» sçais jusqu'où la vivacité pour-
» roit m'emporter ; toutefois je
» ne veux pas que cette foiblesse
» éclate devant autant de té-
» moins que votre Reine en ap-

» pella dernièrement, lors qu'elle 1561.
» reçut si mal mon Ambassadeur.
» Rien ne me fâche plus que de
» m'être, sans nécessité, exposée
» à un refus. J'ai pu passer en
» France, malgré les efforts d'E-
» douard son frere; je pourrai
» bien, avec l'aide de Dieu, re-
» tourner en Ecosse sans sa per-
» mission. J'ai des amis qui au-
» ront la volonté & le pouvoir
» de m'y ramener, comme ils
» m'ont conduite ici. J'eusse
» mieux aimé lui devoir ce ser-
» vice qu'à tout autre. Je vous
» ai souvent entendu dire, que
» pour le bien commun de nos
» Etats, nous ne pouvions vivre
» trop unies; elle paroît néan-
» moins penser autrement: sans
» cela je n'aurois point essayé
» d'elle un refus pour si peu de

1561.

» chose. Mais je vois bien qu'elle
» garde son amitié pour mes Su-
» jets rebelles, & qu'elle se sou-
» cie peu de me ménager, moi qui
» suis sa parente, son égale, &
» assurément son héritière. Je ne
» m'intrigue point dans les affai-
» res de son Royaume. Je sçais
» cependant que l'Angleterre est
» pleine de mécontents. Elle me
» reproche ma jeunesse & mon
» inexpérience. J'avouë qu'elle
» a quelque droit d'être un peu
» plus expérimentée. Cependant
» je suis d'un âge à connoître ce
» que je dois à mes amis, & à
» mes proches, & à ne rien faire
» qui soit indigne de la Majesté
» d'une Reine, ou de l'amitié
» due à une parente : qu'elle me
» permette de dire que je suis
» Reine comme elle, que je ne
» suis

» suis point dépourvuë d'amis , 1561.
» que j'ai le cœur aussi haut, &
» que je puis me mesurer en tout
» avec elle. Mais je m'abstiens
» de ces comparaisons qui sont
» odieuses , & qui engendrent
» des disputes. Pour ce qui re-
» garde la ratification du traité
» d'Edimbourg, je la satisferay ,
» quand j'aurai pris l'avis des
» Grands de mon Royaume.
» Elle me reproche sans cesse
» que je suis jeune & impruden-
» te ; ce seroit l'être sans doute ,
» que de me décider sur une
» affaire de cette importance, sans
» consulter les Nobles. Je n'exa-
» mine point si ce que disent les
» Jurisconsultes est vrai, qu'une
» femme ne répond point des
» faits de son mari. Mais je puis
» dire avec vérité que je n'ai

1561. » rien fait à ma chere sœur que
» je ne voulusse qu'on me fît
» à moi même. Que Dieu par-
» donne à ceux qui ne cherchent
» qu'à nous broüiller.

Elle demanda ensuite à Troch-
morton, quels étoient les griefs
d'Elisabeth contre elle. L'Ambassadeur lui dit d'abord qu'il
n'avoit point ordre de satisfaire
à ses questions, & que ses ins-
tructions se bornoient à lui faire
ratifier le traité d'Edimbourg. Il
ajouta que pour la contenter, il
vouloit bien quitter un moment
le caractère d'Ambassadeur, &
lui parler en homme privé. *Aussi-
tôt après le Couronnement d'Elisabeth,*
lui dit-il, vous avez usurpé les armes
& la qualité de Reine d'Angleterre,
ce que vous n'aviez point fait du vi-
vant de la Reine Marie; vous avez

assez déclaré par cette démarche que 1561.
vous vous portiez pour légitime héritière
de ce Royaume au préjudice d'Elisa-
beth. Jugez maintenant, de la gran-
deur de l'offense, & si entre Souverains
ces sortes d'injures se pardonnent.

» Marie répondit qu'en fai-
 » sant graver sur son écusson
 » les armes d'Angleterre, elle
 » n'avoit fait que suivre la vo-
 » lonté de son époux, & les
 » ordres exprès de Henry II.
 » Qu'elle les avoit quittées aussi
 » tôt après la mort de son mari;
 » qu'au reste elle étoit aussi au-
 » torisée à les garder que le
 » Duc & le Comte Howard, la
 » Duchesse de Suffolck, le Mar-
 » quis d'Excester, & plusieurs
 » autres Seigneurs du Sang
 » d'Yorck & de Lancastre, qui
 » avoient porté les Armoiries

1561. » d'Angleterre , les uns avec la
» barre , les autres en plein &
» sans division.

Marie Stuart eut quelque tems après une nouvelle entrevûë avec Trochmorton. Elle parut vouloir se réconcilier avec Elifabeth, & pria cet Ambassadeur de s'entremettre pour les racommoder. Trochmorton lui dit que le seul moyen de faire sa paix étoit de ratifier le traité d'Edimbourg , comme on l'en avoit tant de fois sommée. Marie répliqua qu'il n'étoit point raisonnable d'exiger d'elle la signature d'un traité qui n'avoit point été conclu pour elle seule , & dont il n'y avoit peut-être pas un article qui la regardât directement. » Le premier, lui dit-elle, concernant » la ratification du traité conclu

» à Câteau-Cambresis entre la ^{1561.}
» France & l'Angleterre, n'est
» pas fait pour moi. Le second
» qui concerne la ratification
» d'un autre traité conclu dans le
» même lieu entre l'Angleterre
» & l'Ecosse, est fait au nom
» de mon époux comme au
» mien. Si l'on veut que je le
» ratifie, il faut le réformer, &
» n'y faire mention que de moi.
» Le troisiéme touchant la ces-
» sation des préparatifs de Guer-
» re, l'évacuation des Places,
» & la démolition des Forte-
» resses a été exécuté. Le qua-
» triéme qui regarde la renon-
» ciation aux Armes & à la qua-
» lité de Reine d'Angleterre,
» & la suppression des actes où
» ces titres se trouveront, je l'ai
» accompli autant qu'il étoit en

1561. » moi , les ayant quittées aussi-
» tôt après la mort de mon époux.
» Pour ce qui est de les faire
» effacer des Patentes & des Or-
» donnances , on voit bien que
» la chose n'est point en mon
» pouvoir. Quand à l'amnistie
» promise à mes sujets rebelles
» par le dernier article de ce
» traité , je ne crois pas qu'ils
» aient jamais lieu de se plain-
» dre de moi , à moins que celle
» qui cherche à traverser mon
» retour , ne les empêche de
» ressentir les effets de ma clé-
» mence. Que reste t-il , dans
» ce traité , ajouta t-elle , qui
» puisse inquiéter vôtre Mai-
» tresse ? Cependant pour ache-
» ver de la rassurer, je veux lui
» écrire là dessus de ma propre
» main , quoi qu'elle ne daigne

DE MARIE STUART. 175

» m'écrire elle même que par 1561.
» celle de ses Secretaires.

Le départ de la Reine d'Ecosse avoit été arrêté pour le commencement du Printems. Mais elle ne put se mettre en route que vers le mois de Juillet. Le Roy & la Reine Mere, le Duc d'Anjou frere du Roy, le Roy de Navarre, & le Prince de Condé la conduisirent jusqu'à Saint Germain en Laye, où elle s'arrêta quelques jours. De là elle se rendit à petites journées à Calais, accompagnée des Cardinaux de Guise & de Lorraine, du Duc & de la Duchesse de Guise, & d'un grand nombre d'autres Seigneurs & Gentilshommes dont plusieurs firent le trajet avec elle. De ce nombre furent le Duc d'Aumale,

1561.

le Marquis d'Elbeuf, & le Grand Prieur ses Oncles, le sieur de Brantome qui lui a donné une place honorable dans ses mémoires, & qui avoit une estime singuliere pour sa personne, & Damville fils du Connétable qu'un motif plus fort que celui de l'estime conduisoit sur ses pas. Ce Seigneur étoit depuis long tems épris des charmes de Marie Stuart. Il avoit même le bonheur de ne lui pas déplaire, & la complaisance avec laquelle elle l'écoutoit, fit croire pendant un tems qu'elle avoit envie d'en faire son époux. Damville à la vérité étoit déjà marié, mais sa femme faisoit profession du Calvinisme, & ce prétexte suffisoit alors pour autoriser un divorce. Les ennemis de la Reine

d'Ecosse ont même débité que 1561.

pour se défaire de cette importune rivale, elle imagina un moyen plus court que le divorce, & qu'elle conseilla à Damville de l'employer. C'est le premier trait que la malignité ait lancé sur Marie Stuart. Il ne porta qu'une foible atteinte à la réputation de cette Reine, & l'atrocité même du crime qu'on lui imputoit, empêcha qu'il ne trouvât créance dans les esprits. Buchanan qu'on ne soupçonnera pas d'avoir voulu épargner cette Princesse, n'a pas jugé l'accusation assez grave pour l'insérer dans son Histoire, ni même dans les libelles qu'il a publiés contre Marie.

La Reine d'Ecosse arriva à Calais vers le mois de Septembre, & s'embarqua six jours après

1561.

son arrivée. La séparation fut accompagnée de bien des larmes de part & d'autre. Le Cardinal de Lorraine que sa douleur n'empéchoit pas de faire d'utiles réflexions conseilla , dit on , à sa nièce de ne point emporter ses diamans qui courreroient trop de risques , & de les lui confier pour plus grande sûreté. Marie s'en excusa , disant que ses diamans ne valoient pas mieux qu'elle , & qu'ils pouvoient bien courir les mêmes risques. Toute la flotte consistoit en deux galères , & en deux vaisseaux de transport. La Reine s'embarqua sur une des galères que le Chevalier de Mévillon commandoit. Brantome qui fit le trajet sur la même galère ; nous a laissé dans ses mémoires des particularités de ce

voyage qu'on trouvera peut-être ^{1561.}
un peu romanesques, mais qui
sont assez conformes au caracté-
re d'une jeune Princesse, nourrie
dans la lecture des Poètes & des
Romans, & sensible à l'excès. Il
dit que le premier objet qui s'offrit
à sa vûë lorsqu'elle sortit du port,
fut le débrisd'un vaisseau qui périt
à ses yeux. » Quel affreux specta-
» cle, s'écria t-elle, & que m'an-
» nonce un si funeste présage ? »
Il ajoute, que penchée sur le
bord de la galère, elle ne cessa
d'avoir les yeux fixés sur le ri-
vage, tantôt paroissant immo-
bile, & comme ensevelie dans
une profonde rêverie; tantôt fon-
dant en larmes, & poussant des
cris entrecoupés de sanglots; quel-
quefois regardant tendrement
le rivage, appelant la France

1561. par son nom, & lui disant : *adieu France, je te perds pour toujours* ; d'autresfois faisant des vœux pour que la tempête la rejettât sur les côtes de Calais, ou qu'une flotte d'Anglois parut, & les forçât à relâcher. Elle passa près de cinq heures dans le même lieu, se comparant à l'infortunée Didon, avec cette différence, disoit-elle, que la Reine de Carthage portoit ses regards sur la Mer, au lieu que la Reine d'Ecosse fixoit les siens sur le rivage. Quand la nuit vint elle se fit dresser un lit le plus près de ce lieu qu'il fut possible, & elle commanda qu'on l'éveillât dès la pointe du jour, si l'on découvroit encore les côtes de France. Un grand calme qui dura toute la nuit fit qu'on les apperçut en effet le lendemain, & cette Princesse

joüit encore quelques heures de 1561.
ce triste objet qui renouvela ses
régrets. Au bout de six jours de
navigation, on aborda en Ecosse,
après avoir heureusement évité la
flotte Angloise à la faveur d'un
brouillard épais. On prit terre
à Leith, & la Reine partit sur
le champ pour l'Islebourg, Ab-
baye célèbre qui n'en est qu'à une
petite lieuë. Marie, & toutes les
Dames & les Seigneurs de sa suite
s'y rendirent sur de méchantes ha-
quenées du païs qu'on leur amena.
Cette Princesse ne put s'empêcher
de dire en les voyant:
» voilà des montures qui ne res-
» semblent guères aux chevaux
» que nous avions en France, &
» que nous voïions dans les Tour-
» nois, mais il faut prendre pa-
» tience. » Le soir de son arrivée,

1561.

cinq ou six cens payfans des environs s'étant attroupés sous ses fenêtres lui donnèrent une méchante sérénade, qui dura toute la nuit, & qui ne lui permit pas de fermer l'œil. Après trois semaines de séjour dans cette Abbaye, elle partit pour Edimbourg, où elle arriva au mois d'Octobre de l'année 1561.

Fin du second Livre.





HISTOIRE

DE

MARIE STUART,

REINE D'ECOSSE

ET DE FRANCE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

*Comment Marie Stuart est reçue
par ses Sujets. Elle écrit à Elisabeth.
Réponse de cette Reine. Situation des
affaires d'Ecosse. Conseillers de Marie
Stuart. Caractere de Jacque Stuart
Prieur de Saint André. Il gouverne
la Reine. Avanture de Châtelart. For-*

1561. *tune de Rizzo. Affaires de France. Guerre des Huguenots. Elisabeth leur envoie des secours. Intrigues des deux Reines. Bataille de Dreux. Le Prince de Condé recherche la Reine d'Ecosse en mariage. On veut la marier à Dom Carlos, & ensuite à l'Archiduc d'Autriche. Elisabeth veut lui faire épouser Robert Dudley. Broüillerie des deux Reines. Entrevüe de Melvil avec Elisabeth. Marie Stuart se détermine en faveur de Milord Darnley. Elisabeth fait semblant de s'opposer à ce mariage, qu'elle favorise sous main. Soulèvement des Ecossois. Mariage de la Reine avec Darnley.*

DÉS que la nouvelle de son arrivée se fut répandue, les Nobles accoururent des différentes parties du Royaume, les uns par empressement & par zèle, les autres par politique, & pour observer ses premières démarches;
le

DE MARIE STUART. 185

le plus grand nombre attirés par ^{1561.}
la nouveauté du spectacle , &
pour satisfaire leur curiosité. Tous
avoient une égale envie de revoir
cette jeune Reine , déjà célèbre
par ses aventures ; née au milieu
des troubles de sa patrie , orphe-
line huit jours après sa naissance ,
en butte à tous les traits du sort
dans un âge où elle ne pouvoit
encore sentir ses malheurs , for-
cée à quatre ans de fuir , & de
chercher un azile au milieu des
flots & des tempêtes , veuve à
dix-huit ans , & contrainte par
la bizarerie de son étoile de re-
tourner dans un Royaume, dont
sa mauvaise fortune l'avoit ban-
nie douze ans auparavant.

Un des premiers soins de Ma-
rie à son arrivée , fut d'écrire à
Elisabeth pour lui en faire part,

Tome I.

Q

1561.

& pour lui demander son amitié : non qu'elle souhaitât sincèrement de se réconcilier avec son ennemie, mais parcequ'elle avoit intérêt de la ménager. Elle lui envoya Jacques de Lidington Comte de Maitland, comme un des Seigneurs qui devoit être le plus agréable à cette Cour, puisque c'étoit un des chefs du parti confédéré, le même qui avoit déjà traité avec Elisabeth au nom des Rebelles, & qui avoit négocié la ligue à Berwick. Lidington étoit aussi chargé d'une lettre des Principaux de la Noblesse, que la Reine d'Ecosse, suivant toutes les apparences, engagea à écrire à Elisabeth conjointement avec elle. Ces Seigneurs unis pour la plupart d'intérêts avec la Reine d'Angleterre, après lui avoir re-

nouvelles assurances de leur 1561.

attachement & de leur zèle, la prioient de seconder les intentions de leur Maîtresse, qui faisoit les premiers pas vers la paix, & qui ne souhaitoit rien tant que de voir une parfaite union s'établir entre l'Angleterre & l'Ecosse. Ils ajoûtoient que le seul moyen de terminer les anciens démêlés, & de concilier tant d'interêts différens, étoit qu'on se relâchât de part & d'autre de ses droits; que Marie Stuart en ratifiant le traité d'Edimbourg renonçât du vivant d'Elisabeth à toutes ses prétentions sur l'Angleterre, & qu'Elisabeth reconnût Marie Stuart pour son héritière présumptive, supposé qu'elle mourût sans laisser de postérité. Ce projet d'accommodement étoit en effet

1561. très bien conçu, & si Marie & Elifabeth eussent voulu s'y prêter, il eût été facile de les mettre d'accord. Mais ces deux Princesses étoient bien éloignées de renoncer à des intérêts si chers, & leur politique ne s'accommodoit nullement de ces voyes abrégées de conciliation. Marie Stuart ne faisoit faire ces propositions à Elifabeth, que parce qu'elle étoit bien sûre qu'elle ne les accepteroit pas. D'ailleurs, en les faisant indirectement, elle ne s'engageoit à rien. Cette Princesse, à qui la nécessité seule avoit fait quitter les armes d'Angleterre, n'en étoit pas au fond moins attachée à ses prétentions, & se réservoit toujours d'anciens droits sur cette Couronne. Toute sa politique tendoit à les faire valoir sourde-

ment, à pratiquer en Angleterre 1561.
& ailleurs d'utiles intelligences, à endormir Elisabeth, si elle le pouvoit, & à attendre des conjonctures heureuses pour se relever de cette rénonciation. Ces vûës ne s'accordoient nullement avec la ratification du traité d'Edimbourg. C'est ce qui la rendit toujours si difficile sur cet article. D'un autre côté, Elisabeth n'étoit pas mieux disposée à l'égard de Marie Stuart. Non seulement elle prétendoit la forcer à renoncer de son vivant à toutes ses prétentions sur l'Angleterre; mais il paroît que dès lors elle avoit pris la résolution de l'exclure pour jamais de la Couronne. Du moins est-il bien sûr qu'elle ne chercha pendant tout son règne qu'à répandre de l'obscurité

1561. sur ses droits , & qu'à environner, pour ainsi dire, le Thrône de nuages pour en écarter sa rivale. Dans cette disposition d'esprit, on juge aisément qu'elle n'étoit pas d'humeur à favoriser les ambitieuses prétentions de Marie Stuart, & à les fortifier elle même en se pressant de la déclarer son héritière. * Quand le Comte de Maitland eût présenté à Elisabeth la lettre de Marie, elle parût fort étonnée de n'y trouver aucune mention du traité d'Edimbourg. Elle dit au Comte qu'elle ne pouvoit qu'être offensée du silence de la Reine sur cet

* M. de Thou se trompe lors qu'il dit que, par l'entremise du Comte de Maitland & des Ministres d'Elisabeth, les deux Reines firent un accommodement par lequel Marie Stuart renonçoit à la succession d'Angleterre du vivant d'Elisabeth, & Elisabeth reconnoissoit la Reine d'Ecosse pour son héritière.

article, sur tout après les assû- 1561.

rances qu'elle avoit données à Trochmorton son Ambassadeur, de ratifier ce traité, dès qu'elle seroit de retour en Ecoffe. Le Comte lui ayant répondu que le peu de tems qui s'étoit écoulé depuis son arrivée ne lui avoit point encore permis de s'occuper d'une affaire importante, Elisabeth parut se contenter de cette excuse. Mais quand elle eût ouvert la lettre des Seigneurs Ecoffois, & qu'elle vit qu'on la prioit de déclarer Marie Stuart son héritiere :
» il est nouveau, dit elle, que vô-
» tre Reine me fasse demander
» des graces, quand elle me doit
» des satisfactions. Que pourroit
» elle exiger de plus, si c'étoit moi
» qui eusse attenté aux droits de
» sa Couronne. Pour prix d'avoir

1561. » usurpé mes armes , & mes ti-
» tres , elle veut que je la déclare
» mon héritière & que je la place
» sur mon Thrône , après qu'elle
» a voulu m'en faire descendre !
» Je n'entre point dans la discuf-
» sion de ses droits : c'est aux Ju-
» risconsultes à en décider. Mais
» j'espère qu'elle ne m'arrachera
» point le Sceptre , ni à mes en-
» fans , si jamais j'en ai. Je ne la
» troublerai point non plus dans
» ses prétentions , quoi qu'elle
» m'en ait donné l'exemple la pre-
» mière. Après ma mort les loix
» ordonneront de mon succés-
» seur. Je ne veux point , en me
» hâtant de le nommer , m'ense-
» velir moi même toute vivante ,
» me couvrir le visage d'un voile
» funébre , & assister , pour ainsi
» parler , à mes propres funé-
railles.

» railles. Un successeur qu'on 1561.
» nous force de reconnoître nous
» est toujours suspect ; rarement
» il se contient dans de justes bor-
» nes. Le peuple avide de la nou-
» veauté se dégoûte du joug de
» ses anciens Maîtres, & adore
» le Soleil levant.

Elisabeth renvoya le Comte de Maitland avec cette réponse, & députa elle même Pierre Mewtas en Ecoſſe pour complimenter la Reine ſur ſon arrivée, & en même tems pour lui faire de nouvelles inſtances, touchant la ratification du traité d'Edimbourg. Marie les éluda à ſon ordinaire, & dit à Mewtas qu'elle ne pouvoit ſatisfaire Elisabeth ſur cet article, qu'elle n'eût mis ordre aux affaires de ſon Royaume qui étoient dans une grande

1561. confusion , & qui demandoient
ses premiers soins.

Quelque tems avant l'arrivée
de Marie Stuart , nous avons vû
que la faction protestante avoit
entièrement pris le dessus ; qu'elle
avoit non seulement obtenu des
Temples & des Autels , mais même
entrepris de renverser ceux
des Catholiques , & de leur in-
terdire l'exercice de leur Reli-
gion. Le Prieur de Saint André
à son retour de France , ayant
convocé les Etats du Royaume,
en vertu du pouvoir que lui avoit
donné la Reine d'Ecosse , l'assem-
blée porta un décret pour l'éta-
blissement de la Réforme dans
toute l'Ecosse , & pour la démolition
des Monastères & des Eglises
Catholiques.

Le retour de Marie Stuart

n'apporta aucun changement aux 1561.

affaires de la Religion. Les Etats s'étant assemblés de nouveau, le même décret y fut confirmé en présence de la Reine, & on l'obligea de présider elle même à cette assemblée, où l'on porta les derniers coups à sa Religion. Outre ce reglement qui regardoit les affaires Ecclesiastiques, on en fit un autre par lequel on força la Reine à s'associer au gouvernement douze Seigneurs, dont les principaux furent Hamilton, Huntley, Stuart, d'Argyle, Morton, Lesley, & Areskine. Ce Conseil ne pouvoit être plus mal composé. Hamilton Duc de Châtelleraud avoit à la vérité les vertus d'un homme privé; il étoit doux, tranquille, humain, & desintéressé; mais

1561. il n'avoit aucune des qualités qui font l'homme d'Etat. L'expérience, l'activité, la pénétration, la prudence & la vigueur lui manquoient. Huntley Chancelier du Royaume sans avoir les bonnes qualités d'Hamilton, avoit toute son incapacité. C'étoit un vieillard inquiet, avare, & cruel, sans jugement, sans modération, sans droiture. Il avoit toujours fait profession de la Religion Catholique qu'il deshonoroit par ses mœurs. Campbil Comte d'Argyle, & Areskiné Baron de Down étoient deux séditieux, partisans outrés de la Réforme & de la liberté de leur pays, & qui dans toutes les occasions avoient levé l'étendard du fanatisme, & de la révolte. Lesley, zélé Ca-

tholique , qui venoit d'être fait ^{1561.}
Evêque de Ross , étoit un autre
fanatique , (car il y en a dans
la bonne comme dans la mau-
vaise cause) qui penchoit tou-
jours aux conseils les plus vio-
lens ; d'ailleurs fort attaché à sa
Reine dont il n'épousa les inté-
rêts qu'avec trop de chaleur , &
à qui il fit plus de tort par son
inconsidération , qu'il ne lui fut
utile par son zèle. Morton étoit
un homme sans foy , comme
sans mœurs , ne tenant à aucun
parti , choisissant toujours le plus
avantageux , & naturellement
porté à embrasser le plus mau-
vais. Stuart avoit un caractère
plus équivoque , & bien moins
facile à démêler. Cet homme
dont nous avons déjà parlé sous
le nom de Prieur de Saint An-

1561.

dré, & que nous appellerons désormais le Comte de Murray, titre que lui conféra la Reine peu de tems après son arrivée, eut trop de part aux révolutions d'Ecosse, & aux infortunes de Marie Stuart, pour laisser rien désirer de ce qui pourra de plus en plus le faire connoître. Il étoit fils de Jacque V, & de la femme d'un Gentilhomme Ecossois, dont ce Prince partageoit, dit-on, les faveurs avec un certain Porterfel, où Porterfilde, homme de la lie du peuple. Cet homme, à ce qu'on prétend, fut le véritable pere de Jacque Stuart. Quoiqu'il en soit il passa sur le compte du Roy, qui le fit élever comme son fils dans le Monastere de Saint André, dont il le fit Prieur. Stuart fit ses étu-

des de Philosophie à Paris dans 1561.
les écoles de Pierre Ramus, où
il sucça le lait de la Réforme.
Les principes de sa Religion le
dégouterent de sa premiere soli-
tude. De retour en Ecosse, il
quitta son Prieuré, où il vivoit
en Moine plutôt qu'en fils de
Roy. L'an 1558, ayant été dé-
puté en France pour négocier le
mariage de sa sœur avec le Dau-
phin, il sollicita dans cette Cour
un emploi plus digne de sa nais-
sance, & plus conforme à son
humeur. Mais sur les justes soup-
çons qu'on eut de sa fidélité,
on ne se pressa point de travail-
ler à son élévation, & il re-
tourna dans son pays avec la
honte de n'avoir pû rien obtenir
dans une Cour où regnoit sa
sœur. Le Bâtard attribua à la

1561.

Régente d'Ecosse les mauvaises impressions qu'on avoit données de lui au Roy de France , & résolut de lui faire payer chèrement les refus qu'il avoit esfuyés. Les Ecossois commençoient à murmurer contre le gouvernement trop despotique de cette Princesse , & de ses Ministres , & le Royaume étoit plein de mécontents. Stuart s'appliqua à fomentier ces troubles naissants, & à attiser ces premiers feux. Il prit d'étroites liaisons avec les Rebelles ; il entra dans toutes les ligues qui se firent contre le gouvernement , & il contribua de tout son pouvoir à faire chasser les François du Royaume. Mais quoiqu'il fût le principal auteur des troubles d'Ecosse , il feignoit de n'y avoir

que la moindre part. Lorsque 1561.

Marie Stuart perdit son Epoux, il fut un des plus empressés à se rendre auprès d'elle pour la consoler, & comme elle se plaignit à lui de la conduite qu'il avoit tenuë pendant la dernière révolution, il lui protesta qu'il avoit fait tous ses efforts pour ramener les rebelles à son obéissance; prenant Dieu à témoin qu'il lui avoit rendu, & qu'il étoit encore prêt de lui rendre tous les bons offices qu'elle devoit attendre d'un fidele sujet, & d'un bon frere. Le véritable motif de ce voyage étoit, comme nous l'avons vû, de solliciter la Régence du Royaume, le Bâtard s'étant faussement persuadé que Marie Stuart ne pourroit jamais se résoudre à quitter la France.

1561.

Tous ces différens traits joints à quelques autres qui s'offriront d'eux mêmes dans le cours de cette Histoire ne nous présentent pas à l'esprit une idée fort avantageuse du Comte de Murray, & ce portrait ne ressemble nullement à celui que Buchanan nous en a tracé dans son Histoire. Mais comme cet écrivain étoit la créature du Comte de Murray, qui le fit précepteur de Jacque VI & garde du Sceau privé, son témoignage ne doit pas être ici d'un grand poids, & il y a tout lieu de croire, que satisfaisant la reconnaissance aux dépens de la vérité, il a flatté le portrait d'un protecteur qui l'avoit comblé de biens. Murray grand partisan de la Réforme en exprimoit toute l'apparente sévérité dans ses mœurs.

Il étoit sobre; il menoit une vie 1561.
 austere & retirée, & quoique
 fils d'un pere extrêmement vo-
 luptueux, & d'une mere céle-
 bre par ses débauches, il pa-
 roissoit n'avoir aucun penchant
 pour le plaisir; simple dans ses
 manieres, modeste dans son do-
 mestique, & fort attaché aux
 pratiques de sa Religion; mais
 sous ces dehors de modération
 & de droiture, il cachoit une
 ame fiere, hautaine, & ambi-
 tieuse, un cœur cruel & féroce,
 & l'esprit le plus artificieux qui
 fut jamais.

Admis au Conseil de la Reine,
 il n'eut pas de peine à attirer à
 lui toute l'autorité du Gouverne-
 ment. Les autres Conseillers n'a-
 voient qu'un pouvoir subalterne,
 & il se rendit maître de toutes

1561.

les délibérations. Cette supériorité de crédit excita la haine & la jalousie de ses Collegues, & des principaux Seigneurs de la Cour. Le Duc de Chatelleraud, le Comte de Huntley, l'Evêque de Ross tous trois membres du Conseil, le Comte de Bothwell si celebre depuis par ses crimes, & par ses disgraces, le Comte d'Aran fils du Duc de Chatelleraud, & quelques autres se liguerent contre lui, & entreprirent de faire tomber sa faveur. Le vieux Comte de Huntley surtout, ennemi personnel du Bâtard, auquel il avoit été forcé de céder le Comté de Murray, se mit à la tête de cette cabale, & éclata hautement contre la tyrannie de Stuart. Il présenta un mémoire

à la Reine dans lequel il accusa 1561.

Murray d'aspirer à la Royauté.

Bothwel offrit même aux Ha-

miltons de le tuer , & si nous

en croyons quelques Historiens,

ils acceptèrent la proposition.

Mais selon d'autres , les ennemis

de Murray ne voulurent jamais se

porter à cette extrémité , & Mel-

vil le plus croyable de tous ne

leur reproche rien de tel. Quoi-

qu'il en soit de cette conjuration

dont les Historiens de ce tems

là parlent fort confusément , l'ar-

tificieux Ministre détourna habi-

lement l'orage , & fit passer ces

intrigues de cour pour autant

de complots formés contre la

personne de la Reine même.

Huntley craignant tout du res-

sentiment du Bâtard se retira dans

ses terres , & arma ses amis &

1561.

ses vassaux pour sa défense, en cas qu'on vint l'attaquer. Le Comte de Murray lui en fit un nouveau crime, & marcha contre lui comme contre un rebelle. Huntley fut pris les armes à la main avec deux de ses fils, & comme il étoit fort gros, il fut étouffé entre les bras des soldats qui se disputèrent cette prise. La mort de ce vieillard ne fut pas capable d'assouvir la vengeance de Murray; il fit trancher inhumainement la tête à Jean Gordon l'aîné de ses enfans, & attendit pour faire mourir l'autre, qu'il eût atteint l'âge marqué par les Loix. Gordon étoit le Seigneur le mieux fait de la Cour; il étoit à la fleur de son âge, & comme sa naissance & ses richesses égaloient sa bonne

mine , on le regardoit comme 1561.

un parti digne de Marie Stuart.

Cette Princeſſe qui l'aimoit n'eut pas le pouvoir de le ſauver , & le Bâtard la força de ſouſcrire à ſon arrêt de mort.

Il pourſuivit avec le même acharnement les reſtes de cette malheureuſe faction. Le Duc de Chateſſeraud premier Prince du Sang fut chaffé honteuſement de la Cour. Le Comte d'Aran ſon fils fut arrêté , & Bothwel qui fut accusé d'avoir voulu aſſaſſiner Murray , n'évita la mort qu'en ſe ſauvant en Angleterre. Par ces coups d'autorité le Bâtard affermit tellement ſa puiffance , que tout , juſqu'à la Reine même , trembloit ſous ſes volontés. Dans cette com-

1561.

mune oppreffion les Catholiques ne furent pas épargnés. L'Archevêque de Saint André Primat du Royaume ayant célébré la Messe dans son Palais, Stuart le fit arrêter sur le champ, & ordonna qu'on le traînât en prison. Les Magistrats d'Edimbourg sollicités sous main par Murray eurent l'insolence de publier un Edit, par lequel il étoit enjoint à tout Catholique, sous les plus grièves peines, de sortir de la Ville dans trois jours. La Reine, qui en un sens étoit comprise dans l'ordonnance, en fut justement irritée; elle cassa les Magistrats, les fit conduire à la Citadelle, & ordonna aux Habitans d'Edimbourg de procéder à une nouvelle Election. Cette
fermeté

fermeté déplût au Comte de Murray qui lui reprocha son affection pour les Catholiques, & son attachement pour de vaines superstitions. Ainsi le Bâtard censuroit toutes les démarches de Marie, & lui faisoit des crimes des choses les plus innocentes. Il entroit jusque dans le détail de sa conscience, & s'érigeant en directeur, il la prêchoit sur son luxe, lui reprochoit ses airs mondains, & son goût pour les parures. D'un autre côté les Ministres Protestans, enhardis par son exemple, invectivoient contre elle avec la dernière insolence, la traitant publiquement de Jézabel, d'ennemie de l'Evangile, & d'appui de l'idolâtrie. Un jour qu'elle se faisoit dire la Messe dans son Palais,

1561. la populace se jetta sur l'Autel, brisa les cierges & les Vases Sacrés, & alloit mettre le Prêtre en pièces, si le Comte de Murray, qui survint, n'eût arrêté le désordre, & apaisé cette multitude effrénée.

Une aventure qui arriva dans le même tems, & qui fit un grand éclat, ne contribua pas à augmenter le respect des Ecoffois pour la personne de leur Reine. Châtelart Gentilhomme François, attaché au Maréchal Damville avoit eû de l'accès auprès de Marie Stuart, lors qu'elle étoit Reine de France. C'étoit un Gentilhomme de très bonne mine, & d'une des meilleures familles du Dauphiné. Il étoit par sa mere petit neveu du Chevalier Bayard. Il avoit quelques talens

pour la Poësie, & par cet en-^{1561.}
droit il avoit plû à la Reine. Ce
n'étoit de la part de cette Prin-
cesse qu'un goût d'estime qui
regardoit moins la personne que
les talens de ce Cavalier. La
liberté qu'eut Châtelart de lui
faire sa cour, jointe à l'accueil
favorable qu'il en reçût, inspira
à ce Gentilhomme bien d'autres
sentimens. Il ne put voir tant
de charmes sans en ressentir le
pouvoir, & au lieu d'étouffer
dans sa naissance une passion,
également difficile & périlleuse
à satisfaire, il se livra à tous les
transports du plus téméraire
amour qui fut jamais. Dans le
tems que la passion de Châtelart
commençoit, la mort de Fran-
çois II arriva. La Reine quitta
la Cour, & prit le parti de re-

1561.

tourner en Ecosse. Le Maréchal Damville qui, comme nous l'avons dit, en étoit lui même amoureux résolut de l'accompagner, & ne s'imaginant pas trouver un rival dans la personne d'un de ses Gentilshommes, il le mena avec lui. Il lui fit même confidence de sa passion, & le laissa après lui en Ecosse pour faire tenir ses Lettres à Marie, & pour ménager auprès d'elle les intérêts de son amour. Châtelart en parlant pour son Maître ne s'oublia pas lui même, & tâcha de faire comprendre à la Reine un secret, que le respect seul lui faisoit taire. Cette Princesse ne pénétra point le motif de ses assiduités, & n'attribua qu'à son zèle pour les intérêts du Maréchal, ce qui étoit l'effet de l'a-

mour le plus passionné pour elle. 1561.

Il s'émancipa jusqu'à lui présenter des vers , qui eussent pû passer pour autant de déclarations d'amour. Mais la Reine qui les regardoit comme des jeux d'esprit les recevoit sans scrupule, & ne faisoit pas même difficulté d'y répondre. Châtelart ne fut point téméraire à demi. Un soir qu'il entra dans l'appartement de Marie, il se glissa sous son lit, & s'y tint caché jusqu'à la nuit. Il y fut découvert par les Femmes de la Reine, & cette Princesse fut assez bonne pour lui pardonner. Elle recommanda le secret à ses Femmes, & renvoya Châtelart après lui avoir fait une sévère réprimande. Ce malheureux fut peu sensible à cette clémence ; il cherchoit à

1561. périr, ou à triompher des résistances de la Reine. On le surprit quelques jours après dans le même lieu, & la chose fit trop d'éclat pour que Marie pût avec honneur dissimuler cette insulte. Le téméraire fut livré entre les mains des Juges qui le condamnèrent à avoir la tête tranchée. Quand il fut sur l'échaffaud, il se fit lire l'ode de Ronsard sur la mort, *ne s'aidant autrement*, dit Brantome, *d'autre livre spirituel, ni de Ministre, ni de Confesseur.* Avant que de tendre le col à l'exécuteur, il se tourna du côté du Palais de la Reine, & s'écria : » adieu la plus belle, & la plus cruelle Princesse du monde.

Quoique Marie Stuart n'eût d'autre part à cette aventure que

d'avoir paru trop belle à Châtelart, on ne laissa pas, comme il arrive toujours dans ces rencontres, d'en porter des jugemens peu avantageux à sa vertu. On l'avoit vû vivre avec Châtelart dans la plus grande familiarité; elle avoit souffert ses assiduités avec une complaisance, dont on avoit eû peine à pénétrer les motifs. Les vers qu'il avoit faits pour elle tombèrent entre les mains des Courtisans, & furent bientôt dans celles de tout le monde. Ils fortifièrent ces mauvais bruits: ils firent croire que ce Gentilhomme n'avoit point été si maltraité qu'on le publioit, & que la Reine le sacrifioit bien moins à son ressentiment qu'à sa politique. D'autres jugèrent qu'on ne publioit qu'une partie de ses crimes, qu'un hom-

1561. me entreprenant & passionné trouve toujours les moyens de parvenir à son but, que rarement il échouë deux fois de suite, & que l'amour furieux & desesperé est capable de tout.

La Reine d'Ecosse pour n'être plus exposée à de pareilles insultes, résolut de prendre une garde de Soldats. L'entreprise étoit délicate, & n'avoit été tentée par aucun de ses prédécesseurs, qui n'avoient d'autres gardes que l'amour & la confiance de leur peuple. Pour autoriser cette nouveauté, elle usa, dit-on, d'un stratagême que lui suggéra Jean Stuart, Comte d'Athole, son frere naturel. Elle fit répandre le bruit que le Comte d'Aran (le même que le Comte de Murray avoit fait emprisonner, & dont
la

la Reine avoit obtenu la délivrance) vouloit l'enlever pendant la nuit, & la conduire dans un Château aux environs d'Edimbourg, pour l'épouser de force. On ajoûte, que pour donner plus de vraisemblance à ce bruit, elle aposta des Cavaliers armés, qui parurent aux environs du Palais, la nuit de ce prétendu enlèvement; que le lendemain la Reine exposa dans son Conseil le risque qu'elle avoit courû, & que là dessus elle prit des gardes, sous prétexte de pourvoir à sa sûreté.

Le Comte de Murray étoit alors absent. Marie l'avoit envoyé à la tête d'un corps de troupes pour châtier des brigands qui ravageoient quelques provinces éloignées. Si cette nouveauté l'étonna à son retour, il dû être

1561.

bien plus surpris de l'élévation d'un homme, que la Reine choisit dans la plus vile condition, pour en faire son premier Ministre, & son favori. Ce fut David Rizzo, ou Riccio, que la fortune conduisit à sa Cour. Il étoit fils d'un Musicien de Turin chargé d'une nombreuse famille, qui lui apprit les principes de son art. Rizzo quitta de bonne heure la maison paternelle, & se rendit à Nice, où le Duc de Savoye tenoit sa Cour. Il entra au service du Comte de Moretto, & ce Seigneur ayant été nommé à l'Ambassade d'Ecosse, Rizzo le suivit dans ce Royaume, & résolut de tenter fortune à la Cour de Marie, qui faisoit accueil aux gens de sa profession. Il chanta devant la Reine : sa voix lui plut, &

elle le demanda à Moretto. La 1561.

Musique n'étoit que le moindre de ses talens ; il avoit l'esprit souple & délié ; l'imagination agréable & pleine de faillies, les manieres douces & liantes, beaucoup de hardiesse, & encore plus de suffisance. C'étoit de quoi réussir à la Cour. Il s'insinua si avant dans l'esprit de Marie Stuart, qu'il devint en peu de tems son favori. La place de Secrétaire des dépêches françoises étant venuë à vaquer, Rizzo en fut pouvû, & les plus importantes affaires lui passèrent par les mains.

Tandis que sa fortune occupoit 1562. les esprits en Ecosse, les choses se broüilloient terriblement en France, & la guerre civile y étoit plus allumée que jamais. Le Duc de Guise, le Connétable, & le

1562.

Maréchal de Saint André, ces trois chefs des Catholiques, que les Huguenots appelloient par dérision les Triumvirs, avoient enfin fixé les irrésolutions du Roy de Navarre, & l'avoient attiré dans leur parti. Le Cardinal de Lorraine lui proposa de faire divorce avec sa femme, qui étoit Hugenotte, & d'épouser la Reine d'Ecosse. Il lui fit entrevoir que le Pape & le Roy d'Espagne avoient cette alliance fort à cœur; que le premier lui accorderoit les dispenses nécessaires, & que l'autre étoit prêt à lui restituer à ce prix la Navarre. On prétend même, & la chose est fort croyable, qu'il lui fit espérer que ces deux Puissances s'uniroient avec la France pour lui mettre sur la tête la Couronne d'Angleterre,

sur laquelle par cette alliance il 1562.
alloit acquérir des droits.

Elifabeth instruite par ses espions de toutes ces intrigues, dépêcha secrètement Sidney en France, pour observer de plus près les démarches des Guises, & pour rompre les mesures de ses ennemis. Elle traita de nouveau avec les Chefs du parti Huguenot, & s'engagea à leur envoyer six mille hommes, à condition qu'ils la mettroient en possession du Havre de Grace. Les soins qu'elle donnoit au dehors, ne l'empêchoient pas d'être attentive au dedans, & de veiller aux moindres mouvemens, qui pouvoient naître dans l'intérieur de son Royaume. Elle découvrit qu'Arthur de la Pole avoit conspiré, avec quelques autres Sei-

1562.

gneurs, pour mettre la Reine d'Ecosse sur le Thrône d'Angleterre, & pour se faire déclarer Duc de Clarence. Elle fit faire le procès à Arthur & à ses complices, qui furent condamnés à perdre la tête. Elifabeth fut avertie dans le même tems, que le Comte de Lénox & sa femme entretenoient des intelligences avec Marie, & étoient en commerce de lettres avec elle. Ces liaisons, dont nous découvrirons bientôt le véritable motif, parurent d'autant plus suspectes à Elifabeth, que Lénox étoit Ecossois de naissance, & que Marguerite d'Angu son épouse étoit tante de Marie Stuart. Ils furent arrêtés l'un & l'autre, & conduits à la Tour.

Ainsi Elifabeth & Marie, par

les entreprises qu'elles formoient ^{1562.}
l'une contre l'autre, ne cher-
choient qu'à se surprendre, &
qu'à soulever réciproquement
leurs sujets. Ces intrigues étoient
conduites avec beaucoup d'adres-
se, & une profonde dissimula-
tion de part & d'autre. Plus
les complots qu'elles méditoient
étoient pernicioeux, plus elles se
faisoient de caresses. Elles s'écri-
voient dans ce tems là toutes les
semaines; elles se consultoient sur
leurs affaires, & se faisoient mê-
me des présens. Marie ayant en-
voyé à Elisabeth une bague tail-
lée en cœur avec un compliment
en vers, qu'elle fit faire par Bu-
chanan, Elisabeth fit couper un
diamant en deux parties égales,
en retint une moitié, & lui en-
voya l'autre : voulant lui faire

1562.

entendre que dans quelque disgrâce qu'elle tombât, elle pouvoit compter sur son assistance, dès qu'elle lui présenteroit la moitié de son diamant. Les deux Reines parurent même desirer de se voir, & se proposèrent mutuellement une entrevue, pour terminer de vive voix leurs différens. La chose fut acceptée de part & d'autre, & il n'étoit plus question, en apparence, que de régler le cérémonial de l'entrevue. Mais on leur représenta que ces pourparlers entre Souverains sont sujets à de grands inconvéniens, qu'il s'y mesle souvent de l'animosité, qu'ils donnent lieu à des comparaisons odieuses, & que bien loin d'appaiser les querelles des Princes, ils ne font communément que les envenimer.

Les six mille Anglois qu'Eli-^{1562.}

sabeth avoit promis au Prince de Condé, & aux autres chefs du parti Calviniste, débarquèrent au mois de Septembre sur les côtes de Normandie. Les portes de Dieppe & du Havre leurs furent ouvertes par les troupes Huguenottes. La Reine d'Angleterre, pour autoriser cet armement, publia trois mois après un manifeste un peu tardif, ^{1563.} dans lequel elle déclara, » qu'elle » envoyoit une armée en Normandie, non pour recouvrer » cette Province, l'ancien patrimoine de ses ayeux; mais pour » la conserver au jeune Roy des François, contre la tyrannie des » Guises, qui persécutoient avec » fureur les partisans du pur Evangile, qui avoient usurpé Calais » sur elle, & qui commençoient

1563. » à investir tous les ports de
» Normandie , pour être plus à
» portée de fondre sur l'Angle-
» terre ; qu'elle ne pouvoit souf-
» frir toutes ces violences sans
» manquer au jeune Roy son fre-
» re & son allié , qu'on tenoit
» dans l'oppression , sans trou-
» bler le repos du monde Chrê-
» tien , & ce qui est le principal,
» sans se manquer à elle même,
» & sans trahir sa Religion. »
En même tems elle fit dire au
Roy d'Espagne , qu'elle n'avoit
fait passer des troupes en France ,
que pour empêcher les Guises de
porter la guerre en Angleterre ;
qu'elle s'étoit emparée du Havre ,
pour s'assurer la restitution de
Calais , qui , selon les termes du
traité de Câteau-Cambresis ,
devoit lui être rendu au bout de

huit ans. Le Roy d'Espagne répon- 1563.
dit, que si Elisabeth n'avoit point
d'autres vûës, il ne traverseroit
point son armement. Mais que si le
but de la Reine d'Angleterre étoit
de soutenir les Hérétiques, il ne
souffriroit pas qu'on attaquât im-
punément la Religion de ses pe-
res. L'Evêque d'Aquilée, Am-
bassadeur d'Espagne en Angle-
terre, expliqua plus clairement
encore les intentions de Philippe,
& dit sans détour à Elisabeth,
que le Roy son Maître ne pou-
voit, ni ne vouloit abandonner
le Roy de France dans cette
guerre. Elisabeth lui fit cette
courte replique : *que chacun garde
sa maison, je sçaurai bien garder la
mienne.*

Le Prince de Condé ayant mar-
ché vers la Normandie, pour join-

1563. dre les troupes d'Angleterre, ren-
contra proche de Dreux, le Duc
de Guise, qui tailla son armée
en pieces, & qui le fit prison-
nier. Cette journée si malheu-
reuse pour les Huguenots, les for-
ça à demander la paix. Ils la fi-
rent sans consulter Elisabeth, &
sans faire mention d'elle dans le
traité. Ils se joignirent même aux
Catholiques pour chasser les An-
glois de Normandie, & ils pressé-
rent vivement, avec le Connê-
table, le siège du Havre, qu'ils
avoient livré aux ennemis un an
auparavant. Les Anglois renfer-
més dans cette Place ayant re-
proché aux Calvinistes leur chan-
gement, ceux-ci répondirent,
que les François, quoique divisés
par la Religion, sçavoient se réunir
quand il s'agissoit de défendre leur

Prince, & leur Patrie. La peste & ^{1563.}
les maladies s'étant mises dans la
place, Warwick qui en étoit Gou-
verneur, fut obligé de la rendre,
après l'avoir gardée onze mois.

Les tentatives que fit le Car-
dinal de Lorraine, pour marier
sa nièce avec le Roy de Navarre,
échoüerent, autant par les irré-
solutions de ce Prince, que par
les intrigues d'Elisabeth, qui agit
fortement auprès du Prince de
Condé, pour l'engager à détour-
ner son frere de ce mariage. Le
Prince entra d'autant plus volon-
tiers dans les vûes d'Elisabeth,
qu'il songeoit lui même à épou-
ser la Reine d'Ecoffe. Cet enne-
mi déclaré des Guises ne rougit
point de soupirer pour leur nièce,
& une des principales conditions
qu'il mit à son raccommodement

1563.

avec la Cour, fut que le Cardinal de Lorraine, & le Duc de Guise s'employeroient pour faire agréer cette alliance à Marie Stuart. Ils la lui proposèrent en effet ouvertement, mais ils l'en firent détourner sous main, ne voulant pas confier le sort de leur nièce, & des Catholiques d'Ecosse, à un Prince ennemi de leur Sang, & de leur Religion.

Il se présenta vers ce même tems une autre alliance bien plus capable d'attirer leurs suffrages, & de flatter leur ambition. Ce fut celle du malheureux Don Carlos Prince d'Espagne, que Philippe II voulut alors marier à la Reine d'Ecosse, moins pour ajouter une nouvelle Couronne à celles qu'il devoit un jour lui

laisser , que pour éloigner un fils 1563.
trop entreprenant, trop fier, &
peut-être trop vertueux. Chanton-
nai, Ambassadeur d'Espagne en
France, recût ordre du Cardinal
de Grandvelle son frere, de faire
au Duc de Guise, & au Cardinal
de Lorraine la première ouver-
ture de ce mariage. Ceux-ci ré-
solurent de tenir la négociation
secrete, & surtout de la cacher
à Catherine de Médicis, dont ils
se défioient. Mais, malgré toutes
les précautions qu'ils prirent, elle
en fut avertie, & elle n'oublia
rien pour traverser une alliance,
également contraire aux vûes de
sa politique, & aux interêts du
Royaume. Premièrement, ce ma-
riage rendoit les Guises trop puis-
sants, & les mettoit en état de se
passer de la Reine Mere, dont la

1563. politique tendoit à les tenir dans la dépendance. En second lieu, il ouvroit à Philippe II le chemin de la Monarchie universelle, que Charle Quint lui avoit tracé; car non seulement il faisoit entrer dans la maison d'Espagne la Couronne d'Ecosse, mais il lui acquéroit des droits sur celle d'Angleterre, en vertu des prétentions de Marie Stuart. Enfin, ces liaisons des Guises avec l'Espagne, mettoient Philippe à portée de s'ingérer dans les affaires de France, & de profiter des troubles de Religion, pour faire valoir utilement le titre de Roy Catholique, que le Conseil d'Espagne étendoit alors sur tous les Royaumes divisés par le Schisme. Catherine de Médicis traversa donc de tout son pouvoir ce mariage.

mariage. Comme elle eut quelque soupçon que l'Empereur Ferdinand la favorisoit en secret, elle chargea Bernardin Bochetel Ambassadeur en cette Cour, de sonder plus particulièrement les dispositions de ce Prince, & d'observer soigneusement tout ce qui se traiteroit à cet égard. En même tems, feignant d'ignorer les menées du Cardinal, elle tâcha de le détourner indirectement de l'alliance d'Espagne, en lui proposant de marier sa nièce avec l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur, & d'entremettre l'autorité du Roy de France pour faire réussir ce mariage. Le Cardinal ne pouvoit rejeter ces offres sans se broüiller avec la Régente, & il se trouva alors plus intéressé que jamais à la ménager,

1563. par le coup fatal qui enleva le Duc de Guise.

La Guerre s'étant rallumée avec les Calvinistes, ce Duc fut tué en trahison par Poltrot de Merey, Gentilhomme Huguenot, qui crut mériter le ciel par cet infame assassinat. Ce fanatique à qui la main trembloit, & à qui le cœur reprochoit l'action qu'il alloit faire, se mit en prières dans le lieu où il étoit en embuscade, & prenant Dieu à témoin de la pureté de ses intentions, il le conjura de le confirmer dans son dessein, si c'étoit sa volonté qu'il l'exécutât, où de le lui ôter, si ce mouvement ne venoit pas de lui. Il eut à peine achevé cette priere qu'il sentit renaître son courage, & alors ne doutant plus de l'inspiration

du Ciel , il se prépara sans re-
mors à commettre son crime.

1563.

Catherine de Médicis ne regreta pas beaucoup ce grand Homme , dont l'ambition & les vertus lui faisoient ombrage. Elle commença à garder moins de ménagemens avec les Princes de sa Maison , & Marie Stuart éprouva les premières marques de son refroidissement. On cessa de lui payer son doüaire & ses pensions , & la garde Ecossoise , qui depuis plusieurs siecles étoit attachée à la personne de nos Rois , fut entierement supprimée. Dans ce déclin d'autorité le Cardinal de Lorraine s'apperçut bien qu'il falloit renoncer de bonne grace aux propositions de l'Espagne , & accepter l'entremise de la Reine mere , pour

1563. l'alliance de l'Archiduc Charle. Ce qu'il y eut de plus mortifiant pour lui, c'est qu'il fut obligé d'en faire lui même la première ouverture à Ferdinand. Il le trouva à Inspruk où ce vieil Empereur s'étoit retiré, après avoir fait couronner Maximilien son fils. Ferdinand qui ne se mesloit presque plus du gouvernement, renvoya la connoissance de cette affaire à Maximilien, qui la traversa par des vûës particulières de politique, qu'il faut développer.

Philippe II n'ayant d'autre héritier de ses vastes Etats que Dom Carlos, Maximilien neveu de Charle Quint, que cette succession regardoit, si la race de Philippe venoit à s'éteindre, ne désespéra pas de monter un jour sur le Thrône d'Espagne. Com-

me il n'y avoit que ses freres ^{1563.}
qui pussent lui disputer cet hé-
ritage, il résolut de les tenir dans
une grande dépendance, & pour
cela il ne se pressa pas de les
établir. Melvil Gentilhomme
Ecossois, qui étoit attaché à
l'Electeur Palatin, ne fut pas
longtems à pénétrer les vérita-
bles vûes de ce Prince. La Rei-
ne d'Ecosse, qui songeoit alors
sérieusement à cette alliance,
l'avoit chargé de s'insinuer dans
les bonnes graces de l'Archiduc,
de s'informer de son âge, de ses
qualités, & de sa Religion, & de
tâcher d'avoir son Portrait. Elle
lui avoit surtout recommandé
de pressentir Maximilien sur ce
mariage. Melvil étoit d'autant
plus à portée de s'acquiter de
cette commission, que l'Electeur

1563. son Maître étoit fort lié avec ce Prince , & pouvoit lui fournir les occasions d'approcher de sa Personne. Maximilien étant à la diète d'Ausbourg fit confidence à l'Electeur Palatin, du mariage projeté entre l'Archiduc son frere , & la Reine d'Ecosse. L'Electeur lui ayant demandé ce qu'il en pensoit, Maximilien répondit froidement qu'il ne seroit point fâché de voir son frere Roy d'Ecosse & d'Angleterre. L'Electeur lui offrit là dessus de lui faire connoître un Gentilhomme Ecossois de sa Cour, qui pouvoit le servir utilement dans cette affaire. C'étoit justement Melvil qui étoit alors dans le Pays de Hesse , & que l'Electeur Palatin dépêcha à l'Empereur à son retour, avec un de

ses Conseillers nommé Zuliger. 1563.

Melvil dès les premières conférences soupçonna la sincérité des intentions de Maximilien, & comprit qu'il n'avoit pas ce mariage fort à cœur. Pour s'assurer davantage de ses dispositions, il engagea Zuliger à fonder là dessus un des Secretaires de ce Prince, avec lequel il étoit fort lié. Zuliger dans une débauche de vin tira le secret de ce Ministre, & Melvil en rendit compte au Secrétaire Lidington, dans une lettre qu'il lui écrivit.

Cependant Elisabeth instruite des mouvemens que le Cardinal de Lorraine se donnoit pour cette affaire, envoya Randolphe en Ecosse, pour déclarer à Marie Stuart, que, si dans la résolution où elle étoit de se remarier,

1563.

elle écoutoit les propositions du Cardinal, cet ennemi capital des Anglois, elle perdrait avec l'amitié de ce Peuple, l'espérance de se voir jamais leur Reine; que si elle vouloit en croire les conseils d'une sœur, & d'une bonne amie, il falloit qu'elle choisit un époux dans le sein même de l'Angleterre, pour sa propre satisfaction, pour celle de ses sujets d'Ecosse, & pour le bonheur d'une Nation, sur laquelle elle devoit un jour regner. Randolphe insinua en particulier à Murray & à quelques autres Seigneurs, qui approchoient le plus de la Reine, que l'intention d'Elisabeth étoit qu'elle fit tomber son choix sur Robert Dudley. C'est ce qu'il déclara lui même ouvertement à Marie

Marie quelques jours après, ajoutant qu'Elisabeth n'attendoit que son consentement à ce mariage, pour la faire déclarer dans un Parlement sa sœur, sa fille, & son héritière présomptive. C'étoit prendre la Reine d'Ecosse par l'endroit le plus sensible. Elle ne pût résister à l'appas d'une Couronne qu'on lui montroit de si près, & se consolant d'avoir perdu Dom Carlos & l'Archiduc, elle consentit à épouser un particulier d'Angleterre. Il seroit difficile de dire si ces propositions furent sincères de la part d'Elisabeth, & si elle songea tout de bon à marier Dudley avec la Reine d'Ecosse. Quelques Historiens l'assurent, & à en juger par l'empressement d'Elisabeth, on seroit tenté de le croire. Mais

1563.

Castelnau plus versé dans les affaires de cette Cour où il s'est acquité avec succès de plusieurs Ambassades, prétend qu'Elisabeth ne pensa jamais à marier Dudley en Ecoffe ; que touchée elle même du mérite de ce Seigneur, elle avoit résolu d'en faire son époux : que rien ne l'arrêtoit que l'extraction de Dudley qui pouvoit à peine compter deux ancêtres ; que ce fut pour effacer en quelque sorte la tache de sa naissance qu'elle proposa à Marie Stuart de l'épouser, dans la pensée qu'elle pourroit sans déshonneur en faire son mari, après qu'une Reine d'Ecoffe, & la veuve d'un Roy de France auroit accepté sa main.

Quoiqu'il en soit de la sincérité des propositions d'Elisabeth,

elles allarmèrent la Cour de Char-
le IX. La Reine mere, & le Car-
dinal de Lorraine craignirent que
Marie Stuart mécontente de la
France, ne fâsît cette occasion
de se réconcilier avec l'Angle-
terre, & n'oubliât ses anciens
alliés. Pour la retenir dans leurs
intérêts, ils lui promirent non
seulement de lui payer son doüai-
re & ses pensions, mais de resti-
tuer aux Ecoissois tous leurs
privilèges, & de les augmenter
même, si elle vouloit persister
dans l'alliance des François, &
rejetter les offres d'Elisabeth. Ils
lui représenterent en même tems
la disproportion du mariage
qu'on lui proposoit, le peu de
fonds qu'elle devoit faire sur les
assurances d'Elisabeth, qui vou-
loit elle même épouser Dudley;

1563.

combien peu elle devoit compter sur l'autorité du Parlement d'Angleterre qui pouvoit casser dans une assemblée , ce qu'il avoit statué dans une autre.

Ces remontrances ouvrirent les yeux à la Reine d'Ecosse & lui apprirent à se défier des artifices d'Elisabeth. Ce ne fut pas le seul piège que cette Reine lui tendit alors. Dans le tems qu'elle la détournoit du mariage de l'Archiduc , comme d'une alliance peu agréable aux Anglois, elle négocioit pour elle même ce mariage , & agissoit sous main auprès de Maximilien, qui venoit d'être proclamé Empereur , pour l'engager à y consentir. Elle avoit chargé de cette négociation le Comte de Suffex, qu'elle avoit envoyé en Allemagne , sous prétexte d'aller

féliciter le . nouvel Empereur. 1563.

Quelque soin que l'on prit pour tenir cette intrigue secrète, Marie Stuart en fut avertie par les espions qu'elle avoit en Angleterre. Elle en conçût un violent dépit, & elle n'étoit point assez maîtresse d'elle même pour le dissimuler longtems. Elle éclata à l'occasion d'une lettre d'Elisabeth, où cette Reine continuant à la dissuader du mariage de l'Archiduc lui donnoit plusieurs avis sur la façon de se conduire au dedans & au dehors de son Royaume, seignant d'agir toujours par un principe d'amitié. Marie qui étoit instruite des pratiques d'Elisabeth fut si piquée de sa dissimulation, qu'elle lui écrivit une lettre fort vive où elle n'épargna ni les plaintes, ni les reproches. Les

1563. choses s'aigrirent de part & d'autre, & les deux Reines qui s'écrivoient régulièrement toutes les semaines, rompirent tout commerce. Mais elles ne tardèrent pas à le renouer, parce que leur intérêt commun l'exigeoit.

Elisabeth qui avoit fomenté les troubles des Pays-Bas, étoit sur le point d'avoir la guerre avec l'Espagne; & la politique ne demandoit pas qu'elle se broüillât en même tems avec l'Ecosse. Pour Marie Stuart, outre qu'elle avoit assez d'affaires dans ses Etats, sans chercher de l'occupation au dehors, elle ne pouvoit continuer ses intrigues en Angleterre, & y augmenter le nombre de ses partisans, qu'à la faveur des liaisons qu'elle avoit entretenues jusqu'a-

lors avec Elifabeth. C'est ce qui ^{1563.}
l'engagea à faire les premières
démarches vers la paix, & à lui
députer Jacque Melvil, qu'elle
avoit fait revenir d'Allemagne
pour l'attacher à son service. Ou-
tre les instructions générales qui
furent communiquées à ce Mi-
nistre par le Secrétaire Liding-
ton, & qui se réduisoient à ces
trois chefs : à expliquer & à tâ-
cher d'excuser les termes de la
lettre de Marie Stuart, à propo-
ser à Elifabeth une conférence
entre les Ministres des deux Cou-
ronnes, à sonder ses intentions,
& celles du Parlement sur l'af-
faire de la succession ; Marie lui
en donna de plus particulières
pour l'Ambassadeur d'Espagne,
pour la Comtesse de Lénnox, &
pour ses autres Partisans. Elle

1563. lui recommanda de n'être point trop sérieux avec Elisabeth, & de se conformer à l'humeur enjouée de cette Reine. Melvil étant arrivé à Londres, fut présenté dès le lendemain à la Reine, qui lui donna audience dans son jardin. Il lui baïsa la main en l'abordant, & lui exposa en François le sujet de sa commission. Elisabeth lui demanda pourquoi il s'exprimoit dans cette langue. Melvil répondit, qu'ayant quitté son païs fort jeune, elle lui étoit devenuë plus familière que sa langue maternelle. Ensuite elle lui témoigna combien la lettre de Marie Stuart l'avoit irritée.

» Je l'ai trouvée si offensante,
» lui dit elle, que j'avois résolu
» de rompre tout commerce avec
» votre Maîtresse, & de ne lui

» plus écrire qu'une seule lettre 1563.
» que voici : je l'aurois déjà en-
» voyée, ajouta t-elle, mais je
» ne la trouve point encore assez
» forte, & j'attends le moment
» que je sois d'assez mauvaise
» humeur pour en faire une plus
» piquante. » Melvil lui dit,
que sa Maîtresse étoit fort sur-
prise qu'on eût si mal interprété
une lettre, qui ne contenoit rien
d'offensant. Là dessus, Elisaberth
lui montra la lettre de la Reine
d'Ecosse, & lui demanda ce qu'il
en pensoit. Il répondit, qu'il n'y
trouvoit rien qui pût choquer une
bonne amie, à qui l'on est en droit
de tout écrire ; qu'il y avoit à la
vérité quelques expressions équi-
voques qui pouvoient se prendre
en mauvais sens, mais qu'elle de-
voit choisir le meilleur, & les ex-

1563.

pliquer en bonne part: que ce style étoit en usage à la Cour de France, & qu'il étoit surpris qu'Elisabeth qui parloit si bien la langue des François ne connût pas mieux leur manière d'écrire. La Reine d'Angleterre qui ne cherchoit qu'un prétexte pour renouer avec Marie Stuart, fit semblant de trouver quelque chose de plausible dans les raisons de Melvil. Elle lui dit qu'elle n'y regardoit point de si près avec une sœur; qu'elle vouloit tout oublier, & pour preuve d'une réconciliation parfaite, elle déchira en sa présence, & la lettre de Marie, & la réponse qu'elle y avoit faite. Ensuite, elle l'entretint du mariage de Dudley, & lui demanda si la Reine d'Ecosse ne songeoit point à se détermi-

ner là dessus. Melvil répondit 1563.

qu'elle n'y avoit point encore
pensé, mais qu'elle prioit Elisa-
beth d'envoyer sur la frontière
des Commissaires, pour s'abou-
cher avec le Comte de Murray,
& le Secrétaire Lidington, afin
de conférer ensemble là dessus,
& de terminer à l'amiable les dif-
férens des deux Couronnes. Il
ajouta, qu'elle comptoit qu'Elis-
abeth députerait par préférence
le Comte de Bedford & Robert
Dudley. La Reine lui dit; » il
» semble que vous faites bien peu
» de cas de Milord Robert, puis-
» que vous le nommez le dernier.
» Mais dans peu il sera plus grand
» seigneur que l'autre. Je l'estime
» comme mon propre frere, &
» c'est mon meilleur ami. Si j'a-
» vois pû me résoudre à me ma-

1563. » rier, je l'aurois pris pour époux;
» Ma sœur ne pourroit mieux fai-
» re que de se décider en sa fa-
» veur. Elle ne doit point le mé-
» priser ; devant que vous partiez
» je le ferai Comte & Baron. »
En effet , quelques jours après,
la Reine lui conféra ces deux
dignités , & le reçût Comte de
Leicester, & Baron de Denbigh.

1564. La cérémonie se fit à Westmin-
ster avec beaucoup de solemnité.
La Reine aida elle même à l'ha-
biller, & tandis qu'il étoit à ge-
noux devant elle d'un grand fé-
rieux, elle lui fit cent caresses &
cent agaceries assez peu décen-
tes, en présence de Melvil & des
autres Ambassadeurs, le pinçant
à la joue, & lui passant la main
sur la tête & sur l'épaule. Elifa-
beth se tournant du côté de Mel-

vil, lui demanda ce qu'il pensoit ^{1564.}
à présent de Milord Robert; l'En-
voyé répondit, que Dudley étoit
fort heureux premièrement d'a-
voir tant de mérite, seconde-
ment de servir une Reine qui
sçavoit si bien le récompenser.
» Je sçais pourtant, repliqua Eli-
» sabeth, lui montrant le Lord
» Darnley, que cette *jeune per-*
» *che* vous plaît davantage. »
Darnley étoit fils du Comte de
Lénox, & en qualité de premier
Prince du Sang il portoit ce jour
là l'épée deyant la Reine. Elisa-
beth qui connoissoit les liaisons
de Marie Stuart avec les Lénox,
& qui sçavoit que la Comtesse
vouloit lui faire épouser Darn-
ley, lâcha exprès ce mot à Mel-
vil. Celui-ci répondit que *jamais*
femme d'esprit ne prenoit mari sans
barbe, & que Darnley ressembloit moins

1564. à un homme qu'à une femme. En effet ce jeune Seigneur avoit les traits du visage fort beaux, mais un peu trop délicats pour son sexe. Melvil qui avoit ordre de s'aboucher avec lui, & de faire enforte de l'attirer en Ecoſſe, affecta de ne point prendre ſon parti, afin qu'on ne ſoupçonât rien de ſa commiſſion, dont il ſ'acquitta fort ſecretement.

Pendant tout le tems qu'il paſſa à la Cour d'Elifabeth, cette Reine ne fut pas un ſeul jour ſans le faire appeller. Une fois qu'elle ſ'entretenoit familièrement avec lui, elle le mena dans un Cabinet où elle lui montra pluſieurs portraits avec des étiquettes de ſa propre main. Le premier qu'elle lui fit voir fut celui du Comte de Lei-ceſter, que Melvil lui deman-da pour le montrer à la Reine

d'Ecosse. Mais Elisabeth le lui 1564.
refusa, disant que c'étoit l'unique qu'elle eut. Melvil lui dit en fouriant, qu'ayant l'original à sa disposition, elle n'avoit pas besoin de la copie. Elle lui montra ensuite le portrait de Marie Stuart, sur lequel elle fixa longtems les yeux, & qu'elle baïsa fort tendrement. Là dessus elle lui témoigna beaucoup d'envie de voir sa Maîtresse. Melvil lui dit qu'il lui étoit fort aisé de se satisfaire, qu'elle pouvoit aller incognito en Ecosse, comme Jacque V étoit allé déguisé en France avec son Ambassadeur, pour voir Magdelaine de Valois, qu'il épousa depuis : que la chambre de la Reine pourroit être gardée pendant son absence, & qu'il ne falloit faire confidence de ce voyage qu'à deux

1564.

ou trois de ses femmes. » Plût à
» Dieu, lui dit Elisabeth, que la
» chose fut aussi facile que vous le
» croyez; dites à votre Reine que je
» l'aime tendrement, & que je veux
» que nous vivions plus amies, que
» nous n'avons fait ». Elle lui de-
manda un jour qui d'elle ou de Ma-
rie Stuart étoit la plus blanche &
avoit de plus beaux cheveux. Mel-
vil, embarrassé de cette question,
hésita de répondre. Elisabeth le
pressant de s'expliquer, il crut se
tirer d'affaire en disant, qu'il n'y
avoit rien en Angleterre de si beau
qu'Elisabeth, ni rien en Ecosse qui
fut comparable à Marie Stuart.
Mais cette réponse ne la satis-
faisant point encore, Melvil for-
cé de la flatter lui donna la préfé-
rence sur la Reine d'Ecosse, quoi-
que celle-ci fût infiniment plus
belle.

belle. Elle lui demanda ensuite 1564.
qui des deux étoit la plus grande :
à quoi il répondit, que c'étoit sa
Maîtresse » Il faut donc qu'elle
» le soit trop', repliqua Elisa-
» beth, car je suis de la grande
» taille. Elles s'informa aussi quels
étoient les amusemens ordinaires
de Marie Stuart. Il répondit,
qu'elle partageoit le tems de son
loisir entre la lecture, la chasse,
le Luth & le Clavecin. Elisabeth
demanda si elle touchoit bien de ce
dernier instrument ; Melvil dit
qu'elle s'en acquitoit assez bien
pour une Reine. Le même jour Eli-
sabeth se mit à son Clavecin, &
comme elle en touchoit fort bien,
elle ne fut pas fâchée que Melvil
l'entendit. Elle chargea Milord
Hunsdean de l'introduire secret-
tement pendant qu'elle joueroit.

1564.

Hunsdean le mena dans une galerie qui n'étoit séparée de l'appartement de la Reine que par une tapisserie. Melvil l'ayant levée, entra sans faire de bruit, & eut tout le loisir d'entendre la Reine. Elisabeth qui avoit fait semblant de ne le point remarquer, s'étant tournée tout d'un coup, jetta un grand cri d'étonnement, elle se fâcha contre Melvil, elle voulut le battre, & lui dit qu'elle ne jouoit jamais devant les hommes. Quand cette feinte colére fut passée, elle lui demanda s'il étoit content de l'avoir entendue, & si elle en sçavoit autant que la Reine d'Ecosse. Melvil lui dit, qu'il s'en falloit beaucoup que sa Maîtresse fût aussi habile. Elisabeth voulut aussi qu'il la vit danser avant son départ, & elle retarda exprès ses dépêches de deux

jours. Elle le fit encore convenir qu'elle dansoit mieux que Marie Stuart. Il est étonnant qu'on puisse reprocher de pareilles petitesesses à une femme dont les vûes, le génie, & les talens étoient si supérieurs. 1564.

Melvil étant de retour en Ecosse rendit compte à la Reine de la maniere dont l'avoit reçu Elisabeth, & des protestations d'amitié dont il étoit chargé de sa part. Marie lui demanda s'il les croyoit bien sincères; Melvil lui répondit que non, ajoutant que tout devoit lui paroître suspect, depuis ce qui s'étoit passé au sujet du mariage de l'Archiduc, & surtout depuis qu'Elisabeth lui offroit pour mari un homme qu'elle aimoit assurément & dont elle ne pouvoit se passer.

1564.

Peu de tems après l'arrivée de Melvil, les Commissaires des deux Couronnes se rendirent à Berwick, Bedford & Randolph pour l'Angleterre, Murray & Lidington pour l'Ecosse. Les derniers eurent ordre de s'expliquer sur le mariage de Dudley de manière à ne laisser aucune espérance aux envoyés d'Elisabet. Murray leur déclara donc, que la Reine d'Ecosse étant actuellement l'objet des recherches des plus grands Princes, ne pouvoit avec honneur accepter la main d'un simple particulier tel que Dudley; & qu'il ne convenoit gueres plus à Elisabeth d'offrir un tel époux à une Princesse qui lui appartenoit de si près. Sur cette déclaration les députés Anglois se retirèrent: ils agirent

très mollement dans cette conférence , gagnés à ce qu'on prétend par Dudley lui même , qui se voyant assez bien avec Elisabeth pour aspirer à son mariage, n'étoit que médiocrement flatté d'épouser la Reine d'Ecosse.

Toutes les puissances de l'Europe s'intéressoient alors au mariage de cette Reine , chacune suivant leurs vûës particulières. La France, comme nous l'avons dit, faisoit des démarches pour la marier avec l'Archiduc ; le Roy d'Espagne & le Pape vouloient lui faire épouser Dom Carlos ; Elisabeth lui recommandoit Dudley. D'un autre côté, le Duc de Ferrare , des Princes d'Allemagne , & du Nord , le Roy de Navarre , le Prince de Condé , le Duc d'Anjou frere

1564.

du Roy lui faisoient des propositions pour eux mêmes , & la pressoient de se déclarer. Mais après avoir tenu si longtems l'Europe incertaine , elle se déterminâ tout d'un coup , assez légèrement , & l'amour décida en un instant une affaire , que la politique tenoit en suspens depuis plusieurs années.

Nous avons parlé des liaisons étroites du Comte & de la Comtesse de Lénox avec Marie Stuart. La Comtesse, femme habile & intrigante, avoit eu deux choses en vûë en ménageant cette intelligence. La première de faire rappeler son Mari en Ecosse , & de le faire rétablir dans ses biens, qui avoient été confisqués vingt ans auparavant , au profit des Hamiltons. La seconde de ma-

rier Darnley son fils avec la Reine d'Ecosse. Elle ne s'ouvrit
à Marie Stuart que de son premier projet, dont elle vint heureusement à bout, & elle se reposa de la réussite du second sur les agrémens & sur la bonne mine de son fils. Marie ayant
rappelé Lénnox de son exil, fit dire à Darnley de se rendre en Ecosse, pour assister au rétablissement de son pere : soit qu'elle en fut adroitement sollicitée par la Comtesse, soit que son cœur s'intéressât déjà pour ce jeune Seigneur, dont on avoit pris soin de lui vanter la beauté. Quoiqu'il en soit, la première fois qu'elle le vit, elle fut si frappée de sa bonne mine qu'elle ne pût déguiser son étonnement, & cette impression sou-

1565. daine n'échapa pas à la pénétration des Courtisans. Dès ce moment elle ne songea plus à en épouser un autre, & Darnley effaça de son esprit l'Archiduc, Dom Carlos, & tous les Monarques de l'Univers. La Comtesse de Lénnox instruite de ces dispositions favorables, commença à lui faire sur ce mariage des ouvertures, qui ne pouvoient manquer d'être bien reçues. Elle lui fit valoir la naissance de Darnley, qui du côté de son pere étoit du Sang des Stuarts, & qui par sa mere étoit arriere neveu de Henry VIII, ses grands biens en Ecosse & en Angleterre, ses prétentions sur ce dernier Royaume, qui jointes par un mariage si assorti, aux prétentions plus réelles encore de Marie

Marie Stuart, réuniroient tant ^{1565.} de droits à la fois sur leur tête, qu'on ne pourroit plus leur disputer cette succession. La Reine d'Ecosse étoit trop disposée à trouver ces raisons plausibles pour chercher à les combattre. Elle ne songea qu'à accélérer son mariage, & surtout à le cacher à Elisabeth, aussi longtems qu'elle pourroit. Mais cette Reine avoit pénétré de longue main les vûes des Lénnox, & Randolphe qui avoit été présent à la première entrevûe de Darnley, n'avoit pas oublié d'en mander toutes les circonstances. Je trouve même dans les mémoires de ce tems là une particularité que je ne dois pas omettre. Castelnau assure, que ce fut dans le Conseil d'Elisabeth.

1565.

Elisabeth, que le projet de ce mariage fut conçu pour la première fois, & que cette Princesse le fit inspirer sous main à la Comtesse de Lénnox. Si ce fait est véritable, on ne peut être joué plus cruellement que le fut Marie Stuart, qui croyant donner le change à son ennemie, le prit elle-même, & tomba sans y penser dans le piège qu'elle vouloit lui rendre. Elisabeth, suivant le récit de Castelnau, feignant toujours de ne rien soupçonner de ce mariage, fut sous main tout ce qu'il falloit pour le conduire à sa fin. Bien loin de troubler le commerce des Lénnox avec la Reine d'Ecosse, comme elle avoit fait d'abord en les faisant mettre à la Tour, elle les élargit l'un & l'autre, & ferma les yeux sur

leur conduite. Elle ne fit aucune ^{1565.} difficulté d'accorder un congé à Lénnox & à son fils, quand ils furent appelés en Ecosse; enfin elle parut ignorer entièrement une intrigue, dont elle conduisoit elle même tous les ressorts. Elle fit plus. Lorsque la Reine d'Ecosse, sur le point d'accomplir son mariage, ne put se dispenser de lui en faire part, elle poussa la dissimulation, non seulement jusqu'à en paroître surprise, mais jusqu'à feindre qu'elle en étoit offensée. Elle assembla extraordinairement son Conseil, & s'éleva contre ce mariage, avec toute la chaleur qu'auroit pu lui inspirer une entreprise véritablement funeste à l'Angleterre. Elle en exagéra les conséquences également pernicious.

1565.

ses, disoit-elle, pour la Religion, & pour l'Etat; pour la Religion, puisque Darnley étant Catholique, il étoit visible que Marie n'avoit d'autres vûes en l'épousant que de détruire le nouvel Evangile; & pour l'Etat, puisque par la préférence qu'elle donnoit au fils du Comte de Lénnox, elle montrait assez qu'elle vouloit réunir les droits des deux Maisons sur le Thrône d'Angleterre, s'assurer la Couronne indépendamment des suffrages de la Nation, & se soustraire à l'autorité du Parlement. Les membres du Conseil partagèrent avec ardeur les allarmes & le ressentiment de la Reine. Les plus zélés opinèrent à envoyer sur le champ une armée en Ecosse, à faire sommer le Comte de Lénnox

& son fils de revenir sur leurs pas, sous peine d'être déclarés traîtres & rebelles, enfin à s'assurer de la Comtesse, & d'un de ses enfans qui étoit resté auprès d'elle. Mais toute la colere d'Elisabeth, & toutes les résolutions violentes de son Conseil aboutirent, à envoyer Trochmorton à la Reine d'Ecosse, pour l'avertir qu'elle prît garde de s'embarquer dans une démarche dont elle pourroit un jour se repentir ; que Dudley étoit de toutes les façons l'époux qui lui convenoit le mieux, & que sa conscience ne lui permettoit pas d'épouser Darnley, qui étoit son parent. Elisabeth n'employa point d'autres armes auprès de la Reine d'Ecosse, que ces foibles remontrances.

1565.

Marie trouva des obstacles plus réels, & dans la jalousie, & dans l'ambition des Grands de son Royaume. Darnley étoit d'une maison qui avoit pour ennemis mortels les Hamiltons, auteurs de toutes les disgraces de son ayeul, & de son pere. Le rappel du Comte de Lénnox qu'ils avoient fait bannir vingt ans auparavant, son rétablissement dans ses biens, sa faveur naissante, & plus que tout cela le choix que la Reine faisoit de son fils, réveillèrent leur ancienne antipathie. Le Comte de Murray ne fut pas plus content de ce choix auquel il n'eut point de part, & qui lui annonça la chute prochaine de son autorité, que la faveur de Rizzo balançoit déjà depuis longtems.

Ce Ministre avoit eu le crédit ^{1565.}
de faire rétablir dans leurs charges Bothwel & Gordon, deux mortels ennemis du Bâtard, dont l'un avoit voulu le tuer, & dont il avoit fait condamner l'autre à la mort. Lorsque le premier parut à la Cour, Murray l'accusa en plein Tribunal, d'avoir voulu l'assassiner, & le cita devant les Juges. Mais Bothwel méprisa l'accusation, & refusa de comparôtre. Vers ce même tems Rizzo engagea la Reine à ôter au Bâtard quelques domaines usurpés pendant les troubles. Le ressentiment de toutes ces disgraces, & la crainte que le mariage de Darnley n'y mit le comble, porta le Bâtard à s'unir aux Hamiltons, pour le traverser. Les Comtes de Rothes, d'Argyle,

1565.

de Marr, & de Glencarn, se joignirent à eux, & ils conspirèrent ensemble d'enlever Darnley. On jugea d'abord qu'il falloit intéresser le peuple dans cette affaire par le motif ordinaire de la Religion. On hazarda les propositions suivantes dans les Chaires, dans les Ecoles publiques, & dans les Livres : si l'on pouvoit en conscience reconnoître pour Roy un Prince Catholique ; si la Reine avoit le droit de se choisir elle même un époux ; s'il n'étoit pas convenable qu'une femme reçût un mari des mains de tout un peuple, plutôt que tout un peuple reçût un Roy des mains d'une femme. Des discours & des écrits séditieux, on en vint bientôt aux effets. Les Conjurés après avoir tenté inutilement

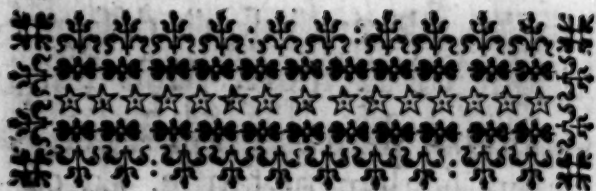
l'enlèvement de Darnley quittèrent la Cour, & se préparèrent à prendre les armes. Ils s'assemblèrent dans le Comté d'Argyle, où ils tinrent plusieurs conférences. Il y en eut qui opinèrent à se défaire de Darnley & de la Reine. D'autres moins violens jugèrent qu'il falloit seulement se tenir sur la défensive, & attendre le parti que prendroit la Cour. Les plus déterminés marchèrent en tumulte à Edimbourg; mais la Citadelle, qui étoit hors d'insulte, ayant fait un feu continuél sur eux, ils furent obligés de se retirer. La Reine s'étant mise à la tête d'un corps de quatre mille hommes, les poursuivit jusque sur la frontiere, & les força de chercher un azile dans les Etats d'Elisabeth. Cer

1565. obstacle surmonté, & les dispenses de Rome étant venues, Marie ne songea plus qu'à faire approuver son mariage dans une assemblée des Nobles. La plupart y souscrivirent sans conditions. Les autres voulurent qu'on y mit cette clause : qu'on ne changeroit rien à la Religion. Stuart Oghiltry eut la hardiesse de refuser son suffrage & dit publiquement qu'il ne reconnoîtroit jamais un Papiste pour Roy. Nonobstant sa protestation le mariage fut célébré le 29 Juillet de l'année 1565. Les Magiciennes d'Ecosse & d'Angleterre avoient prédit que s'il se faisoit avant la fin de ce mois, il seroit suivi de toutes sortes de prospérités. Elles annoncèrent aussi qu'Elisabeth n'avoit que très peu de tems à vivre,

& elles allèrent jusqu'à désigner ^{1565.}
le jour de sa mort. Mais l'une
& l'autre de ces prédictions se
trouva également fausse. La cé-
rémonie du mariage se fit dans
la Chapelle du Palais, selon
l'usage de l'Eglise Romaine, &
Darnley fut couronné quelques
jours après.

Fin du troisième Livre.





HISTOIRE

DE

MARIE STUART,

REINE D'ECOSSE

ET DE FRANCE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Supercherie d'Elisabeth envers les Rebelles d'Ecosse. Demandes singulières qu'elle fait à Marie Stuart. Intrigues des Rebelles pour obtenir leur pardon. Jalousie du Roy contre Rizzo. Familiarités de la Reine avec ce Fa-

DE MARIE STUART. 277

vori. Le Roy les surprend. La Reine
 humilie & maltraite son mari. Rizzo
 est assassiné aux yeux de la Reine.
 Insolence de Ruthven. Marie est mise
 aux arrests. Elle se sauve de ses gar-
 des. Elle fait enterrer Rizzo dans
 la sépulture des Rois. Elle accouche
 d'un fils à Edimbourg. Impression que
 fait cette nouvelle sur Elisabeth. Les
 Partisans de Marie Stuart excitent
 de grands mouvemens en Angleterre.
 Murmures & remontrances du Parle-
 ment. Conduite & habileté d'Elisabeth.
 Bothwell succede au crédit de Rizzo.
 La Reine ne garde aucunes mesures
 avec son époux. Le Roy tombe mala-
 de, & on soupçonne qu'il a été em-
 poisonné. Ce Prince est étranglé
 pendant la nuit. Bothwell auteur
 de cet assassinat en est absous. La Reine
 l'épouse. Murmures & soulevemens
 des Ecoissois. La Reine est conduite
 prisonniere à Lochleven. Bothwell se

1565. *sauvé en Dannemark. Il meurt dans une prison. Douglas délivre la Reine. Elle marche à la tête d'une armée contre les Rebelles. Elle est vaincue. Elle se retire en Angleterre.*

UN mariage contracté devant un Autel Catholique, selon les cérémonies de l'Eglise Romaine, ne fut pas reçu du peuple avec de grands applaudissemens. Les Partisans de la Réforme en murmurèrent, & leur zèle en fut allarmé. La nouvelle qui se répandit vers le même tems, que le Pape avoit envoyé à la Reine huit mille écus Romains, ne fit que les confirmer dans leurs défiances. Le vaisseau qui apportoit cette somme ayant fait naufrage en Angleterre sur les terres du Comte de Northumberland;

Jacque Melvil fut envoyé pour ^{1565.} la répéter. Mais le Comte se l'attribua, fondé sur une ancienne Chartre, écrite en vieux langage Normand, que Melvil ne comprit point, & que le Comte n'entendoit pas mieux.

Cependant, Hamilton, d'Argyle, & les autres Seigneurs fugitifs étant arrivés à Newcastle, députèrent à Elifabeth le Comte de Murray, & l'Abbé de Kilvinning, pour la prier de leur accorder son appui. La Reine d'Angleterre qui les avoit elle même excités à la révolte, le leur avoit déjà promis authentiquement, & les assurances que leur en avoit données son Ambassadeur Trochmorton, n'avoient pas peu contribué à leur soulèvement. Mais dans la crainte qu'elle

1565. eut qu'on ne l'accusât d'avoir trempé dans leurs complots, elle ne voulut pas leur donner ouvertement sa protection, & elle se contenta de les assister en secret. Elle engagea même les députés des Rebelles à déclarer à genoux en présence des Ambassadeurs de France & d'Espagne, qu'elle n'avoit eû aucune part à leur révolte. Murray & Kilvinning furent assez lâches pour s'abaisser à cette démarche, qui les couvrit de confusion, Elisabeth ayant poussé les choses beaucoup plus loin qu'ils n'avoient crû. Elle les reçût d'un visage sévère, & quand ils eurent protesté que c'étoit de leur propre mouvement, & non à son instigation qu'ils avoient pris les armes : » Vous dites la » vérité, leur dit-elle, je ne vous
ay

» ay jamais conseillé de vous sou-
» lever contre votre Reine, sça-
» chant que votre révolte étoit
» d'un fort mauvais exemple pour
» mes sujets; retirez vous de ma
» présence, vous êtes des traîtres
» que j'ai en horreur. » C'est ainsi
que cette Princeesse, accoutumée
à tout sacrifier à sa politique,
s'expliqua en présence des Am-
bassadeurs de France & d'Espa-
gne. Elle crut par là se disculper
auprès de ces deux Puissances,
qui l'accusoient de fomentér les
troubles d'Ecosse, & d'avoir ex-
cité la dernière rébellion. Mais
ses intrigues ne demeurèrent pas
longtems secretes, & Trochmor-
ton qui en avoit été le principal
agent durant son Ambassade
d'Ecosse, en découvrit lui même
tous les ressorts. Les Seigneurs

1565.

fugitifs s'étant plaints avec leur des traitemens qu'avoient essuyés leurs Députés, traitemens qu'ils regardoient comme un desaveu des promesses que la Reine leur avoit fait faire par ce Ministre, Elisabeth & ses Conseillers répondirent, qu'elle n'avoit rien promis, & que l'Ambassadeur avoit passé ses pouvoirs. Mais Trochmorton qui n'avoit rien fait de son chef, soutint qu'il n'avoit agi que par le commandement du Ministère, & qu'il étoit en état de montrer ses ordres, qu'il s'étoit fait donner par écrit. Cette déclaration ferma la bouche aux Ministres d'Elisabeth, & dévoila tous les mystères de cette politique si cachée.

Elisabeth qui ne perdoit point

un moment de vûe les affaires 1563.

d'Ecosse , députa vers ce même tems à Marie, Tamworth un des Gentilshommes de sa chambre. Elle le chargea d'une lettre qui contenoit deux articles remarquables. Dans le premier, après avoir reproché à la Reine son mariage précipité avec Darnley, sujet d'Elisabeth, elle la sommoit de le renvoyer en Angleterre, lui & le Comte de Lénnox, conformément au dernier traité. Dans le second, elle sollicitoit la grâce du Comte de Murray, & des autres Seigneurs fugitifs. Marie refusa de donner audience à l'Envoyé, & se fit apporter la lettre dont il étoit chargé. Comme elle commençoit à la lire, Rizzo arriva, & la lui arracha des mains. Tamworth dans les conféren-

1565.

ces qu'il eut avec les Ministres d'Ecosse refusa toujours le titre de Roy à Darnley ; & se comporta avec fort peu de ménagement. La Reine en ordonnant qu'on le congédiât , lui fit donner par écrit les articles suivans , en réponse à la lettre d'Elisabeth : que son mariage avec Darnley ne devoit ni surprendre , ni allarmer la Reine d'Angleterre : qu'elle s'étoit conformée en cela à ses intentions , puisqu'Elisabeth lui avoit toujours conseillé d'épouser celui des Seigneurs Anglois qui lui plairoit le plus ; qu'elle n'en avoit point trouvé de plus aimable , ni de plus digne du Thrône que Darnley : qu'aureste elle & son époux n'entreprendroient jamais rien qui pût préjudicier aux intérêts

d'Elisabeth , aux droits de ses enfans , ou à la tranquillité de son Royaume ; pourvû qu'Elisabeth de son côté consentît à la déclarer son héritière , & à son défaut , la Comtesse de Lénnox & ses enfans ; qu'elle trouvoit fort étrange qu'on voulut l'empêcher de retenir auprès d'elle Darnley son époux , & le Comte de Lénnox son beaupere & son sujet ; que pour ce qui regardoit le pardon du Comte de Murray , elle prioit Elisabeth de lui laisser une entière liberté là dessus , & de ne pas plus s'ingérer dans les affaires d'Ecosse , qu'elle ne se mesloit elle même des affaires d'Angleterre. Elle finissoit par lui reprocher d'avoir accordé un azile aux Seigneurs rebelles , & d'avoir fait tenir de

1565. l'argent à Murray par le Comte de Berford. Tamworth s'en retourna avec cette réponse peu satisfaisant de la Cour d'Ecosse, où l'on étoit encore moins content de lui.

Cependant les Seigneurs fugitifs se tenoient toujours à Newcastle, Ville située sur la frontière d'Angleterre & d'Ecosse. Ne trouvant pas dans Elisabeth l'appui qu'ils en avoient attendu, ils travaillèrent à se réconcilier avec leur Reine, & ils engagèrent d'abord Trochmorton à solliciter leur retour. Cet homme qui de zélé défenseur des droits d'Elisabeth, qu'il avoit soutenus en France avec tant de chaleur, étoit devenu Partisan secret de la Reine d'Ecosse, lui écrivit à ce sujet

une longue lettre, dans laquelle ¹⁵⁶⁵
il tâcha par toutes sortes de motifs de la porter à la clémence. Il lui représenta que son droit à la succession d'Elisabeth lui étant contesté par plusieurs Seigneurs, & surtout par les Ministres de cette Reine, il étoit de son intérêt de pacifier les troubles de son Royaume ; dont ses ennemis se prévalaient depuis si longtems pour attaquer ses prétentions. Que lorsqu'elle feroit tranquille au dedans, & que ses sujets seroient parfaitement soumis, on la ménageroit davantage au dehors ; que Murray & les autres Rebelles ne demandoient qu'à rentrer dans le devoir : qu'il étoit dangereux de les pousser à bout : qu'ils avoient de puissans amis & de grandes alliances en Ecosse ; qu'é-

1565. tant à Newcastle, c'est à dire sur la frontière du Royaume, ils feroient à portée d'y exciter de nouveaux soulèvemens : qu'en leur pardonnant elle pouvoit s'en faire des amis : que cet exemple de clémence feroit un très bon effet en Angleterre, & inspireroit à ce peuple, né pour lui obéir un jour, du goût pour sa domination. Melvil intercédâ aussi pour les Rebelles. La Reine avoit une confiance particulière dans ce Ministre, & l'on peut dire qu'il la méritoit par son zèle, par sa fidélité, & surtout par sa franchise, qualité rare dans un Courtisan. Il parla à Marie à peu près dans les mêmes termes que Trochmorton lui avoit écrit. Il insista principalement sur le danger qu'il y avoit de réduire au désespoir

désespoir des hommes redoutables par leur crédit , par leur courage , & plus encore par leur génie fécond en ressources. Il ajouta , en homme instruit , qu'il se tramoit quelque chose à Newcastle , & qu'avant la fin du Parlement il y auroit du changement dans les affaires. La Reine répondit en colere qu'elle défioit les Rebelles de rien entreprendre. » Je sçais , ajouta-t-elle , qu'ils me menacent, mais » les Ecoffois sont un peu Gascons: ils font beaucoup de bruit, » & rien de plus.

L'expérience apprit bientôt à la Reine qu'elle se trompoit dans le jugement qu'elle portoit des Rebelles , & ils ne montrèrent que trop qu'ils étoient capables d'une résolution. Cependant

1565. avant que d'en prendre une violente, ils se déterminèrent à faire une dernière tentative auprès de Rizzo. Murray lui écrivit dans les termes les plus soumis, & lui envoya un gros diamant dans sa lettre. Par là il flatte si bien sa vanité & son avarice, deux vices favoris de ce Ministre, qu'il l'engagea à solliciter son rappel. Mais l'arrivée d'un Envoyé de France, nommé Villamonte que le Cardinal de Lorraine députa à la Reine d'Ecosse, pour la détourner de faire grâce aux Rebelles, empêcha que les soins de Rizzo n'eussent leur effet. Ce Ministre se croyant acquité envers Murray, laissa agir Villamonte auprès de la Reine, qui prit enfin la fatale résolution de faire proscrire les Rebelles,

dans la premiere assemblée des ^{1556.} Etats. Elle les convoqua peu de tems après à ce sujet. Les Seigneurs fugitifs instruits des desseins de la Cour, résolurent de les prévenir par la mort du favori. Rizzo avoit beaucoup d'ennemis dans le Royaume, & le Roy même étoit du nombre. Il est vrai que ce n'étoit pas le plus dangereux. Ce Prince avoit fort peu de crédit, & Rizzo étoit plus Roy que lui. Darnley en arrivant en Ecosse s'étoit d'abord attaché à ce Ministre, dans la vûe de l'intéresser en sa faveur, & de l'engager à favoriser son mariage. Ils étoient alors fort unis, & suivant le témoignage de quelques Historiens, ils n'avoient qu'une même table & qu'un même lit. Lorsqu'il fut

1565.

Roy cette amitié se refroidit, & le pouvoir du favori donna au Prince de l'ombrage. Peut-être même que ses liaisons étroites avec la Reine lui inspirèrent une autre espèce de jalousie, & qu'il craignit que l'audacieux Ministre ne voulut aussi lui disputer le premier rang dans le cœur de son Epouse. Il crut en même tems entrevoir du refroidissement dans Marie, & il ne trouva plus en elle la même vivacité ni les mêmes empressemens. Il sembloit qu'elle fût occupée toute entière de l'élevation de Rizzo. Elle voulut lui donner une place dans le Conseil des Nobles, & elle sollicita plusieurs membres de l'assemblée de traiter de leur charge avec le favori. Mais elle eut beau employer les pro-

messes & les menaces, elle ne ^{1565.}

pût les résoudre à s'affocier un tel collegue. Pour venger Rizzo des mépris de la Noblesse, elle résolut de le faire manger à sa table. Il est vrai que pour ne pas effaroucher les Grands, elle y admit aussi pendant quelque mois un grand nombre de courtisans parmi lesquels le favori étoit d'abord confondu. Mais ce nombre diminua peu à peu & insensiblement Rizzo se trouva avec un ou deux courtisans, & quelque fois seul à la table de la Reine. Si nous en croyons M. de Thou, ces familiarités ne se bornèrent point là. » Un jour, » dit-il, * le Roy fut averti que » Rizzo étoit seul avec la Reine. » Il se rendit aussitôt à son

* Histoire de M. de Thou. l. 40.

1565.

» appartement par une petite
» porte dont il avoit toujours la
» clef sur lui. Ayant frappé con-
» tre son ordinaire & personne
» n'ayant répondu, il fut d'abord
» tenté d'ouvrir : mais craignant
» peut-être d'en trop voir il s'en
» retourna, la fureur & le déses-
» poir dans le cœur. Que ce
fait soit vrai ou non, il est tou-
jours sûr que la Reine ne gar-
doit point assez de mesures avec
Rizzo, surtout dans un pays où
les loix de la bienséance sont
fort sévères pour les femmes,
& où les Rois ne sont point
assez despotiques pour pouvoir
se familiariser de la sorte avec
leurs sujets, sans risquer leur au-
torité. Ces Princes, qui n'ont
qu'une ombre de puissance, ne
peuvent conserver avec trop de

soin ces dehors imposans de 1565.
Majesté qui souvent leur tiennent
lieu d'une autorité plus réelle,
& qui, chez ces peuples répu-
bliquains, sont le plus beau, &
presque le seul privilège de la
Royauté. Darnley réduit à en-
vier la fortune de Rizzo éclata
en murmures & se plaignit assez
haut. Ces plaintes qui ne furent
peut-être pas assez mesurées dé-
plurent à la Reine & attirèrent
de nouvelles mortifications au
Prince. Lorsqu'il fut proclamé
Roy, il avoit été ordonné que
son nom seroit mis dans les Ac-
tes publics, même avant celui
de la Reine. Marie révoqua cet
ordre, & fit mettre son nom
devant celui de son mari. Ensuite
prenant prétexte de ses absences
continuelles de la Cour & de

1565.

ses fréquentes parties de chasse, elle signa seule pour tous les deux, & elle fit même signer Rizzo pour le Roy; ce qui acheva d'aigrir ce Prince contre le favori. Les Seigneurs réfugiés à Newcastle instruits des dispositions du Roy par rapport à Rizzo, résolurent d'en profiter pour perdre ce Ministre. Ils cherchèrent à attirer dans leur parti ce Prince mécontent, à fomentier ses broüilleries avec la Reine, & ses soupçons contre le favori. Pour cela, ils s'adressèrent au Comte de Mortoun homme tout propre pour une pareille commission. Il s'en acquita si heureusement pour les Rebelles qu'il engagea le Roy à se liguier avec eux & à conspirer la mort de Rizzo. Le Comte de Lénnox en-

tra lui même dans le complot, & 1565.
acheva de déterminer son fils par
ses conseils violens. Duglas, Lind-
ley, Lénox, Ruthwen & Mor-
roun s'assemblèrent chez le Roy
& délibérèrent sur les moyens
d'ôter la vie à Rizzo. La Reine
avertie de ce qui se tramoit, les
surprit dans le tems qu'ils con-
féroient. Elle s'emporta contre
eux avec la dernière vivacité &
leur dit qu'il étoit inutile qu'ils
tinssent des conseils secrets : qu'elle
étoit instruite de leurs com-
plots & qu'elle y appliqueroit
bientôt le remede. Ces menaces
ne firent qu'accélérer la perte de
Rizzo. Cependant le jour appro-
choit où les Etats devoient s'ou-
vrir, & où les Rebelles alloient
être pros crits. Rizzo se donnoit 1566.
de grands mouvemens pour réu-

1566. nir contre eux tous les suffrages, & ne s'attendoit pas à voir retomber sur lui les coups qu'il vouloit leur porter. Les Conjurés voyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, résolurent de ne plus différer. Mais comme ils se défioient de la jeunesse du Roy, & qu'ils doutoient de sa résolution, ils lui firent signer un écrit par lequel il reconnoissoit qu'il étoit l'auteur de l'entreprise, & que Ruthwen, Douglas, Lindley ne faisoient qu'exécuter ses ordres. Ainsi toute l'atrocité du crime fut rejetée sur ce jeune Prince qui n'en retira aucun fruit, & qui, quoi qu'en dise M. de Thou, n'y eut que la moindre part. Ruthwen qui relevoit à peine de maladie & qui trembloit encore la fièvre se chargea

de l'exécution. Elle se fit un Sa-
medy sur les six heures du soir. 1566.

Rizzo soupoit avec la Reine, soit qu'il fut à table à côté d'elle, comme l'assure M. de Thou, & comme l'insinuë Melvil, soit qu'il mangeât au buffet comme Camden le prétend. Le Roy monta le premier par un escalier dérobé, & se tint quelque tems appuyé sur le fauteuil de la Reine. Mortoun bien accompagné, se promenoit dans une chambre voisine ; le reste des Conjurés au nombre de 120 étoit distribué dans le Palais. Ruthwen entra le casque en tête, suivi de George Douglas bâtard du Comte d'Angus, de Lindley, d'André Karrew, & de quelques autres. Ils se précipitèrent si brusquement que la

1566. table en fut renversée. La Reine éffrayée à la vûë de Ruthwen encore pâle & défiguré de sa maladie, & armé de pied en cap, crut d'abord qu'il étoit en délire. Elle lui demanda quel dessein l'amenoit. Ruthwen sans lui répondre, commande à Rizzo de sortir & de quitter une place qui ne lui convenoit pas. Celui-ci saisit tout tremblant la robe de la Reine criant *Justitia, Justitia.* Cette Princesse se mit entre les assassins & lui, & le couvrit pendant quelque tems de son corps. Karrew lui appuya un poignard sur le sein, la menaçant de la tuer si elle s'obstinoit à le défendre. En même tems le Roy l'ayant embrassée par le milieu du corps, les meurtriers se jetèrent sur Rizzo, & le bâtard

Duglas prenant l'épée du Roy, 1566.
la lui enfonça dans le cœur ;
ainsi se vérifia , dit-on , la pré-
diction d'un Astrologue, qui avoit
averti Rizzo de se défier d'un
bâtard. Ce malheureux qui n'a-
voit envisagé dans cette prophé-
tie que le Comte de Murray ,
avoit répondu à l'Astrologue que
ce bâtard ne seroit jamais assez
puissant pour se faire craindre.
Quand Duglas lui eut porté le
premier coup, les assassins le traî-
nèrent dans la chambre voisine
où Mortoun & les autres Con-
jurés l'achevèrent. Ainsi périt le
célèbre & le malheureux Rizzo,
qui de simple Musicien de la
Reine étoit devenu son premier
Ministre , & qui , quoique fort
laid , fit soupçonner qu'il avoit
été quelque chose de plus que

1566.

son favori. Ruthwen rentra un moment après ; il s'asséya insollement devant la Reine qui étoit debout , & il demanda à boire. Cette Princeesse partagée entre la douleur & la colére, l'appella traître , & lui reprocha la hardiesse qu'il avoit de lui parler assis. Ruthwen lui répondit avec un sens froid qui acheva de la déconcerter , que c'étoit par foiblesse , & non dans la vûe de l'insulter qu'il en agissoit ainsi. Ensuite après avoir fait plusieurs invectives contre Rizzo , il exhorta la Reine à mieux choisir ses Ministres , & à ne point donner sa confiance à des hommes sans aveu. Il ajouta que les Rois ne tiroient leur autorité que de la force des loix , dont ils étoient les défen-

seurs & non les arbitres : que 1566.
ceux de ses prédécesseurs qui
s'étoient écartés de ces maximes,
en avoient été justement punis
par leurs sujets. Que les Ecoffois
de son tems n'avoient pas telle-
ment dégénéré de leurs ancêtres,
qu'ils fussent disposés à recevoir
la loi d'un vil Musicien, dont
ils voudroient à peine faire leur
esclave. La Reine perdant pa-
tience lui ordonna de se retirer
& lui dit en le menaçant, que
celui qu'elle portoit dans son
sein & dont il devoit au moins
respecter les jours, s'il res-
pectoit si peu Sa Majesté, la
vengeroit un jour de toutes ces
insultes. Elle étoit enceinte de
cinq mois, & c'est au faisisse-
ment qu'elle eut alors, que l'on
attribuë la frayeur involontaire

1566. de Jacque VI, qui tomboit en défaillance toutes les fois qu'il voyoit une épée nuë.

Les Comtes de Huntley, d'Athole & de Bothwel qui soupoient dans un autre vestibule du Palais, se levèrent de table au bruit qu'ils entendirent, & accoururent chez la Reine. Mais Mortoun qui gardoit l'entrée de l'appartement, leur défendit avec menaces d'approcher. Un grand nombre de bourgeois s'étant assemblés aux environs du Palais, le Roy leur cria d'une fenêtre que sa personne & celle de la Reine étoient en sûreté : qu'il ne s'étoit rien passé que par ses ordres, & qu'ils en sçauroient davantage quand il en seroit tems. Là-dessus il leur commanda de se retirer.

Le

Le lendemain de la mort de 1566.

Rizzo , jour marqué pour l'ouverture des Etats , & pour la proscription des Rebelles, Murray & les autres Seigneurs fugitifs arrivèrent d'Angleterre, & comparurent devant leurs Juges. Personne n'ayant osé se déclarer leur partie , ils protestèrent de leur innocence, & faute d'accusateurs ils furent absous. Les partisans du Comte de Murray , ont entrepris de le justifier du meurtre de Rizzo. Mais outre qu'il en recueillit tout le fruit , sa haine contre ce Ministre , ses liaisons avec les assassins , surtout avec Mortoun & Ruthwen les chefs du complot , son retour prémédité en Ecosse le lendemain de la mort du favori , enfin toutes les circonstances qui précédèrent

1566. ou qui suivirent le massacre, prouvent assez qu'il fut d'intelligence avec les Conjurés. La Reine, à qui l'on avoit donné des gardes, ayant été avertie de son retour, le fit prier par Jacques Melvil de venir la voir. Murray s'étant rendu chez elle, dès qu'elle l'aperçut, elle courut au devant de lui, & après l'avoir embrassé : » Ah ! mon frere, lui » dit-elle, si vous aviez été ici, » on ne m'auroit pas traitée si » indignement. » Murray parut touché de sa disgrâce & lui promit de s'employer pour sa délivrance.

Le Roy qui n'avoit agi dans toute cette affaire que par l'inspiration de Mortoun, se repentit bientôt de s'être livré à ses conseils. Il chercha à faire sa paix

avec la Reine , & il réfolut d'a- 1566.

bandonner les meurtriers à fon reffentiment. Cette Princeffe qui n'étoit point en fituation de s'en venger , leur fit propofer un accommodement par le Comte de Murray. Ceux-ci voyant que le Roy s'étoit détaché de leur parti , & que Murray , fuivant le plan ordinaire de fa politique , fongeoit auffi à féparer fa caufe de la leur , ne crurent pas devoir rejeter les propofitions de la Reine. On convint de quelques articles de part & d'autre , & l'on pria la Reine de les figner. Cette Princeffe y confentit : mais elle leur fit dire que fa fignature feroit de nulle valeur tant qu'ils la retiendroient prifonniere. Sur cela on lui ôta fes gardes. Mais à peine fut-elle hors de leurs mains qu'elle fe

1566.

fauva pendant la nuit à Dumbar avec Séton & avec son mari. En même tems, feignant d'être parfaitement réconciliée avec Murray & les autres Seigneurs fugitifs, elle tourna tous ses ressentimens du côté des meurtriers de Rizzo. Pour sévir contre eux avec plus de liberté, elle fit défendre à son de trompe que personne osât accuser le Roy d'avoir trempé dans cet assassinat; cette défense excita la risée de tout le peuple. Des auteurs de cette mort une partie fut bannie, plusieurs furent condamnés à une grosse amende, & quelques uns eurent la tête tranchée. Mortoun, Ruthwen, & Duglas n'évitèrent le supplice qu'en se sauvant en Angleterre. La Reine après avoir immolé ces victimes aux manes

de Rizzo, fit exhumer son corps 1566.
qu'on avoit enterré sans appa-
reil devant la porte du Temple
le plus prochain, & le fit met-
tre dans la sépulture des Rois
d'Ecosse; Place qu'il ne méritoit
point, & qui faisoit trop voir
celle qu'il avoit occupée dans son
cœur.

Cependant Darnley tâchoit de
réparer par son repentir le crime
de l'assassinat de Rizzo, & ses re-
grets quoique moins vifs étoient
aussi sincères que ceux de la Rei-
ne. Mais il s'efforçoit vainement
de l'appaiser, & il ne trouva plus
en elle qu'un cœur aigri & ul-
céré. Melvil s'entremet pour réta-
blir l'union entre les deux époux.
Mais son zèle déplut à la Reine,
& il s'aperçut que c'étoit mal
faire sa cour que de lui parler de

566.

réconciliation. Marie lui en fit faire des reproches par le Comte de Murray , & lui fit défendre de parler au Roy. Cette Princesse qui étoit déjà avancée dans sa grossesse , prit la route de Sterlyn où elle avoit d'abord résolu de faire ses couches : mais comme le Roy s'y étoit rendu après elle ; pour l'éviter , elle se rendit au Château d'Edimbourg où elle mit au monde un fils. Elle fit partir sur le champ Jacque Melvil pour en porter la nouvelle à la Reine d'Angleterre , & pour la prier d'être la marraine du Prince. Elisabeth étoit alors au bal à Greenwich ; le Secrétaire Cécil à qui l'Envoyé d'Ecosse avoit déjà communiqué le sujet de sa venue , s'approcha d'elle & lui dit à l'oreille , que la Reine d'E-

cosse étoit accouchée d'un fils. 1566.

A cette nouvelle elle fit cesser les danſes, & ſe jettant dans un fauteuil, la tête penchée, elle parut quelque tems plongée dans une profonde rêverie. Une de ſes Dames ayant pris la liberté de lui demander à quoi elle ſongeoit ſi ſérieuſement : » je ſonge, ré-
» pondit-elle, que Marie Stuart eſt
» mere d'un fils, tandis que je ne
» ſuis qu'un tronc ſtérile » ! Elle ne laiſſa pas de faire bonne contenance le lendemain, & de recevoir Melvil avec un viſage ouvert. Elle voulut même lui perſuader que la nouvelle de cet accouchement avoit diſſipé les reſtes d'une maladie dont elle avoit été incommodée pendant quinze jours. L'Envoyé lui dit que ſa Maîtreſſe s'étoit empreſſée de lui faire part

1566. de sa joye, dans la persuasion où elle étoit, qu'elle n'avoit point de meilleure amie ; que néanmoins son bonheur avoit pensé lui cou-ter la vie, & qu'elle avoit tant souffert qu'elle s'étoit repentie plus d'une fois d'être mere. Ce ne fut pas sans dessein que Melvil insista sur les douleurs de l'enfantement. Il vouloit fortifier par là l'aversion de la Reine d'Angleterre pour le mariage. Il lui insinua ensuite que le Baptême du Prince d'Ecosse lui fournissoit une occasion de s'aboucher avec Marie, comme elle avoit paru le souhaiter souvent. Elisabeth lui dit en souriant, qu'elle seroit charmée d'y assister en personne, mais que l'état de ses affaires ne le lui permettant pas, elle y enverroient à sa place des Dames
de

de distinction & les Seigneurs 1566.
 les plus qualifiés du Royaume.
 Enfin, Melvil toucha l'article de
 la succession au Royaume d'An-
 gleterre. Elisabeth répondit, selon
 sa coutume, que cette affaire
 étoit entre les mains des Juris-
 consultes; que la naissance du
 Prince les engageroit sans doute
 à la terminer: que pour elle,
 elle étoit convaincuë de la justice
 des droits de Marie, & qu'elle
 souhaitoit sincèrement qu'on dé-
 cidât en sa faveur.

Elle députa en Ecosse le Comte
 de Bedford & plusieurs autres
 Seigneurs, pour assister au Bap-
 tême du Prince, qui se fit à
 Sterlyn.

Les Ambassadeurs de France
 & de Savoye s'y trouvèrent aussi,
 & tinrent le Prince sur les fonds

1566

au nom de leurs Maîtres. On lui donna les noms de Charle & de Jacque. Darnley ne parut point à cette cérémonie, pour laquelle on fit de grands préparatifs, & la Reine qui lui avoit interdit le commerce des Grands, lui défendit aussi de paroître devant les Ambassadeurs. Bedford, suivant les ordres qu'il avoit reçûs, somma la Reine de ratifier le traité d'Edimbourg. Marie jugea à propos de s'expliquer cette fois sans ambiguïté; elle lui dit qu'il y avoit dans ce traité certains articles contraires au droit qu'elle avoit, elle & ses enfans, à la succession du Royaume d'Angleterre. Pour faire voir cependant qu'elle ne cherchoit point à éluder la demande d'Elisabeth par de vains prétextes, elle promit d'en-

voyer en Angleterre des Députés pour réformer le traité , de concert avec les Ministres de cette Cour. Bedford fit ensuite tomber le discours sur ses broüilleries avec son époux , & lui témoigna que sa Maîtresse souhaitoit qu'elle se reconciliât avec lui. Marie , sans lui rien promettre sur cet article, rejetta la cause de cette division sur quelques esprits inquiets qui abusant du peu d'expérience de son mari , ne cherchoient qu'à semer entre eux la discorde. Bedford qui fut témoin des mortifications qu'on faisoit essuyer au Prince , en fut fort scandalisé. Il ne pût s'empêcher d'en dire son sentiment à Melvil, à qui il témoigna que la Reine d'Ecosse par cette conduite se faisoit tort dans l'esprit des Etrangers.

1566.

La naissance du Prince d'Escoffe excita de grands mouvemens en Angleterre, & les Partisans de Marie Stuart crûrent la conjoncture favorable pour faire valoir ses droits à la Couronne. Elisabeth avoit indiqué la convocation du Parlement pour le commencement de Novembre. L'affaire de la succession y fut débattue avec chaleur, & les ennemis d'Elisabeth y excitèrent de grands murmures. On s'éleva dans l'assemblée contre l'obstination de la Reine à garder le célibat ; & il n'y eut point de malédictions dont on ne chargeât Howic son médecin qui lui avoit, dit on, persuadé qu'elle étoit hors d'état d'avoir des enfans. * Ce qu'il y a de vrai,

* Melvil rapporte dans ses Mémoires qu'il avoit entendu dire la même chose à une des femmes d'Elisabeth.

c'est qu'elle avoüoit elle même 1566.
qu'elle n'étoit point faite pour le
mariage : » mon Royaume, disoit
» elle, me tient lieu de mari, & mes
» sujets sont mes enfans. Quand je
» serai morte je veux qu'on grave
» sur mon tombeau cette épita-
» phe : Cy-gît Elisabeth qui régna
» tant d'années, & qui mourut
» vierge. Les intrigues des Par-
tisans de Marie Stuart allèrent si
loin, que la plupart des Seigneurs
de la Chambre Haute furent d'a-
vis qu'il falloit prier la Reine de
prendre un époux, ou de se dési-
gner un successeur ; & en cas
qu'elle refusât l'un ou l'autre de
ces deux partis, que c'étoit au
Parlement à y pourvoir, en vertu
de l'autorité dont il étoit revêtu.
Le Comte de Leicester lui même
appuya cette délibération, dans

1566.

l'espérance sans doute, que si la Reine se marioit, son choix tomberoit sur lui; Elisabeth en ayant été informée, l'en reprit avec beaucoup de vivacité, & le chassa de sa présence; le Comte de Pembroock & le Duc de Norfolck essayèrent à ce sujet le même traitement, & ces Seigneurs ne firent leur paix qu'après bien des soumissions. Bacon garde du grand sceau, & orateur de la Chambre Haute, fut chargé de présenter une adresse à la Reine, dans laquelle on la pressoit de se déterminer au mariage; on lui représentoit que ce seroit mettre le comble à toutes les graces qu'elle avoit faites à son peuple, & les perpétuer en quelque sorte, en prévenant tous les malheurs, que l'incertitude des droits, & la

multiplicité des Concurrens ont coutume de produire. Les esprits étoient encore plus échauffés dans la Chambre des Communes; on y soutint que puisque la Reine refusoit de prendre un mari, il falloit la forcer à nommer un successeur. Que les Rois doivent procurer la félicité de leurs sujets non seulement pendant leur vie, mais même après leur mort; qu'Elisabeth ne méritoit plus les noms de mere & de nourrice de son peuple, mais ceux de marâtre & de parricide, puisqu'il ne tenoit pas à elle que l'Angleterre qui ne respiroit que par elle, ne pérît aussi avec elle. Elisabeth voulant étouffer ces semences de sédition, ordonna aux deux Chambres de lui envoyer chacune trente Députés pour rece-

1566. voir sa réponse. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils commencèrent par lui présenter le subside ordinaire que le Parlement lui accordoit, & lui en offrirent un autre beaucoup plus considérable, si elle vouloit avoir égard à ce que toute l'Angleterre souhaitoit d'elle. La Reine les remercia de leur bonne volonté, les assurant qu'elle avoit pour eux non seulement la sollicitude d'une Reine, mais l'affection d'une bonne mere. Bien loin d'accepter le subside extraordinaire, elle leur remit la quatrième partie du premier, disant que cet argent seroit aussi bien dans les coffres de ses sujets que dans les siens; elle se contenta pour cette fois de les exhorter en général à ne point écouter trop légèrement

les allarmes , ni les murmures 1566.
d'une populace aveugle. Mais
dans une autre audience elle leur
parla avec plus d'autorité , tem-
pérant néanmoins toujours avec
art les reproches par la douceur ,
& les menaces par les caresses ;
tantôt les accusant de révolte &
de mutinerie , tantôt leur renou-
vellant les assurances de la ten-
dresse la plus vive. Son discours
artificieux roula sur l'affection
qu'elle portoit à son peuple , &
sur l'insolence qu'il avoit de tenir
des assemblées contraires aux in-
térêts de l'Etat ; elle ne dit pas
un mot de la succession , & elle
renvoya ainsi les Députés , avec
ordre de proroger le Parlement.

Tandis que ces choses se pas-
soient en Angleterre , les affaires
avoient bien changé de face à la

1566.

Cour d'Ecosse. Jacques Hepburn, Comte de Bothwel, s'étoit depuis peu insinué dans les bonnes grâces de Marie, & se voyoit élevé à la haute fortune de Rizzo, sans avoir connu les degrés par où ce favori avoit passé. Toute l'autorité du Gouvernement étoit dans ses mains ; & s'il y avoit quelque grace à demander, on ne l'obtenoit que par son canal. C'étoit un homme sans religion, comme sans mœurs, adonné aux plus honteuses débauches, violent jusqu'à la brutalité, dépoüillé de tous les sentimens d'honneur, de probité, & d'humanité même ; scélérat par nature autant que par habitude, monstre formé de vices sans aucune vertu. Le nouveau favori qui haïssoit depuis longtems le Comte de

Murray , voulut signaler son 1566. crédit par la disgrâce de son ennemi ; il gagna le Comte de Huntley , & l'Evêque de Ross , & tous trois de concert voulurent engager la Reine à faire emprisonner le Bâtard , l'accusant d'avoir trempé dans le meurtre de Rizzo ; mais la Reine qui ne vouloit point se broüiller avec Murray , déclara qu'il étoit innocent de ce meurtre & imposa silence à Bothwel , qui fut forcé de se réconcilier avec lui.

Si l'autorité du Roy avoit souffert du crédit de Rizzo , elle fut encore plus affoiblie par celui de Bothwel. On n'avoit aucune considération pour ce Prince. On ne lui rendoit aucuns des honneurs dûs à la Royauté ,

1566. & les Grands ne se levoient plus en sa présence. On réforma son train , on lui ôta sa vaisselle d'argent , & sa Maison fut réduite à un petit nombre d'Officiers , qui lui faisoient acheter leurs services par les dégoûts qu'il en essuyoit. La Reine ne se mettoit plus en peine de cacher son aversion pour lui ; elle l'évitoit sans aucun ménagement , & un jour qu'il la suivit à Allwai où elle étoit allée avec Bothwel , sans en avertir Darnley , elle repartit sur le champ pour Edimbourg , afin d'éviter la compagnie de son époux. Je n'avance rien qui ne soit confirmé par Melvil , & je supprime plusieurs autres faits que Buchanan & de Thou ont rapportés. Le Roy qui n'essuyoit que des mépris à

la Cour résolut d'aller trouver son pere à Glasgou. Il étoit à peine à un mille d'Edimbourg, qu'il ressentit de violentes douleurs : il arriva fort malade à Glasgou, & son corps étoit couvert de pustules. Ces symptômes firent juger qu'on l'avoit empoisonné, lorsqu'il partit d'Edimbourg ; & un célèbre Médecin, nommé Jacque Abreneth, ayant été consulté sur sa maladie, répondit qu'elle ne pouvoit venir d'une autre cause. Mais la force de son tempérament & l'efficacité des remèdes le tirèrent d'affaire. La Reine, pour effacer sans doute les soupçons que sa maladie avoit fait naître, alla le voir à Glasgou, & affecta de lui faire beaucoup de caresses : changement

1566. assez remarquable dans cette circonstance.

Ce premier attentat contre les jours du Roy fut suivi d'un autre coup plus funeste encore, & finit par la plus horrible catastrophe. J'entends le détestable parricide qui s'exécuta dans la
1567. personne de ce malheureux Prince au commencement de l'année 1567. Pour bien éclaircir ce fait le plus important de la vie de Marie Stuart, il faudroit copier ici la dissertation que M. de Thoyras a insérée dans son Histoire d'Angleterre; mais comme ces sortes de digressions, à peine supportables dans une Histoire générale, ne peuvent entrer dans le plan d'une vie particulière; j'aime mieux renvoyer les Lecteurs à la seconde partie de mon

ouvrage , où cette matiere est 1567.
 traitée dans toute son étendue.

Je me bornerai ici à rapporter dans la plus grande exactitude toutes les circonstances de ce meurtre , telles que je les trouve dans les Historiens les plus dignes de foi. Voici le récit de Melvil.

» Lorsque la Reine fut revenuë
 » à Edimbourg , elle y fit transf-
 » porter le Roy & le logea
 » dans la maison de Kirkfield ,
 » sous prétexte que l'air y étoit
 » meilleur , & qu'il pourroit s'y
 » rétablir plutôt ». Buchanan re-
 marque que cette maison étoit
 hors la Ville , & qu'elle étoit
 située entre deux Eglises ruinées,
 & deux cimetieres. » Le bruit
 » couroit déjà , ajoute Melvil ,
 » que le Comte de Bothwel avoit
 » conspiré contre la vie du Roy.

1567.

» Mais il étoit dangereux d'en
» avertir le Prince, car il redisoit
» tout à la Reine. Toutes fois
» le Comte d'Orkney l'avertit
» secrettement que, s'il ne sortoit
» de là au plutôt, c'en étoit fait
» de sa vie ». Le Roy ne manqua
pas de le redire à la Reine. Mais
le Comte d'Orkney nia le fait.
M. de Thou ajoute que Marie
ayant fait appeller d'Orkney, le
traita d'imposteur en présence du
Roy, & courut même à l'épée
de son mari pour l'en percer ;
mais que par bonheur le Comte
de Murray survint, & appaisa
la Reine. » Cet accident, con-
» tinuë Melvil, engagea le Com-
» te de Bothwel à précipiter son
» entreprise. Il avoit fait faire
» une mine sous la chambre du
» Roy, & il la fit jouer la nuit
même

» même qui suivit la querelle 1567.
 » du Comte d'Orkney avec ce
 » Prince. Mais à la Cour tout
 » le monde se disoit à l'oreille
 » qu'on avoit conduit le Roy
 » dans un lieu écarté, où on
 » l'avoit étouffé en lui mettant
 » une serviette dans la bouche ;
 » le soupçon tomba générale-
 » ment sur Bothwel , & tous
 » ceux qui osèrent dire leur
 » sentiment, l'en accusèrent tout
 » haut.

Le récit de George Coney *
 Moine Ecoissois se rapporte à
 celui de Melvil. Mais la mort
 du Roy y est plus circonstanciée.
 Le Roy, dit-il, n'étant point
 encore rétabli du poison qu'on
 lui avoit donné, fut logé dans
 la maison d'un certain Kirkfield.

* *Georgius Conans in vitâ Maria Stuartæ.*

1567.

Bothwel accompagné de ses complices s'y rendit de nuit, & après avoir posté les assassins autour de la maison, de peur que le Roy n'échapât, il le fit prier de descendre dans le jardin, sous prétexte qu'il avoit une affaire de la dernière conséquence à lui communiquer. Darnley étoit au lit, il se leve, & descend en robe de chambre & en pantoufles. Bothwel va au-devant de lui & le salue. Le Roy lui dit : *Estes vous seul ici, Monsieur le Comte ?* Ils se promenèrent ensuite quelque tems, se parlant à l'oreille. Tandis que Darnley écoutoit Bothwel attentivement, celui-ci lui ayant jetté au cou une serviette, le traîna à un arbre voisin, aux branches duquel il le pendit.

Buchanan raconte le fait diffé-
remment. Il dit, que Bothwel
déguisé en soldat entra dans la
chambre du Roy avec trois de
ses complices : qu'il l'étouffa
dans son lit avec un de ses do-
mestiques qui couchoit dans sa
chambre ; que le corps du Roy
fut porté dans un jardin du
voisinage, & qu'on mit ses pan-
touffes auprès de lui : qu'ensuite
on alluma les barils de poudre
qui firent sauter toute la maison.
Que le lendemain on voulut per-
suader au peuple que la foudre
étoit tombée sur la maison, &
que le corps du Roy avoit été
transporté avec violence dans
le jardin. Mais comme ses pan-
touffes étoient auprès de lui,
que sa chemise n'étoit point en-
dommée, & que son cou
E e ij

1567. étoit meurtri, on n'eut pas de peine à deviner le genre de sa mort. *

Le Cérémonial d'Ecosse prescrit aux veuves des Rois de s'enfermer pendant quarante jours dans leur chambre, sans voir la lumière du Soleil. La Reine au bout du douzième ouvrit ses fenêtres, & partit avec Bothwel pour Seton, maison de plaisance qui étoit à deux lieues d'Edimbourg.

* M. de Thou ajoute, & cette circonstance se trouve aussi dans Buchanan : que quelques jours avant la mort du Roy, la Reine coucha plusieurs nuits sous sa chambre : que la veille du massacre elle en fit ôter son lit & en fit mettre un plus commun : que la nuit même de l'exécution elle s'entretint plusieurs heures avec son Epoux, & lui fit plus de caresses qu'à l'ordinaire : que lorsqu'elle apprit la nouvelle de sa mort, elle se fit apporter le corps de son mari : que l'ayant fait étendre sur un banc renversé, elle le contempla quelque tems sans aucune démonstration de joye, où de douleur, & le fit enterrer pendant la nuit, sans cérémonie, à côté de Rizzo.

M. de Thou dit que Ducroc, 1567.
Ambassadeur de France, alla l'y
trouver, & que sur les remon-
trances qu'il lui fit, elle revint à
la Ville. Elle y trouva les esprits
fort indisposés contre elle, &
elle eut lieu de s'appercevoir du
mécontentement public. Un jour
qu'elle passoit dans une rue fort
fréquentée de la Ville, pour se
rendre à la Citadelle, le peuple,
aulieu des acclamations ordinai-
res, garda un morne silence. Une
seule femme fit des vœux pour
sa prospérité, mais une autre s'é-
cria assez haut pour être enten-
due : *que Dieu la traite comme elle*
mérite. Un tailleur à qui Both-
wel avoit donné un habit pour
l'ajuster à sa taille, ayant reconnu
que c'étoit l'habit du Roy, dit
plaisamment, que le Comte de

1567. Bothwel profitoit de la coutume qui adjuge au bourreau la dépouille du mort.

Cependant le peuple murmuroit hautement de l'impunité des assassins. Le Comte de Lennox demanda justice à la Reine, & se porta pour l'accusateur de Bothwel. La Reine, pour l'appaiser, ordonna au Comte d'Argyle grand justicier du Royaume, de faire des informations. On commença la procédure par la publication d'une espèce de monitoire, contenant que quiconque donneroit connoissance des meurtriers du Roy, auroit pour récompense deux mille livres sterlins : on répondit à cette proclamation par l'affiche suivante : » comme il a été » publié que ceux qui feroient

» connoître les meurtriers du
» Roy, auroient pour récompense
» se deux mille livres sterlins,
» moi. qui ai fait de bonnes
» perquisitions, affirme que les
» auteurs du meurtre sont le
» Comte de Bothwel, Jacque
» Balfour, le curé de Flislz, David
» Chambers, Blacmestre, Jean
» Spens, & la Reine elle même
» qui y a consenti à la persuasion
» du Comte de Bothwel ». En
réponse de ce libelle on publia
une nouvelle proclamation dans
laquelle on somma l'auteur du
placard, de déclarer son nom, &
de venir recevoir la récompense
promise ; à quoi il fut répondu
que l'auteur comparoîtroit le Dimanche
suivant avec quatre témoins,
& qu'il soutiendrait tout
ce qu'il avoit avancé, pourvu

1567. qu'on voulût configner l'argent dans des mains sûres.

Le Comte de Lénnox ne se contenta point de ces vaines formalités, il fit de nouvelles instances auprès de la Reine, & cette Princesse nomma enfin une commission particulière, pour juger les meurtriers du Roy.

Lénnox, Bothwel & les autres intéressés furent ajournés personnellement pour le douze d'Avril, Lénnox comme accusateur, & Bothwel comme accusé. Celui-ci se rendit au Tribunal, accompagné de deux Avocats & de gens armés; mais ses accusateurs ne comparurent point. Personne ne se déclarant sa partie, les Juges alloient l'absoudre, & étoient sur le point de prononcer le jugement, lorsqu'un jeune homme

homme nommé Robert Cunin-^{1567.}

gham se leva, & adressant la parole aux Commissaires: » Je vous
» déclare, dit-il, que le Comte
» de Lénnox n'a point encore eu
» le tems de se rendre au Tri-
» bunal, & qu'il n'y viendra que
» bien accompagné. Que si, non-
» obstant son absence vous pré-
» tendez procéder au Jugement,
» je proteste en son nom contre
» tout ce que vous ferez. Je déclare
» encore que, si après cette pro-
» testation vous entreprenez d'ab-
» soudre Bothwel & ses com-
» plices, ce sera de votre part
» erreur volontaire, & non igno-
» rance; d'autant qu'il est public
» que les accusés sont les vrais
» meurtriers du Roy, comme le
» Comte de Lénnox, mon Seigneur
» & mon Maître, le maintient.

1567.

» De quoi je requiers acte». Les Juges enregistrent la protestation de Cuningham, mais ils ne s'y arrêtèrent point, & ils prononcèrent la Sentence d'absolution. Néanmoins pour se mettre à couvert des événemens, ils protestèrent qu'ils ne prétendoient point qu'on leur imputât ce Jugement, n'ayant pû en porter d'autre, contre un homme que personne n'accusoit. Bothwel délivré de la peine, & non de l'infamie du crime, fit afficher dans la place publique le Cartel suivant :

» Quoique je sois suffisamment
» lavé du meurtre du Roy, dont
» on m'a faussement accusé, cependant pour mieux justifier
» mon innocence, je suis prêt de
» me battre, contre quiconque
» osera avancer que j'ai tué le

» Roy ». On répondit le lende-
main à ce Cartel par ces mots
qu'un inconnu fit afficher dans
le même endroit : *J'accepte le défi ,
pourvu que tu choisisse un lieu neutre.*

Bothwel, enhardi par l'impunité, osa songer à épouser Marie Stuart. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que presque personne ne s'opposa à ce mariage ; & la Reine elle même qui devoit être la dernière à y consentir, parut le désirer. On fit signer à la hâte un acte à quelques Seigneurs, par lequel ils reconnoissoient, qu'il étoit du bien du Royaume que la Reine épousât Bothwel. Après cette légère formalité, le mariage fut résolu. Mais le Lord Herris plus zélé pour la réputation de Marie Stuart, qu'elle ne l'étoit elle même, n'oublia rien pour la dissua-

1567.

der de cette indigne alliance. Il alla la trouver dans l'absence de Bothwel ; & se jettant à ses genoux , il lui parla avec cette liberté généreuse qui fait le caractère d'un vrai Citoyen , & d'un bon sujet. Il lui remontra qu'elle alloit se couvrir de honte , en épousant le meurtrier de son mari , & il la conjura , pour l'amour de son peuple & pour les intérêts de sa propre gloire, de renoncer à ce mariage. La Reine parut fort étonnée du discours de Herris ; elle lui répondit froidement que son cœur ne lui disoit rien pour le Comte de Bothwel , & que si elle avoit à se marier , elle n'oublieroit point ce qu'elle devoit à son peuple , ni ce qu'elle se devoit à elle même.

Melvil lui fit les mêmes remon-

trances , quoique d'une manière 1567.
indirecte. Il feignit avoir reçu

à ce sujet une lettre , qu'un de
ses amis, nommé Thomas Bishop,
lui écrivoit d'Angleterre. Il la
montra à la Reine, qui l'ayant lue,
reconnut aussitôt qu'il en étoit
l'auteur. Elle la lui rendit sans
dire un seul mot , & se tournant
vers Lidington, qui étoit présent :

» Voilà , lui dit elle , une lettre
» bien singulière, lisez la, je vous
» prie : c'est un tour de la façon
» de Melvil ». Lidington le prit
par la main , & s'étant un peu
éloigné , après avoir parcouru la
lettre : » où aviez vous l'esprit ,
» lui dit-il , quand vous avez
» communiqué cet écrit à la Rei-
» ne ? ignorez vous que , dès que
» le Comte de Bothwel en fera
» informé, il vous fera assassiner ;

1567.

» vous avez agi en honnête hom-
» me , ajouta t'il , mais non pas
» en homme sage : je vous con-
» seille de vous retirer promp-
» tement ». L'avis étoit donné à
propos. La Reine en fit un mo-
ment après confidence à Both-
wel , qui ne manqua pas en effet
de faire chercher Melvil pour lui
ôter la vie. Ces faits rapportés
presque mot pour mot d'après cet
écrivain , le plus impartial qui fut
jamais , font naître de terribles
préjugés contre Marie Stuart , &
renversent de fond en comble le
système que Camden a bâti pour
la justifier sur son mariage avec
Bothwel. En voici un autre , tiré
des mêmes mémoires , qui n'est
pas moins concluant : » La Reine,
» dit-il , s'en alla peu de tems après
» à Sterlyn. Elle trouva sur sa
» route le Comte de Bothwel

» bien accompagné; il prit le che-
» val de la Reine par la bride,
» & la conduisit à Dumbar. Le
» Comte de Huntley, Lidington
» & moi fûmes arrêtés par les
» gens du Comte, & conduits
» prisonniers. Blachater qui m'a-
» voit arrêté, me dit que tout
» cela se faisoit du consentement
» de la Reine, & le lendemain
» je fus remis en liberté ». Melvil
ajoute, que la Cour se rendit de
Dumbar à Edimbourg; & ce fut
alors, selon lui, que Bothwel &
la Reine, ayant convoqué un
certain nombre de Nobles, leur
firent signer l'écrit dont j'ai parlé.
Mais il rapporte une circonstance
remarquable que nous ne devons
pas supprimer; c'est que ces No-
bles, après avoir déclaré les raisons
qui les portoient à souscrire à ce

1567. mariage, ajoutèrent : *qu'après tout la Reine ne pouvoit pas faire autrement, puisque le Comte l'avoit enlevée, & avoit couché avec elle.*

Cependant deux obstacles s'opposoient encore aux vœux de Bothwel. Premièrement son mariage avec la sœur du Comte de Huntley ; & en second lieu l'enlèvement de la Reine, qui pourroit faire regarder comme nulle l'alliance qu'elle contracteroit avec lui. Dès que Bothwel fut arrivé à Edimbourg, il travailla à se séparer de sa femme ; le divorce fut ordonné par deux sentences, l'une de la Cour Ecclésiastique, l'autre de la Cour Laïque, toutes deux à la réquisition de la Comtesse de Bothwel elle-même. Dans la première procédure qui fut faite à ce sujet,

l'infame Bothwel n'eut pas honte 1567.
de convenir qu'il avoit eu un
commerce criminel avec une pa-
rente de sa femme. Sur cet aveu,
l'Archevêque de Saint André
prononça la Sentence de sépara-
tion ; dans la seconde procédure
la Comtesse l'accusa d'adultere,
& comme il convint encore de
ce crime, son mariage fut cassé.
Ce Procès fut commencé &
terminé en moins de dix jours.
La Reine leva elle même l'ob-
stacle qui étoit de son côté ;
s'étant transportée au Tribunal
de la Justice, elle déclara qu'elle
étoit libre, & que sa volonté
étoit d'épouser Bothwel. Ces
formalités étant finies, on an-
nonça au peuple le mariage en-
tre Marie Stuart, & Jacque
Hepburn, Comte de Bothwel,

1567. créé depuis peu Duc d'Orkney. Le Ministre qui fut chargé de proclamer les Bans, dit publiquement qu'il sçavoit une raison qui rendoit le mariage nul. Cette raison étoit connuë de tout le monde. Bothwel, outre la sœur du Comte de Huntley, avoit deux autres femmes qu'il n'avoit jamais répudiées. Mais ces scrupules n'étoient point faits pour une âme telle que la sienne, & la Reine elle même qui avoit sollicité une dispense pour épouser un Prince Catholique, qui n'étoit son parent qu'au troisième degré, n'en demanda point pour épouser un homme qui avoit trois femmes, & qui n'étoit point de sa religion. Le mariage se célébra à la maniere des Protestans, dans la salle du Conseil;

on ne manqua pas de relever 1567.
des circonstances si remarquables par rapport à une Princesse Catholique, qui avoit employé d'autres cérémonies, lorsqu'elle épousa Darnley.

Il n'y eut que les amis de Bothwel , & quelques lâches flateurs qui assistèrent au repas qui suivit les nôtres. L'Ambassadeur de France, quoiqu'il fut la créature des Guises, refusa de s'y trouver. Marie Stuart jusque là si prodigue de sa réputation, songea cependant à la réparer au dehors, & à imaginer des prétextes capables d'excuser son mariage, principalement en France, auprès de ses Oncles , & de la Reine Mere. Elle leur députa l'Evêque de Dumblain, avec de fort amples instructions. Nous verrons

1567. bientôt quel fut le succès de cette Ambassade.

Bothwel travailla à affermir son autorité, & à se maintenir sur le Thrône par les mêmes voyes qu'il y étoit monté. Il tâcha d'abord de s'assurer du jeune Prince, & se vanta publiquement, que s'il tomboit dans ses mains, il l'empêcheroit bien de venger la mort de son pere. Il avoit un autre but en se défaisant du Prince d'Ecosse; c'étoit d'assurer la Couronne aux enfans qu'il pourroit avoir de la Reine. Mais la Noblesse Ecoissoise rebutée de ses violences, ne souffrit pas plus longtems sur le Thrône un lâche assassin, & un infame usurpateur. Le Comte de Marr Gouverneur du Prince, Argyle, Athole, Glen-

carn , Lindley , Boyd & Mor-
toun lui-même , le complice de 1567.
Bothwel , se soulevèrent pour
venger , disoient-ils , la mort du
Roy , & pour mettre à couvert
les jours du jeune Prince , contre
les embuches de ce tyran , qui
avoit fait mourir le pere , &
qui retenoit la mere captive.

La Reine à la premiere nou-
velle de ce soulèvement , assem-
bla les amis de Bothwel , & les
Nobles de son parti , & leur fit
signer une espeece de confédéra-
tion par laquelle ils s'engageoient
à la défendre , elle & son mari ,
envers tous & contre tous. Mur-
ray fut sommé d'y souscrire ;
mais il s'en défendit , alléguant
que c'étoit lui faire injure , que
d'exiger qu'il signât un écriit pour
défendre sa sœur & sa Reine.

1567.

Ainsi pour mieux profiter de ces divisions, il n'y prit d'abord aucune part, & tandis que l'orage se formoit en Ecosse, il se retira en France.

Les Confédérés s'assemblèrent jusqu'au nombre de 3000 hommes; le Baron de Hume alla assiéger le Château de Bothwick, où la Reine étoit renfermée avec Bothwel; & il s'en approcha si secrettement qu'il pensa les surprendre. Mais comme il n'avoit point assez de monde pour en fermer toutes les issuës, Bothwel ayant fait prendre à la Reine un habit d'homme, se sauva avec elle à Dumbar. Les Confédérés ayant manqué leur coup, marchèrent à Edimbourg, pour s'en emparer. Bothwel avoit donné le Gouvernement de la Citadelle

à Jacque Balfour son confident & son complice, comme on le disoit publiquement. Mais Balfour, soit par mécontentement, soit par inconstance, s'étant détaché depuis des intérêts de Bothwel, promit aux Confédérés de leur livrer la place. Ceux-cy s'étant présentés aux portes d'Edimbourg, y entrèrent sans résistances. L'Archevêque de Saint André, le Comte de Huntley, & l'Evêque de Ross voulurent inutilement soulever la populace. Ils furent obligés de se réfugier dans le château, où Balfour les reçût & les fit évader secrètement. Bothwel ayant fait des levées, s'approcha d'Edimbourg avec la Reine. Les Confédérés en sortirent & marchèrent au devant de lui. Les deux armées

1567.

1567. se rencontrèrent proche Larberry, & campèrent fort près l'une de l'autre. Celle de la Reine étoit postée avantageusement sur une colline, dans un lieu fort étroit, où elle ne pouvoit être attaquée que de front. Les ennemis placèrent leur camp au pied de la Montagne sur la droite, & rangèrent leur armée en bataille. Marie leur envoya du Croq Ambassadeur de France, pour les exhorter à mettre bas les armes. Le Comte de Mortoun, qui commandoit l'avant garde avec le Baron de Hume, répondit au nom des Confédérés, que ce n'étoit point à la Reine, mais au meurtrier du Roy qu'ils en vouloient, & qu'ils se soumettroient, aussitôt qu'on en auroit fait justice. Les sentimens commençoient

commençoient à se partager dans 1567.
l'armée de la Reine. Les amis de
Bothwel & les principaux Offi-
ciers vouloient qu'on en vînt
aux mains; mais les troupes re-
fusoient de combattre, & disoient
hautement que c'étoit à Bothwel
à défendre lui même sa cause.
Dans cette disposition des esprits,
Marie ne jugea pas à propos de
renter les risques d'une bataille,
& résolut de s'accommoder avec
les Confédérés. Elle envoya un
Hérault à Grangy, qui comman-
doit un poste avancé, & elle
parlementa avec lui. Tandis qu'ils
conféroient, le lâche Bothwel
ordonna à un soldat de tirer sur
Grangy. Mais la Reine eut hor-
reur de cette trahison, & défen-
dit qu'on lui fit aucune violence.
Grangy lui déclara que, pourvû

1567.

qu'elle consentir à abandonner la cause de Bothwel, & à passer dans le camp des Confédérés, il ne doutoit pas qu'ils ne missent bas les armes ; & qu'ils ne la traitassent avec tout le respect qui lui étoit dû. Marie promit de se rendre à cette condition. Grangy se chargea de la faire accepter aux Chefs de son parti. Bothwel quitta le camp de la Reine , & se retira à Dumbar. Grangy étant revenu avec un plein pouvoir, Marie alla au devant de lui & lui dit : » Lord de » Grangy, je me rends à vous aux » conditions que vous m'avez pro- » posées de la part des Nobles ». Là dessus elle lui donna la main, qu'il baïsa fort respectueusement. Ensuite il la conduisit dans le camp des Confédérés, tenant son cheval par la bride.

Elle fut reçue par le premier ^{1567.}
rang avec des marques de respect ; mais quand elle arriva à la seconde ligne , il s'éleva un grand murmure contre elle , & les Soldats s'écrièrent unanimement , qu'il falloit brûler cette femme adultere & parricide. On avoit fait peindre sur une toile , en forme de Drapeau , le Roy mort , & auprès de lui son fils qui levoit les mains au Ciel , avec ces mots : *Juge & venge ma cause , ô Seigneur.* Deux Soldats ayant attaché cette toile au bout de deux piques , la présentèrent à Marie partout où elle passa. Elle tomba évanouie à ce spectacle , & il fallut la soutenir sur son cheval. Elle entra sur le soir dans Edimbourg au milieu des huées de la populace , le

1567. visage couvert de larmes & de poussière, qu'on auroit pû prendre pour de la bouë. Elle n'avoit sur le corps qu'une méchante robe, qui ne lui descendoit qu'à mi-jambe. On la conduisit chez le Prevôt de la Ville, & on l'enferma dans une chambre qui donnoit sur la ruë. Le Peuple lui donna mille malédictions, & toutes les fois qu'elle mettoit la tête à la fenêtré, on lui présentoit le fatal Drapeau ; ce qui la transporta d'une telle rage, qu'elle jura de réduire la Ville en cendres, & de n'éteindre l'incendie que dans le sang des Habitans. Les Confédérés balançoient encore sur le parti qu'ils lui feroient, lorsqu'elle les détermina elle même par une démarche qui acheva de la perdre. La nuit

même qu'elle fut arrivée à Edim- 1567
bourg , elle écrivit à Bothwel
une lettre pleine des expressions
les plus tendres, où elle lui pro-
mettoit de ne l'abandonner ja-
mais. Elle confia cette lettre à
un soldat de sa garde , qui alla
la porter aux Seigneurs. Confé-
dérés. Ils en furent si indignés, que
dès le lendemain ils envoyèrent
Marie à Lochlewen. Ainsi cette
malheureuse Princeesse , tyranni-
sée par un indigne penchant , ne
pouvoit oublier un homme qui
causoit toutes ses disgraces. Aigrie
plutôt qu'abbatuë par ses maux ,
on lui entendit dire dans sa pri-
son qu'elle aimeroit mieux vivre
avec lui dans la plus affreuse
misere , que de goûter sans lui
les délices de la Royauté. Ce
n'est pas , dit Melvil , qu'elle ne

1567. comprit toutes les conséquences de cette fatale passion ; mais il lui étoit impossible de se surmonter. Cet attachement étoit d'autant plus inconcevable, qu'elle avoit beaucoup à souffrir de l'humeur jalouse & emportée de son mari. Il la traitoit aussi durement qu'elle avoit traité Darnley ; & il ne se passoit presque point de jour qu'il ne lui fit verser des larmes. Une fois il la laissa dans un si triste état & dans un tel désespoir , qu'en présence d'Arthur Areskine , elle demanda un couteau pour se tuer.

Tandis que la Reine étoit enfermée à Lochléwen , ses ennemis s'assemblèrent à Edimbourg, & conclurent à lui ôter la Couronne, dont elle s'étoit rendue

indigne. Ils lui envoyèrent le ^{1567.} Comte de Lindley pour l'engager à la résigner volontairement à son fils. Marie qui s'attendoit à cette sommation, & à qui l'Ambassadeur d'Angleterre avoit insinué, que tout ce qu'elle promettroit ou signeroit dans sa prison ne l'engageroit point, donna de bonne grace sa démission.

Lindley l'ayant prié au nom des Confédérés, de nommer elle même un Régent, elle désigna le Comte de Murray, qui étoit encore en France. Ce choix fut confirmé par l'assemblée des Seigneurs. La Reine signa son abdication le 24 de Juin, & le nouveau Roy qui n'étoit âgé que d'un an, fut couronné le 29, par l'Evêque d'Orkney.

1567.

Sur ces entrefaites, l'Evêque de Dumblain arriva en France, où la nouvelle de cette révolution l'avoit précédé. Le Prélat qui n'en étoit point instruit, exposa fort au long dans le Conseil le sujet de sa commission, & tâcha d'excuser le mariage de sa Maîtresse. Il s'étendit principalement sur les grandes qualités de Bothwel; c'étoit selon lui, le seul homme, capable par son crédit, & par son courage, de défendre la Reine, & de soutenir l'état chancelant. La Reine Mere qui avoit reçu quelques jours auparavant des dépêches d'Ecosse, l'interrompit, & lui dit : *tenez, Monsieur, lisez.* L'Evêque demeura confondu, & se retira.

Quelque désespérées que fussent
les

les affaires d'Ecosse , la Reine 1567.
trouva néanmoins des Partisans ,
qui touchés de ses disgraces , s'in-
téressèrent à son rétablissement.

Le Duc de Chatelleraud , l'Ar-
chevêque de S. André son frere ,
Fleeming , Pasky , Boyd & plu-
sieurs autres s'assemblèrent à Ha-
milton , & conférèrent ensemble
sur les moyens de la délivrer.
Les Confédérés du parti du Roy
allarmés de cette nouvelle , leur
députèrent Jacque Melvil , pour
leur demander dans quel dessein
ils s'étoient assemblés. Ils répon-
dirent qu'ils trouvoient fort étran-
ge qu'on eût procédé à la déposi-
tion de Marie Stuart , & au Cou-
ronnement du jeune Roy , sans
les consulter ; ajoutant qu'ils ne se
sépareroient point , à moins que les
Confédérés ne les admissent dans

1567.

leurs assemblées, & ne leur fissent part de toutes leurs délibérations. Melvil ayant rapporté cette réponse aux Confédérés, on délibéra s'il falloit les recevoir. Mais le plus grand nombre opina à ne point faire société avec eux. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que de ce petit nombre de Seigneurs assemblés à Hamilton, il se forma un parti redoutable qui fomenta la guerre civile en Ecosse, & qui contribua à déchirer le Royaume pendant près de vingt ans.

Sur ces entrefaites, le Comte de Murray revint en Ecosse, & après quelques feintes résistances, il fut installé Régent. Le troisiéme jour de son arrivée, il alla voir la Reine à Lochlewen; il l'accabla d'injures & de reproches, l'exhorta à faire pénitence, & lui dit de ne point se

flatter de sortir de sa prison, & 1567.
de remonter jamais sur le Thrône. Les Confédérés avoient convoqué les Etats pendant son absence. Avant qu'ils se tinssent, Murray écrivit aux Hamiltoniens (c'est le nom qu'on donnoit aux Seigneurs assemblés à Hamilton) pour les inviter à s'y rendre, mais ceux-ci refusèrent d'y assister. On parla pendant quelque tems d'un accommodement, que de nouvelles difficultés arrêterent. Le nouveau Régent, en attendant qu'elles fussent levées, fit toujours tenir les Etats. Le premier soin de cette assemblée fut de confirmer au Comte de Murray la Régence, par un décret authentique, qui fut signé de plus de deux cens Seigneurs ou Gentilshommes, des plus qualifiés du

1567.

Royaume. Ensuite, on délibéra sur ce que l'on feroit de la Reine. Les uns opinèrent à la renvoyer en France, & à la bannir à perpétuité du Royaume. D'autres vouloient qu'on lui fit son procès, & qu'on la condannât à mort, si elle se trouvoit coupable du meurtre de son mari. Quelques-uns plus violens encore, prétendirent que la chose étoit toute prouvée, & qu'il falloit la condamner sur le champ. Le Régent se contenta de la laisser à Lochlewen, entre les mains de sa mere, qui lui rendit la captivité fort rude. Cette femme qui avoit été Maîtresse de Jacques V osa se vanter, en présence de Marie Stuart, d'avoir été la légitime épouse de ce Prince. Elle traita la Reine de bâtarde, &

Marie de Lorraine sa mere , de 1567.
concubine de Jacque V.

Cependant, Bothwel avoit quitté Dumbar, & s'étoit retiré dans 1568. l'Isle de Sheatland, où la misère l'avoit réduit à exercer son ancien métier de Pirate. Grangy le poursuivit avec deux vaisseaux, & fit tant de diligence qu'il découvrit le lieu de sa retraite. Bothwel n'eut que le tems de se jetter dans une chaloupe qui le porta en Dannemark, où il ne demeura pas longtems caché. Il fut reconnu par une femme, qui l'accusa de l'avoir quittée dix ans auparavant, après l'avoir épousée. Le Roy qui fut instruit de ses autres crimes par des Marchands Ecoissois, le fit enfermer dans une étroite prison. Il y tomba en démence, & il traîna pen-

1568. dant plusieurs années une vie misérable, mais encore trop douce, pour un monstre souillé de vices, & coupable du plus énorme de tous les crimes.

Le Lord Tallow, Jean Hephurn, Daglish domestique de Bothwel, & quelques autres, furent arrêtés par Grangy & conduits à Edimbourg. Melvil assure qu'ils déclarèrent en mourant toutes les circonstances du meurtre, mais il ne dit pas, comme Buchanan, qu'ils chargèrent la Reine dans leurs dépositions. On les trouvera dans les pièces justificatives, & l'on verra en même tems les variations des auteurs qui les ont rapportées.

L'éloignement de Bothwel fit rentrer dans le parti de la Reine plusieurs Seigneurs, qui ne s'é-

toient déclarés contre elle que ^{1568.}
 par haine ou par jalousie contre
 le favori. Les Comtes d'Argyle
 & de Lidington furent de ce
 nombre ; mais ce dernier ne
 voulant point rompre ouver-
 tement avec le Régent, se con-
 tenta de favoriser en secret les
 Hamiltoniens. Ceux - ci s'étant
 assemblés à Dumbarton, y signé-
 rent une nouvelle ligue. L'Acte
 d'Association étoit conçu en ces
 termes.

» Nous Comtes, Lords & Ba-
 » rons ayant considéré que No-
 » tre Reine est détenue à Loch-
 » lewen, & que ses fidèles Sujets
 » ne peuvent avoir accès auprès
 » de sa Personne, voyant d'au-
 » tre part que notre devoir nous
 » engage à pourvoir à sa sûreté ;
 » Promettons & jurons d'em-

1568. » ployer tous les moyens raison-
» nables qui dépendront de nous,
» pour la remettre en liberté,
» à des conditions compatibles,
» avec l'honneur de sa Majesté,
» avec le bien du Royaume, &
» même avec la sûreté de ceux
» qui la retiennent en prison,
» pourvu qu'ils consentent à la
» délivrer... que s'ils le refusent,
» nous déclarons que nous som-
» mes dans la disposition de nous
» employer, nous & nos enfans,
» nos amis, nos domestiques, nos
» vassaux, nos biens, nos corps
» & nos vies pour la remettre
» en liberté, pour procurer la
» sûreté du Prince, & pour con-
» courir au châtement des meur-
» triers du feu Roy. Si l'on nous
» attaque pour cet effet, soit en
» corps, soit en particulier,

» nous promettons de nous dé- 1568.
 » fendre & de nous assister les
 » uns les autres, sous peine d'in-
 » famie & de parjure. Ainsi,
 » Dieu nous soit en aide ».

Signé de nos propres mains,
 à Dumbarton.

S. ANDRÉ, ARGYLE,
 HUNTEY, ARBROTH,
 GALLOWAI, ROSS, FLEE-
 MING, HERRIS, SKIRLING,
 KILWINNING, WILL,
 HAMILTON, & SANCHIR
 Chevalier.

Marie voyant revenir sous son
 autorité tous ces Seigneurs, com-
 mença à former elle même des
 projets pour sa délivrance. Elle
 mit dans ses intérêts George Dou-
 glas, frere du Gouverneur de
 Lochlewen, & elle concerta avec

1768.

lui son évafion. Ils choifirent un jour que le Gouverneur donnoit un grand feftin. La Reine en ayant été priée , s'en excufa fous prétexte d'indifpofition. Pendant que les Conviés étoient dans la joye , & même pour la pluspart dans l'yvrefle , Douglas lui fit prendre un habit d'homme. A la faveur de ce déguifement elle traversa la falle du feftin , fans être reconnuë. Elle paffa avec le même bonheur au milieu de quatre fentinelles , & s'étant jettée dans un bateau qui l'attendoit , elle fe fava avec Douglas , qui lui fervit de guide , & qui , pour ôter à fes gardes tout moyen de la pourfuivre , ferma les portes du Château , & en jetta les clefs au fond du Lac. Elle fe rendit à Hamilton accompagnée de fon

DE MARIE STUART. 371
libérateur, du Lord Séton, & de 1568.
plusieurs autres Seigneurs.

Le Régent étoit à Glasgou, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'évasion de la Reine. Il assembla aussi-tôt des troupes & marcha à Hamilton. Marie de son côté se mit en campagne à la tête d'un corps de six mille hommes. Melvil nous assure que son dessein n'étoit pas de livrer bataille, mais de se retirer à Dumbarton place forte, & qui passoit pour imprenable. Ce fut l'Archevêque de Saint André, & quelques autres chefs de son parti qui lui conseillèrent de courir les risques du combat, dans l'espérance de gouverner au nom de la Reine, s'ils étoient assez heureux pour vaincre. Les deux armées se rencontrèrent sur une colline près du Bourg de Lang-

1568. fide, situé sur la riviere de Carth. Murray n'avoit guéres que quatre mille hommes ; il marchoit à pied avec son monde ; Grangy, le Baron de Hume, & Manderston se détachèrent avec deux cens cavaliers. On leur fit prendre à chacun un fantassin en croupe, & ils se placèrent en embuscade dans un défilé par où l'armée de la Reine devoit passer. Il y avoit aux environs, des jardins & quelques cabanes. Grangy y posta ses fantassins si avantageusement, que l'avant garde ennemie qui montoit la colline, donna dans cette embuscade, & y perdit beaucoup de monde. Les soldats n'osant faire alte, dans un lieu où il faisoit si chaud, étoient déjà hors d'haleine lorsqu'ils rencontrèrent l'avant garde du Régent. Alors le combat devint général. Du côté

de la Reine, le Comte d'Argyle ^{1568.}
commandoit le corps de bataille,
l'avant garde étoit conduite par
le Lord d'Arbroth. Du côté du
Régent, Mortoun menoit l'avant
garde, le Comte de Murray étoit
au centre. Grangy, qui veilloit à
tout, s'apperçut dès le premier
choc que l'aile droite de l'armée
du Régent, qui n'étoit compo-
sée que de milices du pays,
commençoit à plier. Il tira du
centre un détachement pour la
fortifier, & s'étant mis à la tête
de ces nouvelles troupes avec
Lindsey, le Lord de Lochlewen
& Balfour, il enfonça les enne-
mis, & les mit en déroute. La
viétoire fut complète, mais le
carnage ne fut pas grand. Mur-
ray & Grangy crioient partout
qu'on fit quartier. Ce fut dans
le défilé où Grangy avoit placé

1568.

l'embuscade, que la Reine perdit plus de monde. Marie, après cette défaite ne vit plus de sûreté pour elle à rester en Ecosse. Les uns lui conseillèrent de se retirer en France, ou en Espagne; les autres, de s'enfermer dans Dumbarton, où elle pourroit se défendre longtems. Elle ne prit aucun de ces partis; & contre l'avis des personnes qui lui étoient le plus attachées, & qui employèrent vainement les larmes & les prières pour l'en dissuader, elle résolut de se réfugier en Angleterre, & d'aller chercher, chez ce peuple ennemi, le même azile qu'il avoit tant de fois accordé à ses sujets rebelles.

Fin du quatrième Livre.